27 DÉCEMBRE 1952

France

N° 376 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LE 3 DÉCEMBRE

la brusque démission de

M. PINAY

abandonné par un groupe important de sa

MAJORITÉ

a ouvert

UNE CRISE

inopportune et difficile à résoudre

(VOIR PAGE 697)

JACQUELINE AURIOL AMÉLIORE SON RECORD MONDIAL

Déjà détentrice du record du monde féminin de vitesse sur 100 kilomètres à la moyenne horaire de 818 km. 181, Mme Jacqueline Auriol a battu, sur le trajet Istres - Avignon, son propre record, atteignant cette fois 855 km. 920 à l'heure. Elle pilotait un appareil français à réaction, le Mistral 76.

Ci-contre : Mme Jacqueline Auriol.

Phot. Intercontinentale.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSÉE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSÉE

EXPORTATION

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSÉE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSÉE

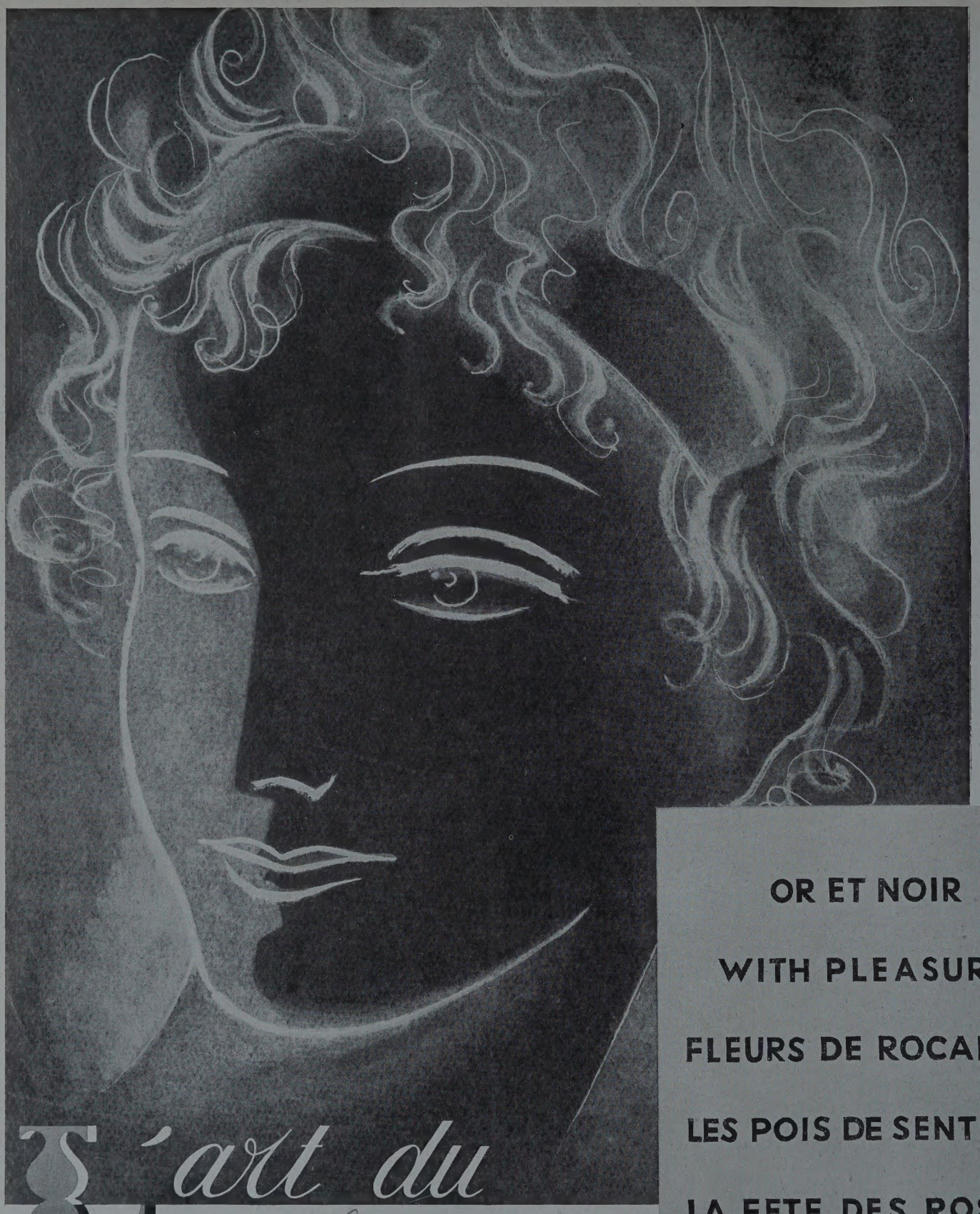
8me ANNÉE — NUMÉRO 376

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

27 DÉCEMBRE 1952

NOËL

PARTOUT ET POUR TOUT LE MONDE



L'art du parfum

Caron

10 PLACE VENDOME

OR ET NOIR

WITH PLEASURE

FLEURS DE ROCAILLE

LES POIS DE SENTEUR

LA FETE DES ROSES

VOEU DE NOEL

BELLODGIA

L'O. T. A. N. VEUT : renforcer l'Ouest, donner une priorité à L'INDOCHINE

« **90.000 TUÉS, BLESSÉS ET PRISONNIERS,** 1.280 milliards dépensés de 1945 à 1952. » Ces deux chiffres résument l'effort français en Indochine tel que l'ont exposé devant le conseil atlantique M. Jean Letourneau et M. Robert Schuman **(ci-dessus).**

Une pluie froide de décembre battait la rangée de portes qui fait face à l'Ecole militaire. Du grand hall central, mal chauffé, qui relie les deux ailes — celle où se tiennent les Allemands, à droite, restait inaccessible à la presse ; celle de gauche, où avaient lieu les réunions, était sévèrement gardée — on voyait arriver les voitures des ministres, des experts. Et l'on attendait. Midi et soir, il y avait une conférence de presse. La conférence de midi commençait vers 1 heure et demie généralement, le soir entre 7, 8 et 9 heures. Entre temps, se tenait la bourse aux nouvelles dans la salle spécialement aménagée pour la presse, avec ses téléphones, son bar, ses bureaux.

NORDIQUES ET LATINS ONT LEURS PROPRES PRÉOCCUPATIONS

L'atmosphère, studieuse, était semblable à celle d'une bibliothèque de faculté, que troublaient, dans les moments de réunion où le groupe se faisait plus dense, des appels au micro, d'un ton trop haut ou d'un ton trop bas pour être audibles... L'intéressé s'y retrouvait tout de même. Nous étions là une centaine de journalistes à forte prédominance anglo-américaine. Peu de contacts entre nous.

Les séances secrètes succédaient aux séances secrètes, et avant qu'elles s'achevassent arrivaient les journaux américains qui donnaient le compte rendu fidèle des débats... « C'est arrivé demain. »

Du scepticisme ? A dose modérée. Tout était à dose mesurée : scepticisme, pessimisme, optimisme, enthousiasme. Le discours de M. de Gasperi avait paru « faire le trou ». Il reprenait cependant un thème ancien : la lutte sur le front intérieur, la nécessité d'opposer aux assauts de la propagande communiste la voix collective des nations atlantiques, de montrer leur solidarité, non seulement sur le plan militaire, mais sur celui de l'économie, de la culture, de l'idéologie... On avait applaudi avec chaleur, même les Anglais, même les Norvégiens, même les Hollandais, bien qu'ils fussent parfaitement décidés à s'opposer à la création du bureau de guerre politique réclamé par le premier ministre italien... Que signifie pour les Anglais, les Norvégiens, les Hollandais la « lutte sur le front intérieur » ? Ils n'ont pas de communistes, n'en auront vraisemblablement jamais et sont très peu soucieux de se compromettre avec les pays latins rongés par la « lèpre rouge ». Pour dire les choses crûment, on adhère à N. A. T. O. (qui, en français, se traduit par « O. T. A. N. » : Organisation du Traité de l'Atlantique-Nord), étant sous-entendu qu'elle doit être avant tout un instrument de la politique anglo-américaine.

QUATORZE PAYS, la Belgique, le Canada, le Danemark, les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne, la Grèce, l'Islande, l'Italie, le Luxembourg, la Norvège, les Pays-Bas, le Portugal, la Turquie, sont inclus dans l'O. T. A. N. L'Allemagne occidentale n'en est pas membre.

BEAUCOUP DE CONSEILLEURS ... MAIS PAS DE PAYEUR

D'où certaines réflexions désabusées : « On tourne en rond... Cette conférence, à quoi rime-t-elle ?... C'est une mesure pour rien. »

Les grands ténors de la presse américaine s'étaient pour la plupart abstenus. Que pouvait-il sortir d'une réunion d'où le principal protagoniste était virtuellement absent ? Car M. Dean Acheson, ses adjoints et leurs équipes ne représentaient déjà plus qu'une voix à demi effacée par la victoire républicaine.

Et l'on voyait réapparaître les vieux problèmes à propos desquels les mêmes louables — et vaines — recommandations sont ponctuellement répétées à chaque concile de l'O. T. A. N. : celui par exemple de la main-d'œuvre excédentaire d'Italie, d'Allemagne, des Pays-Bas. Les pays susceptibles de l'absorber, Canada, Amérique, France, ont d'excellentes raisons pour se dérober. Le Canada entend choisir ses immigrants, les Etats-Unis en sont encore à leur contingent annuel de quelque 5.000 admis, la France a des syndicats pointilleux... Bref, on piétine sans grand espoir de changement, sinon celui de la forme des suggestions transmises aux gouvernements intéressés... O. T. A. N. en emporte le vent, diraient les chansonniers.

L'ORGANISATION DE LA STRATÉGIE EUROPÉENNE ET LES ARMES NOUVELLES

Quel est le risque ? Avant la conférence, on était plutôt optimiste. Les déclarations de M. Churchill sur les armes nouvelles, après les expériences atomiques de Montebello, avaient été interprétées, d'une part, comme déniant l'existence d'un risque immédiat, d'autre part, comme l'affirmation du choix d'une doctrine nouvelle en matière d'armement et de stratégie.

En fait, les « Atlantiques » ont été

unanimes à reconnaître, au Palais de Chaillot, que le déséquilibre entre l'Est et l'Ouest reste très préoccupant. Sur les 3.700.000 Américains actuellement sous les drapeaux, 250.000 seulement sont à la disposition de l'O. T. A. N. La Corée, le Japon et les bases du Pacifique en retiennent plus d'un million et demi. Sur les 905.000 Français d'active, 150.000 environ sont engagés en Indochine, 50.000 autres sont répartis sur les autres territoires de l'Union. Sur les 870.000 Britanniques mobilisés, 100.000 à peine sont stationnés en Allemagne. Les divisions italiennes ont fort à faire avant de fournir un appoint notable. Les Belges, qui ont travaillé sérieusement, sont mécontents du retard de leur voisin Hollandais, dont l'attitude d'expectative, calquée sur celle des Anglais, est fondée comme elle sur l'attente d'une modification des données du problème stratégique par l'introduction des armes nouvelles.

LES FORCES DU BLOC SOVIÉTIQUE

Face à cet Occident encore en formation, les Soviétiques disposent dès maintenant de 175 à 180 divisions russes, auxquelles s'ajoutent 60 divisions satellites dont la modernisation a été très activement poussée. Au total, 6 millions d'hommes, 20.000 avions de première ligne (contre 4.000 aux nations atlantiques) et un nombre considérable de chars de bonne qualité. Les possibilités de fabrication aéronautique sont évaluées à 1.000 avions par mois. L'infrastructure, particulièrement étudiée, ne serait aucunement inférieure à l'infrastructure occidentale.

Celle-ci est cependant impressionnante... tout au moins par les sommes qui lui ont été consacrées. La construction ou l'aménagement de 95 aérodromes sont en cours ou déjà achevés en Belgique (14), Danemark (7), France (41), Italie (12), Luxembourg (1), Pays-Bas (13) et Norvège (7). En outre, 30 aérodromes sont prévus en Allemagne occidentale. Les dépenses s'élèvent à près de 260 milliards de francs pour ce seul chapitre. Le Conseil a adopté un programme partiel d'environ 150 milliards de francs, laissant à la session d'avril le soin de prendre les décisions sur l'ensemble du plan.

En ce qui concerne le commandement en Méditerranée, une cote mal taillée a été établie. Lord Mountbatten assume la responsabilité de la protection des convois, mais les porte-avions lourds, les forces amphibies et de soutien de la 6e flotte américaine restent sous les ordres du commandant en chef Sud-Europe (Américain).

INDOCHINE ET ARMÉE EUROPÉENNE

Ce qui intéresse le plus la France, c'est la résolution accordant « une priorité » à la guerre d'Indochine. La thèse française réclamant une coopération plus importante a fait un grand pas. Le chef du gouvernement pourra entreprendre, avant la session d'avril, un voyage utile en Amérique afin de développer les arguments français sur le plan financier. M. Foster Dulles considère que les affaires asiatiques et occidentales interfèrent. Cette conviction peut balancer la tendance contraire des républicains à une diminution des crédits à l'Europe.

J'ai souligné le fait que les progrès ont été plus sensibles dans le domaine militaire que dans le domaine civil. Pourtant, l'urgence est à peine moindre. Là encore, il y a lieu de penser que les républicains devront prendre une initiative spectaculaire pour remplacer la politique de « cadeaux » qui jusqu'ici palliait — mal — le déficit constant de l'Europe en dollars. Annoncera-t-on bientôt la réunion de quelque « Conférence économique mondiale » destinée à mieux coordonner les économies américaines, européennes et celles du Commonwealth ? De toute façon, il est impossible de se lancer dans une affaire aussi vaste sans des travaux préparatoires minutieux, si l'on veut éviter de courir à un échec sensationnel.

Et l'armée européenne ? On a demandé qu'elle soit mise sur pied. L'Amérique appuie vigoureusement dans ce sens. Elle menace même volontiers de reconstituer sans délai une armée nationale allemande et de lui accorder crédits et matériel. Le traité sera-t-il pour autant ratifié ?

La question est loin d'être tranchée. Le discours de M. Herriot a réveillé en France tant de vieilles méfiances, et celles-ci trouvent tellement de justifications dans les manifestations d'un esprit nazi toujours vivant que l'on a pu dire qu'était sonné le glas de l'armée européenne. Le R. P. F. ne dissimule pas que, dans l'état actuel du traité, il donne ses préférences à une armée nationale allemande qui oserait dire son nom plutôt qu'à une armée internationale qui aboutirait à brève échéance à démasquer une hégémonie allemande de fait... Les Américains tirent prétexte de nos hésitations pour dénoncer une fois encore notre peu de réalisme. Mais le leur est situé à 5.000 kilomètres. Cela donne à leur jugement une sérénité que voile souvent un mauvais brouillard.

René Branellec.

M. de Gasperi entretient-il M. Dean Acheson de son projet de création d'un bureau de guerre politique ?

JAMAIS AUTANT QU'EN CES DERNIERS MOIS LA GUERRE D'INDOCHINE N'A PRIS PAREILLE AMPLEUR

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
LUCIEN BODARD

LE DRAME DU TONKIN

LA FAROUCHE RUÉE DES TROUPES VIETMINH FANATISÉES s'est brisée à Nasan devant notre puissance de feu

Les opérations du Tonkin ont atteint une complexité et une violence difficilement imaginables. L'ennemi est maintenant parfaitement organisé, avec ses méthodes à la fois si particulières et si efficaces, avec cette action d'une infanterie de jungle et de rizières. Depuis quelques mois, les Vietminh ont progressé, à la fois dans leur commandement, dans leur logistique et dans leur armement. Les états-majors combinent parfaitement, à grand renfort de méticulosité et d'autocritique, les manœuvres les plus modernes. La logistique s'est beaucoup améliorée, malgré des difficultés toujours considérables. L'offensive en pays thaï fut préparée d'une façon étonnante, au moyen d'un système compliqué de dépôts et de chaînes de transports. Les distances à travers la jungle sont vaincues en grande partie par les coolies, par les chevaux, par les charrettes, par les camions « Molotova ». L'adversaire est arrivé à faire vivre et à faire combattre jusqu'à 40.000 hommes accumulés autour de Nasan.

Et quel armement ! Où est le temps où les Vietminh faisaient combattre trois hommes avec un seul fusil ? Sur le champ de bataille de Nasan nos troupes ont ramassé la collection la plus diverse d'armes. Il y en avait de chinoises, de russes, de tchèques, d'américaines, de françaises, et de modèles les plus nouveaux.

Certes les Vietminh ont attaqué Nasan avec des canons et des mortiers lourds. Mais en général leur armement reste essentiellement léger. Il faut que l'infanterie conserve sa principale qualité — qui est la légèreté. Mais son équipement a été combiné pour atteindre une densité de feu et une efficacité considérables. Les assauts sont menés à la russe, par une première vague de combattants attaquant avec des fusils-mitrailleurs. Les corps à corps se font à la mitraillette et à la grenade. Les préparations de feu sont assurées par des concentrations de mortiers de tous calibres. Les bazookas et les canons sans recul servent à démanteler les postes et leurs blockhaus. Les Vietminh commencent à utiliser des lance-flammes. Ils sont particulièrement experts en matière de mines et de plastic. Par contre, ils emploient relativement peu les mitrailleuses, considérées comme trop lourdes. Elles servent surtout comme D. C. A. contre notre aviation.

L'armée vietminh se condamne volontairement à la simplicité. Mais c'est une simplicité savante, mise au point depuis des années par les tacticiens russes et chinois. Ce n'est plus une armée pauvre. De Chine déferle un flot d'équipements, d'armement, de plans et de conseils.

Cette année la guerre de Giap est entrée dans l'offensive générale de l'univers communiste contre l'Extrême-Orient.

La guerre du Vietminh est faite par l'homme. Or que ne peut-on, surtout avec la technique rouge de la fabrication automatique du fanatisme, demander à l'homme ? On obtient de lui, avec des méthodes appropriées, une endurance, une souplesse, une mobilité, une combativité extraordinaires. On peut le lancer dans la jungle pour des randonnées infinies. On peut le jeter dans des assauts-suicides contre les points d'appui de Nasan. On peut lui imposer une discipline de feu absolue : arriver à ce qu'il ne tire que sur ordre, quand le rendement est certain, quand il s'agit de tuer. On peut du combattant vietminh faire un homme invisible, un homme-buisson ou un homme-grenouille, adapté à tous les camouflages. On peut le faire vivre à rebours, dans la nuit. On peut le confiner sous terre, dans des trous, dans des tranchées, dans des galeries, dans des labyrinthes. Dès que l'homme vietminh arrive quelque part, il creuse. Enfin, il n'a pas besoin de grand-chose, seulement quelques centaines de grammes de riz.

L'homme vietminh ne compte pas. Certes, il est fait pour tuer des Français, mais il est encore davantage fait pour être tué lui-même.

Énormes sont les pertes de l'ennemi, mais tout se passe comme si elles ne comptaient pas. Il y a chez l'ennemi tout un système de vases communicants. Les réguliers perdus sont remplacés par des régionaux de première qualité ; ceux-ci sont suppléés, dans leurs bataillons, par des régionaux de deuxième qualité, recrutés parmi les simples guérilleros ; et ceux-là peuvent être fournis à volonté par les nhaqués. De plus, il existe une immense organisation d'écoles, de centres d'instruction, de camps d'entraînement qui fournissent des soldats, des sous-officiers, des officiers à point, prêts pour la consommation.

Cette masse militaire, constamment travaillée et pétrie par les commissaires poli-

tiques et les autocritiques, a son rendement accru par son enracinement dans la population. L'armée arrive sur un champ de bataille quand celui-ci a été préparé non seulement matériellement, mais aussi — peut-on dire — psychologiquement, c'est-à-dire quand le peuple du lieu a été à l'avance mis au point par les propagandistes, les terroristes, les agents communistes de toutes sortes. Même dans les pays des Thaïs Noirs, les Vietminh ont pu mettre en place leur dispositif d'offensive des mois à l'avance, sans que les Français en fussent informés. Les Thaïs Noirs, bon gré, mal gré, avaient dû se résigner. Les Vietminh s'étaient d'ailleurs munis de Thaïs à eux, de chefs pro-vietminh désireux de remplacer leurs parents pro-français.

A la savante simplicité du dispositif des Viets nous opposons un corps expéditionnaire de plus en plus marqué par une savante complexité.

A L'HOMME vietminh nous opposons de plus en plus des canons, des tanks, des avions, du napalm, des déluges de projectiles, des camions, des parachutages, des états-majors compliqués, d'innombrables messages radio, des fusées de proximité, des engins amphibies, des divisions navales d'assaut, des milliers de postes, des points d'appui bétonnés, des villes. Nos soldats sont les exécutants de tout ce matériel. Eux aussi sont d'un courage total — mais ils dépendent de beaucoup de choses. Il leur faut beaucoup de choses. Ils étaient liés aux routes, désormais ils sont aussi liés aux aérodromes. Pour arriver à se heurter aux Vietminh si fluides des rizières et des jungles, on accomplit des prodiges d'imagination, on monte des opérations d'une technicité extraordinaire. A Phudoan, le largage de trois bataillons avait été le prélude d'un rush de blindés. Mais cette entreprise encore classique n'était que d'une faible originalité à côté de celle de Nasan, à côté d'un « hérisson » de milliers et de milliers d'hommes laissés en pleine jungle autour d'un terrain d'aviation — laissés là pour que les Vietminh s'y cassent les dents. Car à Nasan, en bout de pont aérien, l'on s'était remis dans des conditions favorables — car l'on était dans un gigantesque retranchement créé de toutes pièces, mais bardé de canons, ceinturé de champs de mines et de réseaux de barbelés, organisé en une série de points d'appui, soutenu de jour et de nuit par l'aviation. A Nasan nos fantassins n'avaient pas à mener le pur combat d'infanterie : ils étaient appuyés par nos autres armes.

Giap a eu beau annoncer par avance la chute de Nasan : il a perdu la première manche en dépit de trois tentatives différentes pour venir à bout du « hérisson ».

Devant Nasan ce fut la plus grande bataille d'Indochine, tous les moyens ont été mis en jeu de part et d'autre.

IL y a d'abord eu l'attaque-surprise du 23 novembre. Le commandement ennemi avait jeté ses troupes en pleine lancée, dans l'espoir de capturer un Nasan pas encore prêt. Après ce premier échec, il fallut que Giap se décidât à l'offensive massive dans les nuits du 31 novembre au 1er décembre et du 1er décembre au 2 décembre.

La première nuit avait été incertaine. Deux points d'appui étaient tombés. Des combats extraordinaires ! Que l'on imagine l'acharnement des Vietminh, leurs vagues d'assaut successives lancées au clairon contre les points d'appui au sommet des pitons — points d'appui ceinturés de blockhaus, de mines et de barbelés. Que l'on imagine les Français mettant à l'aube tous leurs moyens en jeu pour reprendre dans la journée le terrain perdu. Un déchaînement total : l'artillerie, l'aviation, le napalm, que sais-je encore ! Et néanmoins il fallut douze heures pour chasser l'ennemi !

Dès lors il était possible de prévoir ce que serait la bataille. Les Français auraient

LA BATAILLE DE LA NUIT s'est disputée autour de Nasan, où, dès le crépuscule, les « Viets » se glissaient autour de nos postes pour lancer des assauts furieux que nos soldats brisaient à la lueur des fusées.

pour eux la puissance du feu, les matraquages par l'artillerie et l'aviation, la solidité de leurs troupes et de leurs points d'appui. Ils seraient les plus forts le jour. Quant aux Vietminh, ils utiliseraient à fond et la nuit, et la jungle, et la terre. On connaissait le rythme des combats. Par des assauts nocturnes, l'ennemi s'efforcerait de s'emparer de nos points d'appui. Dès l'aurore nous nous acharnerions à les reprendre. Tant que les dégâts se limiteraient à un ou deux points d'appui il est probable que les Français pourraient réparer les dégâts dans la journée suivante. La question, par contre, deviendrait sérieuse si l'adversaire, par une attaque générale de nuit, réussissait à prendre trop de positions pour qu'on puisse les récupérer toutes le lendemain. Ce serait alors le début du processus de démantèlement. Mais les Vietminh étaient-ils assez forts pour une ruée générale dans la nuit ?

On eut la réponse quelques heures après. Dans la nuit du 1er au 2, l'ennemi lança une dizaine de bataillons, soit 6.000 à 8.000 hommes. Pas une position française qui ne fût attaquée ou harcelée. En particulier deux régiments furent précipités contre deux points d'appui. Jamais les Vietminh n'avaient tenté une entreprise aussi colossale, aussi désespérée. Mais cette fois, en dépit de monceaux de cadavres, ils n'entamèrent nulle part le dispositif français. C'est que Nasan était devenu une sorte d'immense usine militaire montée en quelques semaines et qui commençait à être rodée. L'efficacité de la résistance fut mesurée par la faiblesse de nos pertes en cette nuit capitale : 15 tués et 56 blessés.

Et pourtant alentour ce n'étaient que décombres et cadavres abandonnés par l'ennemi. Sur des centaines de mètres, le sol était jonché de morts, de blessés, d'armes, de munitions, de poudre.

Il y eut néanmoins encore un ultime essai : celui de la réduction de Nasan par l'asphyxie. Il s'agissait d'un étrange blocus ou, plutôt, de la guerre contre les avions. L'ennemi essaya obstinément, par des tirs de mortiers sur la piste, d'empêcher les appareils d'atterrir et de décoller. Les Vietminh avaient établi un observatoire sur un piton lointain mais élevé, d'où ils voyaient très bien l'aérodrome. Chaque fois qu'un Dakota apparaissait, un observateur donnait un coup de téléphone à des mortiers et à des canons sans recul cachés dans la jungle. « Ce sera l'avion qui défendra l'avion », m'avait dit auparavant un de nos chefs de Nasan. Notre technique fut simple. Des Morane tournoyaient sans arrêt aux alentours. Et chaque fois que l'un deux repérait une pièce ennemie, il la signalait par radio aux chasseurs, qui se précipitaient et travaillaient à coups de rockets et de bombes. Au bout de trois jours, les engins ennemis étaient réduits au silence — et le pont aérien put recommencer selon ses normes.

Sur tous les plans, les Vietminh ont été battus à Nasan, mais ce n'est qu'une première manche. Qui prendra l'initiative de la seconde ?

LES Viets ont reconnu eux-mêmes leur défaite en se regroupant à bonne distance. Mais il ne s'agit que d'un entr'acte. Bientôt reprendra la féroce partie. Il se peut que les Français prennent l'initiative. Mais il est plus probable que les Vietminh attaqueront.

L'entr'acte actuel est d'ailleurs tout relatif. Car on se bat plus à l'ouest, dans tout le pays des Thaïs Blancs. L'ennemi fait une pression continue sur tout le pourtour de notre bastion de Laichau. Il s'est emparé de la bourgade de Dien-Bien-Phu, qui est la porte de Luang-Prabang et du haut Laos. Que les Vietminh se maintiennent à Dien-Bien-Phu et la guerre serait étendue à une nouvelle et immense portion de l'Indochine. Mais surtout, la guerre dans le sud et le centre du delta a pris une nouvelle ampleur. Une véritable bataille vient de s'y déclencher avec, de part et d'autre, des effectifs de choc plus importants qu'à Nasan. L'enjeu consiste dans les étranges évêchés catholiques de Phatdiem et de Buichu, ces seigneuries temporelles et spirituelles d'un autre âge. Les Français y ont engagé leur corps de bataille, représenté par les groupes mobiles qui firent l'opération « Lorraine ». De leur côté, les Vietminh y ont lancé la presque totalité de deux divisions régulières, des bataillons régionaux et des compagnies cantonales. C'est la même guerre que toujours, mais désormais faite par des effectifs énormes. Une guerre d'usure et de fatigue.

La campagne des pays thaïs est donc doublée par celle du delta. Jusqu'à présent, les deux adversaires ne se sont pas encore engagés jusqu'au bout de leurs forces, mais le paroxysme apparaît proche — dès la fin de cette accalmie bien relative.

23 décembre 1952 - 1 h. 45

LA FIN D'UNE EXPÉRIENCE

DEPUIS plusieurs semaines on sentait poindre la menace d'une crise ministérielle. Celle-ci a éclaté de façon brutale, avant même que l'Assemblée soit appelée à se prononcer par ses votes sur les points controversés du débat budgétaire où la confiance du gouvernement était engagée.

La défection du groupe M. R. P., décidant de s'abstenir dans le premier vote sur le texte relatif aux allocations familiales, provoquait le départ de M. Antoine Pinay, qui, le 23 décembre, à 2 heures du matin, se rendait à l'Elysée pour remettre à M. Vincent Auriol sa démission et celle du gouvernement. Le Président du Conseil n'avait pas voulu attendre un scrutin dont il savait que le résultat ne pouvait être douteux. Le rassemblement, dans une opposition résolue, des communistes, des socialistes et du R. P. F. exigeait plus impérieusement que jamais une étroite et totale cohésion entre les groupes de la majorité. Or, l'abstention du M. R. P. aboutissait, au contraire, à l'éclatement de celle-ci, ce qui rendait impossible la position du chef du gouvernement.

Du même coup prenait fin « l'expérience Pinay », qui, commencée le 8 mars dernier avec l'investiture accordée à M. Pinay par 327 voix contre 206, aura duré neuf mois et demi, avec l'adhésion évidente de la grande majorité des Français. Est-ce à dire que les conditions dans lesquelles fonctionne notre régime parlementaire mettent à l'existence des gouvernements les mieux accueillis par le pays un terme qu'il serait impossible de franchir ?

Il convient en tout cas, à l'heure où M. Pinay quitte le pouvoir, d'inscrire à l'actif du gouvernement démissionnaire la période de stabilité et de paix sociale qui a marqué l'année 1952. Le coup de frein donné à la hausse des prix a jugulé le courant inflationniste, écarté les menaces qui pesaient sur le franc et rendu possible l'établissement d'un budget équilibré sans nouveau recours à la fiscalité. Sans doute on a pu reprocher à M. Pinay d'avoir sous-estimé les difficultés de la trésorerie et comprimé à l'excès les dépenses d'investissement, provoquant ainsi un ralentissement économique qui s'est traduit par une poussée de chômage. D'autre part, la lutte incessante que devait mener M. Pinay contre une opposition ardente et les divergences d'opinion qui se faisaient jour au sein de sa majorité ne lui ont pas permis d'accorder toute l'attention nécessaire aux grands problèmes de l'heure. Ni la réforme fiscale, ni la réforme administrative, ni la réforme de la Sécurité Sociale n'ont pu être entreprises. De même des flottements regrettables au sein du gouvernement ont empêché un règlement rapide et énergique des graves différends de la Tunisie et du Maroc.

Il reste que la démission de M. Pinay a surgi à un moment aussi peu opportun que possible, alors que, la veille encore, la triomphale élection à Paris de M. Coirre venait de réunir en un bloc impressionnant les partisans de la poursuite de l'expérience en cours.

Les frictions, les amertumes qu'ont laissées les incidents de la dernière « nocturne » du Palais-Bourbon ne sont pas pour faciliter un dénouement. Il importe cependant qu'en cette fin d'année la France soit dotée au plus tôt d'un gouvernement qui lui donne pleine confiance en décourageant la spéculation contre le franc, toujours à l'affût de nos difficultés politiques.

AUX QUATRE COINS DU MONDE...

« IKE » ET LA CORÉE Les Américains attendent du président élu une succession de miracles.

A QUELQUES semaines de l'entrée en fonctions du gouvernement républicain, 150 millions et plus d'Américains manifestent chaque jour une impatience accrue. Le délai du 4 novembre au 20 janvier leur paraît trop long. Ils comptent à présent les jours. A vrai dire, cet interrègne, pendant lequel ni le président Truman ni le général ne peuvent rien entreprendre de capital, devient, pour beaucoup, épuisant. En tout cas, M. Truman, dont l'ombre appartient déjà à celles du passé, « joue le jeu » de façon exemplaire : plus de décisions majeures prises par lui sans l'accord de New-York. Aucune cachotterie de sa part. Il s'en va élégamment. Par un penchant naturel pour le maître de demain, et peut-être aussi parce qu'ils savent l'avenir des plus sombres, les diplomates du State Department ne font plus un geste sans solliciter l'assentiment de M. Foster Dulles. A moins d'un coup de théâtre imprévisible, les démocrates de Washington agiront jusqu'au bout comme s'ils ne comptaient plus. Le vrai gouvernement des Etats-Unis siège à New-York, au sixième étage du Commodore Hotel, sur la 42e rue. Et, de droite comme de gauche (si ces qualificatifs offrent encore, en Amérique, un sens), la majorité des journaux entonnent le los de ce nouveau régime dont, après de brèves vacances en Georgie, l'instigateur, Eisenhower, édicte les statuts.

Aussi, tandis que le pouvoir passe de Washington à New-York, doit-on enregistrer l'enthousiasme avec lequel quatre-vingt-dix-neuf quotidiens sur cent célèbrent les actes et décrets de ce gouvernement avant la lettre, et se félicitent que le « quartier général » d'Eisenhower soit déjà, comme on dit ici : « en prise ».

D'UN point de vue français, le seul qui nous retienne, les journaux, enfin ! font aux questions internationales la place qui leur revient. Ce n'est un mystère maintenant pour personne que l'entretien Eisenhower-Truman a convaincu le général de la gravité de la conjoncture. Et les éditorialistes de mettre les bouchées doubles, de se hâter de révéler à leur public une situation que la France connaît, dans ses grandes lignes, depuis longtemps. Disparus, temporairement peut-être, les articles accablant ces nations européennes coupables de ne pas comprendre les Etats-Unis ! Pour un peu, des directeurs de quotidiens insséreraient les dépêches de ceux de leurs correspondants expliquant, justifiant jusqu'à un certain point l' « antiaméricanisme » présent de l'Angleterre, de l'Italie et de la France. On n'en est pas encore là... Si l'on continue à regretter, en ce qui concerne notre pays, notre manque de « stabilité », le prix trop haut de la nourriture et notre inorganisation industrielle et commerciale, du moins reconnaît-on que les choses vont un peu mieux en France. Pas aussi bien qu'en Allemagne, certes ! où la productivité s'accroît et qui, avec des capitaux « frais », accomplirait des merveilles. Un peu mieux tout de même. Ainsi prépare-t-on les esprits à la poursuite, vraisemblablement amodiée, d'une politique dont des millions d'électeurs avaient cru s'affranchir au moment de la campagne.

On laisse entendre que le président Eisenhower devra tout d'abord se pencher sur la politique extérieure, qu'une revision des relations commerciales internationales ne saurait être traitée à la légère, que l'Europe a, en effet, moins besoin d'argent que de possibilités d'échanges. En même temps, on le révèle presque entre les lignes, que les sommes colossales prévues par le Congrès pour le réarmement, l'énergie atomique et l'aide à l'étranger sont loin d'avoir été dépensées. Pour la première fois, on avoue que la France paie en taxes diverses 35 % de son revenu national brut, contre 27 % aux U.S.A. Mais ce qui occupe, très naturellement après les espoirs d'octobre-novembre derniers, la vedette, c'est la question de Corée.

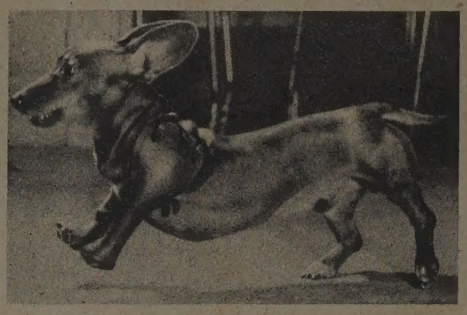
UNE solution dans ce domaine, nous l'avons déjà signalé, ne saurait intervenir à brève échéance. Sans, toutefois, appuyer par trop, l'on dévoile au peuple américain que la perte de la Corée entraînerait la chute de l'Indochine, de la Birmanie et du Siam, que, le « bol de riz asiatique » se trouvant en la possession de Mao Tse Tung, des nations sous-alimentées en riz comme le Japon, pour ne parler que de lui, seraient bien forcées de se plier aux volontés de Peï-Ping. La lutte franco-américaine en Asie est présentée — qui l'eût cru ? — comme un tout. Et, d'un bout à l'autre du continent, les journaux rejettent les responsabilités de l'avenir sur le général et lui disent : « A vous de décider... » On apprend en outre que, si l'aventure coréenne a coûté jusqu'ici à Washington 15 milliards de dollars, les pertes (128.000 Américains, 11.000 hommes des troupes de l'O.N.U., 155.000 Sud-Coréens) dépassent celles de la seconde guerre mondiale dans le Pacifique (105.000 Américains) ; que, du fait du conflit, les dépenses totales des U.S.A. ont passé de 40 à 80 milliards de dollars par an. L'aviation sino-

AUX QUATRE

CES « HERR DOKTOR » ONT DÉSHONORÉ LA SCIENCE

Le nazisme a perverti la science, il l'a déshumanisée », a dit un des accusés qui répondent devant les juges militaires de Metz de l'extermination, au camp de Struthof, de milliers de malheureux déportés. Mais ce propos semble n'être qu'une concession. En fait, ce docteur Bickenbach, ce docteur Haagen, savants auxquels on devait automatiquement accorder l'épithète de « distingués », montrent un détachement tel qu'ils n'ont pas l'air « d'être dans le coup ». Ils discutent posément, ils dissertent comme s'ils parlaient devant une société savante, ils allèguent les règles professionnelles et — c'est un comble ! — les limites tracées par la conscience ! Quelles limites connaissait donc la leur ? Point de regrets, pas un mot qui témoigne qu'ils mesurent l'étendue de leurs crimes. Le but leur paraissait louable. Qu'importent les « vagues humanités » sacrifiées ! Hélas ! il faut le dire, le ton de plusieurs témoins est empreint de la même indifférence. Ces savants sont déshumanisés. L'homme n'est pour eux qu'un sujet de laboratoire ou de table de dissection.

Cette science sans conscience met en péril un monde où la vie n'est possible que dans le respect de la personne humaine et de sa dignité. Elle apparaît comme une redoutable subversion des valeurs morales. Un procès comme celui de Struthof ne peut qu'ajouter à l'horreur que nous inspirent les régimes qui, en asservissant l'individu, avilissent la pensée et égarent jusqu'au crime des hommes à qui leur mission devrait imposer un respect sacré de la vie.



LA GENT CANINE AUSSI A SES ORTHOPÉDISTES

On sait l'amour — poussé parfois jusqu'à la naïveté — que les Américains portent aux animaux. C'est ainsi que tout Milwaukee s'est attendri sur le sort de ce jeune chien du nom de Stumper, dont la patte mutilée à la suite d'un accident a fait place à un appareil orthopédique qui permet au toutou de gambader à nouveau pour son plus grand plaisir et celui de ses maîtres.

IL Y A 350 ANS GENÈVE SAUVAIT SES LIBERTÉS

Une nuit de décembre 1602 l'armée du duc de Savoie tentait par surprise, en pleine paix, de s'emparer de la ville de Genève, alors citadelle inviolée du calvinisme. Heureusement, l'alarme fut donnée, les bourgeois se portèrent en masse aux remparts et infligèrent aux assaillants un sanglant échec. Chaque année la paisible cité commémore cet épisode héroïque, connu sous le nom de « l'Escalade ». 1952 en marquait donc le trois cent cinquantième anniversaire, et les cérémonies ont revêtu ce mois-ci un éclat particulier. Le vent, le froid et la pluie n'ont pas empêché les Genevois de se presser nombreux près le monument aux morts et sur le passage du cortège historique, où l'on vit le général Guisan, ancien commandant de l'armée suisse, et les autorités cantonales défiler avec les argoulets, les piquiers, les arquebusieurs et les coulevriniers.

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET

coréenne — on le reconnaît — surclasse en nombre l'Air Force américaine. L'artillerie ennemie est considérable ; son infanterie, admirablement entraînée, redoutable. Alors, que faire ? Cesser la lutte ? Impossible à priori. Confier le fardeau aux Sud-Coréens se révélerait commode. Par malheur, les experts prétendent qu'il faudrait longtemps, *des années peut-être,* avant que les cadres sud-coréens soient à même d'assurer leurs commandements. L'on en revient, par conséquent, à une prolongation, à une aggravation de la guerre. Par quels moyens ? En équipant de nouvelles divisions coréennes ? Certainement. En utilisant les forces, encore à Formose, de Tchiang Kaï Chek ? Peut-être. En décidant un blocus de la Chine ? En accroissant la puissance de l'aviation et de la marine américaines au-dessus et autour de la Corée ? En déclenchant une offensive de propagande destinée aux Chinois ? En bombardant les bases mandchoues ? Cette guerre que, le 4 novembre, tant d'Américains s'imaginaient à très court terme, recevrait en tout cas un coup de fouet. Pourtant, ceci paraît certain : les armes atomiques, dont le secret doit être gardé le plus longtemps possible, ne seraient pas plus employées que les divisions japonaises ne seraient mises en ligne...

L'opinion prévaut à New-York qu'en rejetant avec sa brutalité ordinaire le dernier plan d'armistice, M. Vychinski a commis une erreur. Il s'est aliéné l'Inde ainsi que divers Etats de l'Orient et a démontré à ceux qui en doutaient encore que l'U.R.S.S. (qui n'a pas un seul prisonnier en Corée) ne veut point, à ce stade, entendre parler de paix. La précipitation avec laquelle Moscou s'est prononcé tendait-elle à « couper l'herbe sous le pied » d'une Chine qu'on a toutes raisons de croire, en cet instant précis, favorable, à tout le moins, à une suspension d'armes ? Certains l'affirment, qui, d'autre part, se déclarent partisans d'un avertissement solennel à Mao Tse Tung : « se retirer de Corée, admettre des élections libres en Chine, ou ne jamais être reconnu non plus qu'admis au sein des Nations Unies ».

Alors qu'il y a très peu de temps le peuple américain se laissait entraîner d'une manière assez trouble contre l'O. N. U., de bons esprits, parmi les plus influents, reprennent l'idée de sécurité collective et, par une réalisation non inhabituelle, blâment d'autres puissances de la stagnation actuelle en Corée. Nul n'ignore, parmi les gens renseignés d'ici, que les milieux militaires américains seraient d'accord pour une violente offensive au delà du 38e parallèle. Non sans amertume, ils se rappellent avoir tenu la victoire au bout des doigts en juin 1951, époque à laquelle, brusquement, les Sino-Coréens se déclarèrent prêts à entamer des négociations d'armistice. Il apparaît aujourd'hui que l'Angleterre (qui fait des vœux pour la fin des hostilités avant les fêtes du couronnement), le Canada et peut-être aussi l'Australie et la Nouvelle-Zélande s'opposent à des actions susceptibles, d'après Londres, de déclencher une troisième guerre mondiale. Pour les Anglais, encore qu'ils ne le clament pas sur les toits, la position est nette. Ils ont reconnu Mao. Ils croient à la politique consistant à « contenir » le communisme, plutôt qu'à libérer les nations assujetties par Moscou. Ils rappellent que, depuis plus de trente ans, ils sont parvenus à un *modus vivendi* avec le Kremlin. S'ils ont accepté de marcher en Corée aux côtés des U.S.A. et de les soutenir de leur vote à l'O.N.U., leurs intérêts extrême-orientaux (après la perte, qu'on leur imposa, de l'Inde) se bornent à la Malaisie et à Hong-Kong. Pourquoi, par conséquent, avoir admis de lutter ? Pour la défense d'un principe essentiellement américain : celui du droit des Sud-Coréens à disposer d'eux-mêmes. Le succès de ce principe semblait acquis le jour où les Alliés franchirent le 38e parallèle. Aussi l'une des raisons pour lesquelles Londres mit tout en œuvre afin d'obtenir le rappel de Mac Arthur procédait-elle avant tout de la crainte qu'avaient les Anglais d'une extension de la guerre. Crainte qui renaît. « Pourquoi, demandent-ils, vouloir bombarder des bases mandchoues, et pas Vladivostok ? Les uns comme les autres, nous savons que des Russes, aussi bien que les Chinois, combattent actuellement en Corée... »

Quelles que soient les vues du général Eisenhower, et qu'il veuille ou non y amener l'Angleterre, le président élu vient de nommer à Londres M. Winthrop W. Aldrich comme ambassadeur près la Cour de Saint-James. Pareil choix semble indiquer que le Washington d'après le 20 janvier prochain souhaite continuer une politique d'harmonie avec l'Europe. M. Aldrich l'a d'ailleurs déclaré en propres termes : « Maintenir et renforcer les relations cordiales existant entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne sont aujourd'hui, je le crois, l'aspect le plus important de notre politique étrangère. »

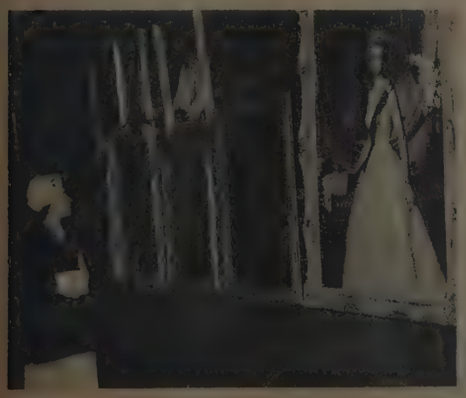
COINS DU MONDE (SUITE)

QUAND LA GARONNE SORT DE SON LIT...

RAREMENT l'on avait vu les rivières de France se hisser jusqu'à la cote d'alerte avec une telle rapidité. Après la Vienne et la Loire, et tandis que le Loing et la Seine recommençaient à s'enfler pour la deuxième fois en un mois, la Garonne et ses affluents sont entrés à leur tour dans l'actualité. On vit un jour l'eau monter de 7 centimètres à l'heure, et la situation est devenue rapidement catastrophique dans la région bordelaise. Routes coupées, ponts détruits, agglomérations submergées, habitants et bétail évacués en hâte : l'inondation amenait avec elle son cortège de ruines. Contre ce déchaînement des éléments les digues élevées par l'homme se révèlent souvent bien faibles, et les soldats du génie s'employèrent souvent à les surélever ou à en colmater les brèches.

AUTOCRITIQUE ?

CHAQUE année, Sa Majesté Britannique honore de sa visite la traditionnelle exposition de la Société royale des peintres du portrait. Cette obligation incombait pour la première fois à la reine Elizabeth II. Celle-ci, qui portait un de ces costumes de ville dont elle affectionne l'élégante simplicité, eut ainsi tout le loisir d'examiner sa propre image. La souveraine a vérifié en ses moindres détails l'exactitude de ce portrait qui la représente en son somptueux costume de cour. Pas une décoration, pas un pli qui ne fussent parfaitement en place. Avouons qu'il faudrait que la souveraine fût bien difficile pour se montrer mécontente d'elle-même, alors que tous s'accordent à louer sa grâce.



AU PAYS DES MERVEILLES LES PARENTS SONT DU VOYAGE

NOËL, Jour de l'An... Grands magasins, guirlandes, lampions, vitrines, services d'ordre... Des masses compactes de citoyens et de citoyennes qui ne sont plus en enfance et n'y sont pas encore retombés se bousculent aux étalages. Revanche longuement attendue et longuement savourée ! A eux enfin, à eux les adultes, les joies puériles qui rafraîchirent l'âme de leurs parents. A eux la vision magique du pays des merveilles : trains électriques, avions miniatures, soldats de plomb et panoplies.

Ainsi, chaque année, célèbre-t-on la fête des moins de dix ans, qui, conviés à inspecter les trésors de l'homme à la hotte, s'étonnent à peine de passer en revue les fonds de culotte paternels alignés devant les vitrines.

Quand les moins de dix ans seront des plus de trente ans ils rendront à leurs descendants pareille injustice. Il est bon, se diront-ils alors, qu'un écran s'interpose entre le monde naïf de l'enfance et le monde cruel du négoce.

Car il restera toujours une marge entre les réalités du porte-monnaie et les mythes de fin d'année, cette marge dont tout père de famille est rapidement informé lorsque, passant de l'autre côté du décor, il interroge la vendeuse ou consulte les étiquettes. Cet amour de bicyclette ? Multipliez seulement son prix par sept et vous obtiendrez un vrai scooter. Ce chemin de fer ultra-moderne ? Le prix de revient kilométrique de son « infrastructure » ferait reculer d'épouvante les techniciens de la S. N. C. F. Cette escouade de voltigeurs ? Portée à l'effectif d'une division, elle ruinerait le budget de la Défense nationale. Mais pourquoi récriminer puisque, en définitive, le père Noël existe bien ? Ce n'est pas, assurément, celui qu'on voit parader en luxueux équipage, avec son air faussement débonnaire, aux éventaires des boutiques, mais celui que chaque enfant porte en son cœur, qui fait d'un chiffon une poupée adorée, d'une planche et de quatre roulettes un bolide sans rival. Et contre qui la misère même ne peut prévaloir.

PROPOS DU SCEPTIQUE

AU GUI L'AN NEUF !

POUR la nouvelle année, présenter à nos lecteurs les vœux de *France-Illustration* dans un propos sceptique, n'est-ce pas faire preuve de beaucoup d'audace ou même marquer quelque irrévérence à leur égard ?

Le fait est que nos vœux font penser à Villon qui nommait un de ses poèmes : « Ballade des contre-vérités » et un autre : « Ballade des contredicts de Franc-Gontier » et, certes, que pouvons-nous vous souhaiter, sinon :

La paix de l'esprit et un journal passionnant,
Des informations à la pointe de l'actualité mais sérieusement contrôlées,
Vos vedettes préférées dans des programmes toujours renouvelés,
La santé du corps sans médecine absorber,
La sécurité de votre personne sans le concours de la société,
A vous locataires, l'appartement de vos rêves sans reprise ni indemnité,
A vous propriétaires, des locataires qui paieraient le vrai loyer,
A tous, la voiture inusable qui reprend comme la foudre, va comme le vent et n'use pas plus qu'un briquet,
Des vacances ensoleillées sans bourse endeuillée,
Des trains accélérés mais pas d'accidentés,
Des impôts allégés et des services publics enviés,
Des assemblées délibérantes mais qui soient efficientes,
La sécurité du pays sans charges militaires augmentées,
L'équilibre du budget sans tour de vis ajouté,
Le commerce prospère mais sans trop d'intermédiaires,
Le juste prix du blé et le pain bon marché,
La prospérité viticole sans distillation forcée ni excédents inutilisés,
Des exportations augmentées, des importations diminuées.

Cette liste n'est pas limitative. Elle peut varier au gré de chacun.

Mais faut-il souhaiter des prix littéraires quand la crue des mauvais ouvrages a dépassé la cote d'alerte ? Faut-il souhaiter une bonne récolte puisque celle-ci fait crouler les prix... à la production seulement ? Faut-il souhaiter le présalaire aux étudiants quand tant de gens s'en vont pleurant la pléthore des impétrants ?

Il n'est médaille sans revers.

A tout le moins, osons souhaiter qu'en fin d'année, le réveillon terminé ne vous laisse pas... la bouche amère.

24 HEURES SUR LE FRONT DE CORÉE
AVEC LE BATAILLON FRANÇAIS

par PIERRE NIGAY, député de l'Allier.

Un voyage au Japon, effectué à l'occasion de l'inauguration de la ligne d'Air France Paris-Tokio, m'a permis de me rendre sur le front de Corée et de passer des moments émouvants auprès du bataillon français.

Grâce à notre ambassadeur au Japon, M. Dejean, j'avais été présenté au général Clark, commandant en chef des Forces des Nations Unies en Extrême-Orient, en compagnie du général Kœnig.

Le général Clark voulut bien nous autoriser, ainsi que M. Parodi, le secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, M. Bertaud, sénateur de la Seine, et M. Hymans, président d'Air France, à nous rendre sur le théâtre des opérations. Pour nous faciliter le voyage dans le temps très bref qui nous était imparti, il poussait l'amabilité jusqu'à mettre à notre disposition sa propre forteresse volante.

Malheureusement, le général Kœnig ayant été appelé d'urgence au Tonkin, je m'embarquai pour Séoul ayant pour compagnons de voyage M. Parodi et mon collègue du Conseil de la République. Cinq heures de vol sans aucun incident et nous atterrissions à Séoul.

De là, un avion léger de liaison, puis une jeep nous conduisaient, en moins d'une heure, auprès du bataillon français, à quelques kilomètres seulement de la ligne de feu dont la proximité était rendue saisissante par le fracas d'un bombardement de position.

Notre ministre de France en Corée, M. de Brionval, et le colonel Borreill, commandant le bataillon, nous accueillirent chaleureusement.

On nous avait réservé le grand honneur de passer en revue nos troupes, magnifiques d'allure, qui viennent, pour la troisième fois, d'être citées à l'ordre de l'armée américaine. A l'issue de cette revue, le général Fry, commandant la 2e division américaine à laquelle est rattaché le bataillon français, témoignait de l'admiration de son pays pour nos combattants en remettant au colonel Borreill la *Silver Medal of Merit*.

Le vent glacé balayait impitoyablement ce décor aride, désolé par la guerre. Le canon grondait tout près, et les sonneries traditionnelles accompagnaient l'irréprochable garde-à-vous de nos soldats qui allaient reprendre le combat. Empoigné par cette atmosphère solennelle, je ressentais une profonde solidarité avec ces jeunes Français qui continuaient fièrement la tradition de leurs pères.

Un autre témoignage de reconnaissance devait également être apporté devant nous au bataillon français par le Président Sygman Rhee. Celui-ci, ayant appris la présence d'un ambassadeur et de deux parlementaires français, tenait à profiter de l'occasion pour venir remettre lui-même des décorations coréennes à notre unité. C'est ainsi que, le 1er décembre, après avoir passé une nuit sous la tente, nous vîmes surgir dans le ciel un pittoresque cortège de neuf hélicoptères, au milieu desquels se trouvait l'appareil du Président sud-coréen.

L'extraordinaire vieillard qui préside aux destinées de la Corée me parut être un homme subtil et avisé. Une personnalité autorisée me confirmait ultérieurement cette impression en ajoutant que le Président croit être, et qu'il est, le seul homme politique coréen à pouvoir sauver sa patrie, car lui seul comprend que son pays ne peut rien sans l'aide des Nations Unies.

De cette émouvante et trop courte visite que nous faut-il retenir ? Des conversations que j'ai eues avec de nombreuses et éminentes personnalités, que ce soit le Président Sygman Rhee, le général Clark, notre ambassadeur au Japon, notre ministre en Corée, les généraux commandant sur le front, l'ambassadeur américain à Tokio, M. Murphy, etc., plusieurs conclusions se dégagent.

D'abord, et tous mes interlocuteurs me l'ont assuré, nous avons le droit d'être fiers de notre bataillon. Certes, le millier de Français qui combattent là-bas pour la paix, aux côtés des 300.000 Américains, des 20.000 Anglais, des 6.000 Turcs et d'autres bataillons de diverses nations, n'apportent qu'une collaboration presque symbolique, malgré le sang versé, à la lutte contre le communisme. Mais chacun connaît trop l'effort gigantesque que la France accomplit ailleurs, en Indochine, dans cette même lutte, pour minimiser le sacrifice de nos soldats de Corée.

Combattant dans la boue glacée, sous un climat affreux, nos jeunes volontaires se sont adaptés à une guerre de position qui rappelle étrangement celle de 1914-1918.

Ceux-ci, comme leurs frères d'armes, combattent sous un climat affreux. Le froid, qui atteint souvent —38°, dure quatre mois de l'année. Pendant les quatre mois suivants, la sécheresse et le vent rendent intolérables les incessants nuages de poussière. Viennent enfin d'interminables pluies diluviennes et ce sont des torrents de boue.

Malgré ces épouvantables conditions climatiques, nos hommes, qui font preuve d'un moral à toute épreuve, ont su forcer l'admiration des Américains, pourtant sceptiques à notre endroit depuis les douloureux événements de 1940.

Lors de la grande attaque chinoise des 7, 8 et 9 octobre dernier, le comportement du bataillon français a été magnifique. Malgré des pertes cruelles, nos hommes surent tenir la cote 281, position considérée cependant comme perdue, où ils reçurent 40.000 obus en trois jours.

En dehors de leurs qualités de bravoure, nos combattants ont su se faire estimer par leur fidélité à la parole donnée, leur esprit de solidarité avec les autres armes.

Mais, en dehors de la satisfaction d'amour-propre que nous pouvons tirer de cette brillante attitude de nos troupes, quel bilan peut-on dégager du conflit coréen ?

A mon point de vue, les événements coréens ne constituent, sur la scène mondiale, qu'un aspect d'un drame aux actes multiples et semblables. Les heures que je viens de vivre, les importants entretiens que j'ai eus ne font que me confirmer dans cette opinion. Non pas que je veuille minimiser les efforts des Américains en Asie. Mais la lutte qu'ils mènent en Corée depuis deux ans, il y a sept ans que nous la poursuivons en Indochine, sans que soit toujours très justement apprécié notre sacrifice.

La guerre, qu'elle soit en Malaisie, en Indochine ou en Corée, est voulue et savamment orchestrée. Cette ceinture de feu qui enserre l'Asie et commence à se dérouler sur l'Afrique n'est que la tragique extériorisation d'une politique machiavélique. Epuiser les Occidentaux dans des guerres localisées et ruineuses qui les contraignent à disperser leurs efforts et à négliger la défense de l'Europe, voilà le but poursuivi.

Pour les Russes, les vies humaines ne constituent qu'un matériel, au même titre que l'artillerie ou l'aviation... et infiniment moins coûteux. Ils en ont du reste des quantités énormes à leur disposition, et peu leur importe que la chair à canon soit vietminh, nord-coréenne ou chinoise !

Notre civilisation, nos coutumes, notre respect de la vie humaine nous interdisent pareille mentalité. Tandis que nous nous employons sincèrement à faire cesser des guerres que nous abominons, nos adversaires utilisent à améliorer leur position dans le conflit le temps que les Occidentaux consacrent à des tentatives de paix.

La guerre de Corée, tout comme la guerre d'Indochine, est essentiellement une guerre d'usure, où les positions changent très lentement et qui n'a pour objet que de tenir les Occidentaux en haleine et de les empêcher d'organiser leur défense en Europe occidentale.

La récente visite du général Eisenhower en Corée laisse-t-elle espérer une fin rapide du conflit ? La duplicité des Nord-Coréens, soutenus par la Chine soviétisée, orientée par Moscou, en sera-t-elle moins grande ? Nous n'osons le croire. Dans la meilleure des hypothèses, une solution en Corée, en libérant des forces et du matériel communistes, ne se traduirait-elle pas par un redoublement des hostilités en Indochine ? Le seul espoir raisonnable que l'on puisse nourrir, c'est que le nouveau Président des Etats-Unis saura amener les Sud-Coréens à prendre une part plus grande dans la défense de leur pays.

A la France, combattante solitaire de l'Indochine qu'elle défend depuis 1945 avec l'aide unique et récente des Etats associés, cette relève devrait enfin permettre de recevoir une aide massive qui la déchargerait, au moins partiellement, du fardeau écrasant d'une guerre démesurément ruineuse.

UN DOCUMENT : les Comités siègent à huis clos et c'est à titre exceptionnel que cette photo a été prise. **De gauche à droite** : Mme Bretty, MM. Escande, P.-A. Touchard (ayant près de lui la secrétaire, Mme Midoux), Chamarat, Seigner, Bertheau, Charon, Yonnel.

LOUÉE PAR LES UNS, BLÂMÉE PAR LES AUTRES, MAL CONNUE DU PLUS GRAND NOMBRE

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

APRÈS BIENTÔT TROIS SIÈCLES D'UNE EXISTENCE AGITÉE DEMEURE JEUNE ET SOLIDE

ENQUÊTE DE ROGER DARDENNE

Aucun théâtre, à coup sûr, ne passionne l'opinion autant que la Comédie-Française. Le public est avide de connaître tout ce qui se rapporte à son activité. Les incidents qui y surviennent et qui, souvent, passeraient ailleurs inaperçus sont aussitôt commentés et amplifiés, défraient la chronique et les conversations. La Comédie a des détracteurs, c'est inévitable. Elle a des amis, beaucoup, quelquefois trop zélés. En fait, on la connaît généralement assez mal.

Elle est née le 21 octobre 1680, de la fusion décidée par Louis XIV de la troupe de Molière, décédé sept ans avant, et de celle de l'Hôtel de Bourgogne. Encore faut-il préciser — un document que nous reproduisons en fait foi — que l'ordre de jonction des deux troupes fut donné au mois d'août 1680. L'ordonnance d'octobre fut une confirmation. 1680-1952 : deux cent soixante-douze ans. Pareille longévité affirme la remarquable stabilité d'une institution.

Mais en quoi consiste cette institution ? A quel mécanisme obéit-elle depuis tantôt trois siècles ? M. Pierre-Aimé Touchard, l'administrateur général, a bien voulu nous l'indiquer.

LA COMÉDIE EST UN THÉÂTRE QUI NE RESSEMBLE A AUCUN AUTRE

La Comédie n'est pas un théâtre « comme les autres ». Elle est quelque chose d'unique. Et même, bien que théâtre subventionné, elle n'est pas assimilable aux scènes également subventionnées par l'Etat.

La Comédie est une société de comédiens qui se recrutent eux-mêmes et choisissent eux-mêmes le répertoire qu'ils jouent. Voilà l'essentiel. Aucune réforme — il y en a eu de nombreuses — n'a pu entamer la structure de la société.

Nous ne retracerons pas ici son histoire en détail depuis l'ordre royal de 1680, complété par la convention du 5 janvier 1681, acte constitutif de société dressé par-devant Lange et

Loyer, notaires. Extrêmement sommaire d'ailleurs cet acte, puisqu'il ne contenait rien touchant les droits et les devoirs des comédiens.

Devoirs et droits sont en revanche définis avec une précision méticuleuse dans le fameux décret du 15 octobre 1812, généralement appelé décret de Moscou. Il s'agit là exactement d'un règlement intérieur édicté par Napoléon. Il fixe aussi les attributions du commissaire impérial. Ce commissaire, un décret de 1850 le transformera en administrateur général. Avant que le décret de Moscou intervînt, l'acte du 27 germinal an XII (17 avril 1804) avait donné à la Comédie la constitution sur laquelle elle repose : c'est le véritable acte de société.

LE RÉGIME DES COMITÉS OU L'INDÉPENDANCE TEMPÉRÉE

La Société des Comédiens-Français se compose, comme nous l'avons dit, de membres recrutés par cooptation. Ils sont actuellement vingt-sept. Les sociétaires participent aux bénéfices, dont le montant est divisé en vingt-cinq parts. Chaque part est à son tour divisée en douze fractions : ce sont les douzièmes. Les sociétaires qui ont droit aux douze douzièmes sont dits à part entière. Ils reçoivent donc le maximum de ce qu'ils peuvent recevoir. Aux autres, selon leur ancienneté dans la société et la qualité des services qu'ils lui rendent, est alloué un nombre variable de douzièmes. Le minimum est de trois, c'est la quantité attribuée à chaque nouveau sociétaire. L'augmentation se fait par douzième ou demi-douzième jusqu'à cette part entière si convoitée et qui n'est l'apanage que de quelques-uns.

Le nombre des sociétaires variant, suivant l'époque, entre vingt et trente serait évidemment insuffisant pour assurer la marche d'un théâtre qui pratique l'alternance des spectacles (et qui, de plus, depuis quelques années, s'est adjoint une deuxième salle). Aussi la troupe est-elle complétée par des pensionnaires, artistes engagés à l'année, et dont le nombre n'est limité que par les besoins du service et les possibilités financières.

Le sociétaire qui a le plus d'ancienneté — le doyen — est le chef moral de la troupe et son prestige est toujours très grand. C'est actuellement M. Denis d'Inès, qui appartient à la Comédie depuis 1914.

Deux comités assurent, sous la présidence de l'administrateur général, le fonctionnement de la Maison. Tout d'abord, le Comité d'administration, formé de six membres, trois élus par l'assemblée générale des sociétaires, trois nommés par le ministre sur proposition de l'administrateur. Actuellement le comité se compose de Mme Bretty, de MM. Yonnel et Bertheau, élus par l'assemblée générale, et de MM. Denis d'Inès, Seigner et Chamarat, nommés par le ministre. Le comité de lecture, à qui incombe le soin de choisir les pièces qui seront représentées sur la scène de la Comédie, comprend les six sociétaires déjà nommés, auxquels s'ajoutent trois membres élus par l'assemblée générale et qui sont en ce moment MM. Maurice Escande, Jean Meyer et Jacques Charon.

Les comités siègent dans le plus strict huis clos, dans une petite salle contiguë au bureau de l'administrateur et toute garnie de tableaux, dont un beau portrait de Molière. Une autre toile d'un vif intérêt documentaire représente Dumas fils lisant une pièce aux sociétaires. Près de l'auteur du *Demi-Monde* et de l'administrateur on reconnaît quelques-uns des plus notoires comédiens de l'époque : Thiron, Got, Febvre, Worms. Combien d'auteurs sont entrés le cœur battant dans cette pièce ! Tout récemment encore on voyait sur la cheminée un buste de l'un des administrateurs, Emile Perrin. Il a été remplacé par une vitrine de souvenirs où l'on remarque entre autres une montre ancienne appelée la montre de Molière bien qu'elle n'ait sans doute jamais appartenu à l'auteur du *Misanthrope*, une autre montre qui fut celle de Baptiste aîné et un petit bougeoir représentant le pied de Rachel.

L'assemblée générale des sociétaires se réunit deux fois l'an. En juin elle vote le budget et élit les membres des comités ; en décembre elle élit les nouveaux sociétaires présentés par le comité. Mais elle peut être réunie plus souvent.

La période de fin d'année est toujours empreinte de beaucoup de nervosité. Accession au sociétariat, augmentation de douzièmes, maintien dans la troupe, autant de questions qui préoccupent chacun, à quelque rang qu'il se trouve.

Les « comités de fin d'année » — plusieurs réunions sont en effet nécessaires — se déroulent donc au milieu de l'effervescence et suivant une procédure immuable. Les six membres du comité d'administration et l'administrateur reçoivent un état détaillé des services de chaque artiste et le cas de chacun est examiné. On commence par le Doyen. Il quitte la salle des délibérations, va attendre dans le bureau de l'administrateur que la discussion le concernant soit achevée. Après lui, un à un, les membres du comité s'éloignent à leur tour. Puis, aux séances suivantes, le dossier de chaque artiste de la troupe est étudié. On conçoit que les discussions soient longues et parfois passionnées. Car elles posent de délicats problèmes. Des camarades jugent des camarades, quelquefois des amis de longue date. Il leur faut concilier les intérêts de la société avec l'amitié, la gratitude — et parfois surmonter des antipathies.

En principe, les décisions sont secrètes. Mais l'après-midi du 1er janvier emplit les couloirs d'une foule qui vient présenter ses vœux à l'administrateur. Celui-ci voit défiler dans son cabinet tendu de belles tapisseries flamandes tous les artistes de la Maison et à chacun, en quelques minutes, il fait connaître son sort. Cela ne va point sans pleurs ni récriminations.

L'HONNEUR DE SERVIR MOLIÈRE EXIGE BEAUCOUP D'ABNÉGATION

Est-il donc si enviable le régime qu'on fait à ces comédiens qui, tous, honorent leur profession et dont beaucoup sont illustres ? Jugez plutôt. Engagés comme pensionnaires à des appointements modestes, ils doivent au théâtre tout leur temps. Ont-ils l'occasion, pour améliorer leur budget, de paraître dans un film ou de faire des émissions radiophoniques, il leur faut une autorisation. Elle leur est souvent refusée. Le travail est absorbant à la Comédie.

Le pensionnaire devient sociétaire. Sa situation peut être revisée au bout de dix ans, et au bout de vingt ans il peut accéder à la retraite. Mais la retraite ne lui est pas acquise de plein droit après ces vingt années de présence — y compris les années passées comme pensionnaire. Encore faut-il que ses associés du comité y consentent. Sinon, il lui faut demeurer ou, s'il part quand même, défense de jouer sur une scène parisienne. Inversement, le comité peut d'ailleurs le mettre à la retraite d'office. Le sociétaire admis par ses associés à faire valoir ses droits à la retraite peut exercer son activité dans la capitale. Il peut même se voir conférer l'honorariat qui lui permet de revenir jouer rue de Richelieu certains rôles, particulièrement ceux dans lesquels il s'est illustré, si l'on juge utile de faire appel à son concours. C'est ainsi qu'on revoit assez souvent Mme Berthe Bovy et Mme Marie Bell, toutes deux sociétaires honoraires. Les autres sont Mmes Dussane, Catherine Fonteney, M. Pierre Dux et le doyen d'âge de tous les artistes du Français.

1680 — 1952

IL n'y a point de société, ni de parti, ni de gouvernement, ni de régime qui puisse rivaliser en durée avec la Comédie-Française, sauf l'armée et les Églises, c'est-à-dire les seules formes de société où l'on n'entre ni par choix ni seulement par ambition, par vanité ou par goût, mais par cette inéluctable nécessité intérieure que l'on appelle la vocation.

Pierre-Aimé TOUCHARD.

Les sociétaires qui ont droit aux douze douzièmes sont dits à part entière. Ils reçoivent donc le maximum de ce qu'ils peuvent recevoir. Aux autres, selon leur ancienneté dans la société et la qualité des services qu'ils lui rendent, est alloué un nombre variable de douzièmes. Le minimum est de trois, c'est la quantité attribuée à chaque nouveau sociétaire. L'augmentation se fait par douzième ou demi-douzième jusqu'à cette part entière si convoitée et qui n'est l'apanage que de quelques-uns.

Le nombre des sociétaires variant, suivant l'époque, entre vingt et trente serait évidemment insuffisant pour assurer la marche d'un théâtre qui pratique l'alternance des spectacles (et qui, de plus, depuis quelques années, s'est adjoint une deuxième salle). Aussi la troupe est-elle complétée par des pensionnaires, artistes engagés à l'année, et dont le nombre n'est limité que par les besoins du service et les possibilités financières.

Le sociétaire qui a le plus d'ancienneté — le doyen — est le chef moral de la troupe et son prestige est toujours très grand. C'est actuellement M. Denis d'Inès, qui appartient à la Comédie depuis 1914.

Deux comités assurent, sous la présidence de l'administrateur général, le fonctionnement de la Maison. Tout d'abord, le Comité d'administration, formé de six membres, trois élus par l'assemblée générale des sociétaires, trois nommés par le ministre sur proposition de l'administrateur. Actuellement le comité se compose de Mme Bretty, de MM. Yonnel et Bertheau, élus par l'assemblée générale, et de MM. Denis d'Inès, Seigner et Chamarat, nommés par le ministre. Le comité de lecture, à qui incombe le soin de choisir les pièces qui seront représentées sur la scène de la Comédie, comprend les six sociétaires déjà nommés, auxquels s'ajoutent trois membres élus par l'assemblée générale et qui sont en ce moment MM. Maurice Escande, Jean Meyer et Jacques Charon.

Les comités siègent dans le plus strict huis clos, dans une petite salle contiguë au bureau de l'administrateur et toute garnie de tableaux, dont un beau portrait de Molière. Une autre toile d'un vif intérêt documentaire représente Dumas fils lisant une pièce aux sociétaires. Près de l'auteur du *Demi-Monde* et de l'administrateur on reconnaît quelques-uns des plus notoires comédiens de l'époque : Thiron, Got, Febvre, Worms. Combien d'auteurs sont entrés le cœur battant dans cette pièce ! Tout récemment encore on voyait sur la cheminée un buste de l'un des administrateurs, Emile Perrin. Il a été remplacé par une vitrine de souvenirs où l'on remarque entre autres une montre ancienne appelée la montre de Molière bien qu'elle n'ait sans doute jamais appartenu à l'auteur du *Misanthrope*, une autre montre qui fut celle de Baptiste aîné et un petit bougeoir représentant le pied de Rachel.

L'assemblée générale des sociétaires se réunit deux fois l'an. En juin elle vote le budget et élit les membres des comités ; en décembre elle élit les nouveaux sociétaires présentés par le comité. Mais elle peut être réunie plus souvent.

La période de fin d'année est toujours empreinte de beaucoup de nervosité. Accession au sociétariat, augmentation de douzièmes, maintien dans la troupe, autant de questions qui préoccupent chacun, à quelque rang qu'il se trouve.

Les « comités de fin d'année » — plusieurs réunions sont en effet nécessaires — se déroulent donc au milieu de l'effervescence et suivant une procédure immuable. Les six membres du comité d'administration et l'administrateur reçoivent un état détaillé des services de chaque artiste et le cas de chacun est examiné. On commence par le Doyen. Il quitte la salle des délibérations, va attendre dans le bureau de l'administrateur que la discussion le concernant soit achevée. Après lui, un à un, les membres du comité s'éloignent à leur tour. Puis, aux séances suivantes, le dossier de chaque artiste de la troupe est étudié. On conçoit que les discussions soient longues et parfois passionnées. Car elles posent de délicats problèmes. Des camarades jugent des camarades, quelquefois des amis de longue date. Il leur faut concilier les intérêts de la société avec l'amitié, la gratitude — et parfois surmonter des antipathies.

En principe, les décisions sont secrètes. Mais l'après-midi du 1er janvier emplit les couloirs d'une foule qui vient présenter ses vœux à l'administrateur. Celui-ci voit défiler dans son cabinet tendu de belles tapisseries flamandes tous les artistes de la Maison et à chacun, en quelques minutes, il fait connaître son sort. Cela ne va point sans pleurs ni récriminations.

L'HONNEUR DE SERVIR MOLIÈRE EXIGE BEAUCOUP D'ABNÉGATION

Est-il donc si enviable le régime qu'on fait à ces comédiens qui, tous, honorent leur profession et dont beaucoup sont illustres ? Jugez plutôt. Engagés comme pensionnaires à des appointements modestes, ils doivent au théâtre tout leur temps. Ont-ils l'occasion, pour améliorer leur budget, de paraître dans un film ou de faire des émissions radiophoniques, il leur faut une autorisation. Elle leur est souvent refusée. Le travail est absorbant à la Comédie.

Le pensionnaire devient sociétaire. Sa situation peut être revisée au bout de dix ans, et au bout de vingt ans il peut accéder à la retraite. Mais la retraite ne lui est pas acquise de plein droit après ces vingt années de présence — y compris les années passées comme pensionnaire. Encore faut-il que ses associés du comité y consentent. Sinon, il lui faut demeurer ou, s'il part quand même, défense de jouer sur une scène parisienne. Inversement, le comité peut d'ailleurs le mettre à la retraite d'office. Le sociétaire admis par ses associés à faire valoir ses droits à la retraite peut exercer son activité dans la capitale. Il peut même se voir conférer l'honorariat qui lui permet de revenir jouer rue de Richelieu certains rôles, particulièrement ceux dans lesquels il s'est illustré, si l'on juge utile de faire appel à son concours. C'est ainsi qu'on revoit assez souvent Mme Berthe Bovy et Mme Marie Bell, toutes deux sociétaires honoraires. Les autres sont Mmes Dussane, Catherine Fonteney, M. Pierre Dux et le doyen d'âge de tous les artistes du Français.

Bien entendu, de nombreux artistes ne prennent pas leur retraite au bout de vingt ans de présence et continuent leur service beaucoup plus longtemps, abandonnant peu à peu les rôles qu'ils tenaient en leur jeunesse pour d'autres plus conformes à leur âge. Evolution naturelle, à laquelle n'échappent que quelques privilégiés et qui cependant ne s'accomplit pas toujours aisément.

Des liens aussi rigoureux que ceux qui attachent les sociétaires à leur théâtre ont souvent paru pesants à certains. L'histoire de la Comédie est jalonnée de départs retentissants et de procès non moins retentissants. Il suffit de citer Sarah Bernhardt, Coquelin, Marthe Brandès, et plus récemment Mme Huguette Duflos, MM. Fresnay, André Luguet. Et toujours les tribunaux ont réprimé ces ruptures de contrats par l'octroi de dommages-intérêts élevés à la société.

L'évasion n'est donc guère facile. En outre, l'Etat surveille la société. « La Comédie est sous sa protection », a écrit Mme Dussane qui connaît bien la Maison. Sans doute. Mais cette protection s'accompagne d'un contrôle sévère. Financier, cela va de soi puisque l'Etat, par le moyen de la subvention, couvre les deux tiers des dépenses. Et c'est aussi l'Etat — le ministre de l'Education nationale et des Beaux-Arts pour personnaliser — qui nomme l'administrateur général, le contrôleur général, le trésorier.

Intermédiaire entre la société et le ministre, l'administrateur a de multiples tâches, notamment de présenter le budget annuel à l'approbation ministérielle, de passer les marchés, d'agir au nom de la société tant en demandeur qu'en défendeur, de procéder à certains engagements d'acteurs et de personnel, de distribuer les rôles, sous réserve du droit des auteurs, M. Dehelly, dont l'étonnante jeunesse perpétua si longtemps dans les rôles d'amoureux les traditions qu'il avait reçues de son maître Delaunay.

L'ÉTAT-MAJOR DE LA MAISON

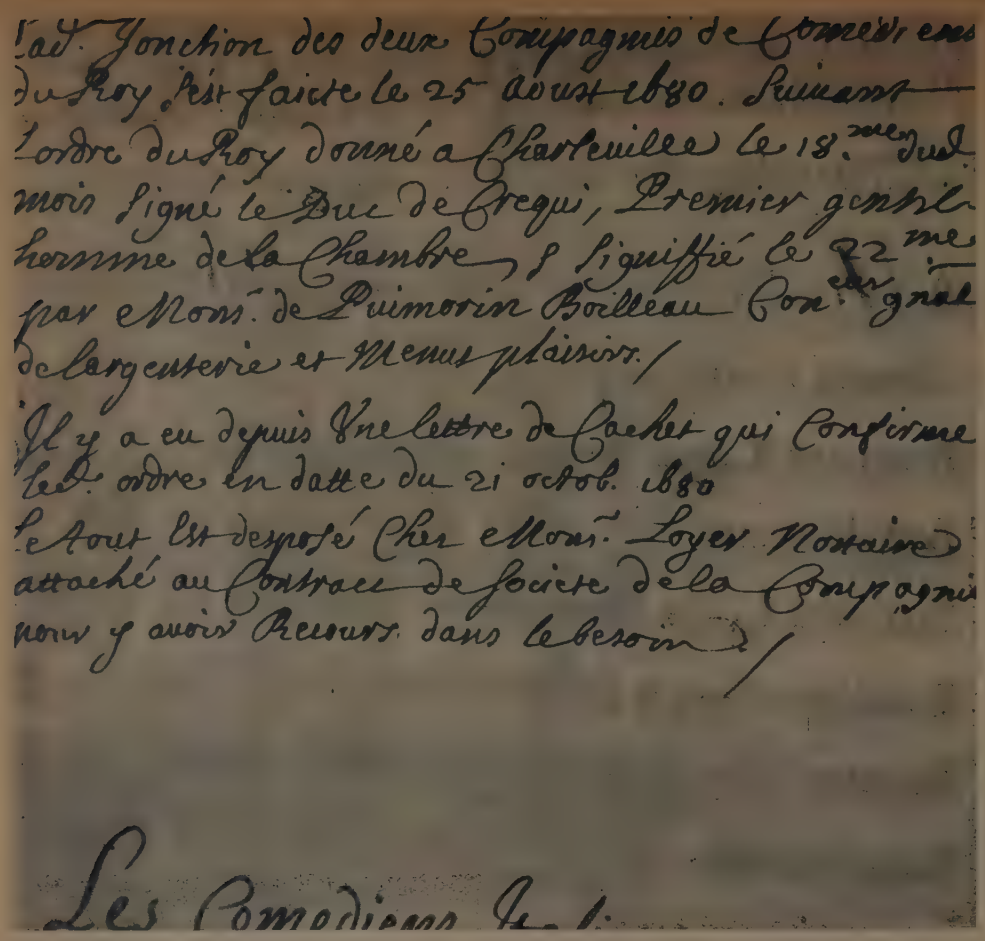
Voici les collaborateurs immédiats de l'administrateur. **A gauche :** le secrétaire général, M. Frank Bauer. Les relations extérieures, les rapports avec la presse lui incombent. A lui de composer les salles de générale et de veiller à leur éclat. M. Frank Bauer a à son actif plusieurs galas qui ont compté parmi les événements de la « Saison » parisienne. **Au centre :** M. Roussillon, directeur général de la scène, règne sur le plateau et les services annexes. Son expérience de technicien est précieuse aux metteurs en scène. **A droite :** M. de Rigoult, qui fut longtemps applaudi comme acteur, a quitté la scène pour le bureau du contrôleur général où il assume de multiples tâches administratives.

LES ARTISANS DE L'ENTREPRISE

A la Comédie-Française on arrive à faire à peu près tout par les « moyens du bord ». L'importance du répertoire, le grand nombre de spectacles, les pièces nouvelles créent de multiples besoins. Pour satisfaire à ces exigences une véritable entreprise industrielle existe à côté du théâtre. Ce n'est pas en vain que la ruche est depuis des temps éloignés le symbole de la Maison de Molière. Plus de quatre cent cinquante personnes — machinistes, peintres, électriciens, ébénistes — participent à ce travail. Les meubles et les accessoires sont fabriqués dans les ateliers du théâtre. Les accessoiristes, passés maîtres dans l'art du trompe-l'œil, confectionnent les objets les plus variés. Le magasin des costumes conserve de riches vêtements et les tailleurs retouchent et exécutent costumes modernes ou d'époque avec une science parfaite. Les couturières, les lingères ne cessent de remettre en état collerettes et manchettes. Quant aux coiffeurs, ils peignent, frisent et ajustent d'innombrables perruques.

CONSTRUCTION D'UN DÉCOR, LIVRES ET SOUVENIRS, RIDEAUX ET CHÂSSIS

Des magasins spéciaux abritent des centaines de décors que des spécialistes entretiennent et font durer. Chaque décor neuf représente une grosse dépense. Il faut pourtant de temps à autre rééquiper certaines pièces du répertoire. Il faut aussi pourvoir aux créations et aux grandes reprises. Notre **photo de gauche** montre les menuisiers s'apprêtant à construire un décor et prenant leurs repères d'après la maquette posée près d'eux. **A droite :** le vaste magasin de Neuilly au-dessus duquel travaillent décorateurs et menuisiers. Quant à la bibliothèque, dont la **photo centrale** ne montre qu'une faible partie, elle est riche en éditions rares, en documents précieux, en souvenirs. On y conserve notamment une couronne de Talma, le diadème de Rachel, un poignard qui appartint à Mme Dorval.



Ce document qui, croyons-nous, n'a jamais été reproduit est un extrait du registre de la Comédie de 1680-1681 conservé à la bibliothèque. Il montre que la décision ordonnant la réunion des deux troupes de comédiens du Roy est antérieure au 21 octobre 1680 et doit être placée au mois d'août.

M. André Cornu, secrétaire d'État aux Beaux-Arts, nous déclare :

UNIQUE AU MONDE DANS SON STATUT ET SA MISSION, THÉATRE D'ÉTAT INDÉPENDANT DU POUVOIR POLITIQUE, LA COMÉDIE-FRANÇAISE, A TRAVERS TOUTES LES DIFFICULTÉS ÉCONOMIQUES ET SURMONTANT TOUTES LES INTRIGUES OU CABALES INTÉRIEURES, REMPLIT SON DESTIN AVEC LA FORCE DE L'ADMIRABLE RÉPERTOIRE QUI EST SA RAISON D'ÊTRE

M. Jacques Jaujard, directeur général des Arts et des Lettres.

d'accorder les congés et de prendre certaines mesures disciplinaires. Entre la nécessaire approbation ministérielle et les délibérations du comité d'administration les limites sont étroites où il peut se mouvoir. « Il vous reste, disait à l'un d'eux le bâtonnier du Buit, deux puissants moyens d'action : l'éloquence et la diplomatie. »

UN ÉTABLISSEMENT QUI PRATIQUE L'AUTARCIE

La ruche est l'emblème de la Maison de Molière, dont elle exprime heureusement l'activité. Le travail des comédiens y est fort différent de celui de leurs camarades du Boulevard. Avec l'alternance des pièces du répertoire, les spectacles nouveaux, le service de deux salles, il leur impose une rude gymnastique. Il arrive à certains d'apprendre trois rôles pendant la même période, de répéter ces trois rôles pendant un même après-midi et d'en jouer un quatrième le soir. Aussi répète-t-on et fait-on des « raccords » un peu partout, en scène, au foyer des artistes, dans la pittoresque salle Mounet-Sully où les visiteurs ne pénètrent guère. Une pièce pousse l'autre. Cette saison a déjà vu paraître *Dom Juan, les Fourberies de Scapin, Roméo et Juliette, Mithridate.* Et voici *les Caprices de Marianne, Monsieur Le Trouhadec.* Et puis, il y a les changements de distribution, les prises de rôles...

Cette activité oblige les artistes de la Comédie à y passer beaucoup de temps. C'est leur maison, ils y vivent. Si le matin on ne rencontre guère que des membres du personnel administratif ou des femmes de ménage attentives à dépoussiérer les tapis et à faire reluire les cuivres, dès le début de l'après-midi les couloirs sont pleins d'animation. Ils sont intimes, accueillants et luxueux, tout garnis d'œuvres d'art, portraits, bustes. La Comédie est un riche musée, dont le *Voltaire* de Houdon est la pièce la plus populaire. Ses archives, sa bibliothèque sur laquelle veille le très érudit M. Olivier contiennent d'inestimables trésors.

Les étages où sont situées les loges portent des noms célèbres : Rachel, Talma, Samson. Chaque sociétaire a la sienne qu'il meuble à sa convenance. Mais quel que soit le décor qu'il choisisse, il flotte dans ces pièces où il s'apprête à donner la vie à un personnage le souvenir de grands devanciers. N'est-ce rien de se dire par exemple comme Mme Vera Korène : « Devant cette petite table où je m'assieds se sont maquillés Segond-Weber et les Mounet ! »

QUATRE CENT CINQUANTE ABEILLES OUVRIÈRES ANIMENT LA RUCHE

Ce travail intensif fourni par les acteurs implique évidemment un travail identique de tous ceux qui participent à la réalisation du spectacle. Ici l'image de la ruche prend sa pleine valeur. Car la Comédie est une véritable entreprise industrielle où travaillent plus de quatre cent cinquante personnes. Dans ses ateliers, elle fabrique tout ce dont elle a besoin. Décors et costumes sont l'empire de Mme Suzanne Lalique, dont l'imagination et le goût ont tant de fois séduit les spectateurs. A l'exception de quelques robes, les vêtements sont exécutés par un personnel spécialisé de haute qualité, aussi apte à couper un habit à la dernière mode qu'à reproduire un costume du XVIe siècle. Les magasins conservent d'ailleurs une magnifique collection de luxueux costumes de diverses époques, du XVIIIe siècle notamment, dont on utilise encore certains pour l'interprétation du répertoire. Des blanchisseuses, des repasseuses s'occupent du linge. L'atelier des perruques a été souvent cité.

Habiller les acteurs n'est pas tout, il faut aussi « habiller » les pièces. Le problème des décors est des plus importants pour un théâtre qui, chaque année, présente cinquante à soixante pièces différentes. Bien entendu, il n'est pas question d'équiper chacune en décors neufs, surtout quand on sait qu'un grand décor exige un mois de travail et coûte environ un million. Les peintres de la Maison ont donc à entretenir, à faire durer les centaines de décors gardés sous de vastes hangars. De temps à autre, il faut en détruire quelques-uns que leur vétusté a rendus inutilisables. Mais leur reconstitution, si l'on ne veut pas en commander de différents, n'offre aucune difficulté. Les archives possèdent les photographies de tous les décors. Leur plantation est consignée dans le livre de régie. D'autre part, une équipe de menuisiers, de tapissiers, d'ébénistes, de forgerons fabrique et entretient les meubles et objets accompagnant chaque décor. Ajoutez qu'aux répétitions un régisseur, faisant en quelque sorte office de « script girl », note minutieusement toutes les indications de mise en scène. De sorte qu'à tout moment le directeur général de la scène ou un de ses assistants peut assurer la reprise d'une pièce, même en l'absence du metteur en scène de la création.

Les maquettes des décors neufs, en dehors de ceux conçus par Mme Lalique, sont demandées à des peintres connus : Dignimont, Touchagues, Wakhévitch, Jean-Denis Malclès, Ganeau, etc. Ils sont exécutés dans les vastes ateliers du boulevard Bineau à Neuilly.

Tout ce travail aboutit à la scène, au « plateau ». Là œuvrent les machinistes, dont la dextérité fait l'admiration du public dans les pièces à nombreux changements, comme *Donogoo.* Ils ont pour compagnons les électriciens et les accessoiristes. Ceux-ci confectionnent, eux-mêmes, dans un atelier tapissé de vieilles affiches, tous les objets utilisés en scène. En rhodoïd ou en carton, ces accessoires sont de petits chefs-d'œuvre du trompe-l'œil.

A ces efforts convergents de tous, à ce labeur quotidien et obstiné, la Comédie-Française doit de maintenir un prestige séculaire et qu'on mesure mieux encore peut-être au cours de ses déplacements à l'étranger.

Ce petit tableau de la Maison serait incomplet si nous n'avions interrogé quelques-uns de ceux qui sont intimement mêlés à sa vie sur la conception qu'ils se font de son existence.

Un rapprochement qui montre les métamorphoses du théâtre. **A gauche :** Mme Vera Korène, M. Maurice Escande et Mlle Mony Dalmès répètent « un Caprice » au foyer des artistes. — **A droite :** les mêmes photographiés avant que le rideau se lève sur la comédie de Musset.

Pendant une répétition de « Dom Juan », M. Jean Meyer et M. Jean Debucourt discutent un point d'interprétation.

Voici un « raccord » au foyer : Mmes Gisèle Casadesus et Annie Ducaux « repassent » une scène des « Fausses Confidences ».

Nouvelle venue dans la Maison, Mlle Maria Casarès s'amuse fort à considérer la cigarette anachronique de son partenaire costumé et empanaché.

Saisi alors qu'il sort de scène, M. Yonnel, qui vient de fournir un gros effort, exprime encore toute l'horreur sanglante d'Œdipe.

La Comédie emploie les élèves du Conservatoire dans beaucoup de pièces. Elle leur confie de petits rôles. Cet apprentissage est fort utile aux jeunes espoirs qui suivent attentivement le jeu de leurs aînés et rêvent au jour où ils deviendront sociétaires.

MADAME BÉATRICE BRETTY

tient ferme pour la tradition

UNE grande pièce claire. Peu de meubles, mais harmonieux. Deux portraits de Molière. C'est la loge de Mme Béatrice Bretty, la « doyenne ». Hors de la tradition, pas de salut, tel est le point de vue auquel Mme Bretty est fermement attachée. Elle le dit sans ambages. « Chaque fois qu'on s'écarte des lois et des règlements qui nous régissent, on commet une faute qui porte préjudice à la Maison. » Sans doute ces règlements sont sévères. Pourtant il faut s'y tenir et les accepter. D'ailleurs — l'admirable interprète des soubrettes de Molière ne craint pas la verdeur du propos — ces règlements, beaucoup qui, à un moment, « ont craché dessus » l'ont regretté. Eloignés du bercail, ils n'ont plus souhaité que d'y revenir.

Est-ce à dire que ce respect scrupuleux de la tradition doive figer la Comédie ? Certes non. L'évolution désirable s'accomplit tout naturellement. Mme Bretty, qui a connu les Mounet, Silvain, toute la « grande troupe », rappelle qu'il fut un temps où les nouveaux venus marquaient longuement le pas. L'absolutisme des chefs d'emploi, soucieux de conserver pour eux seuls les rôles où ils brillaient, ne permettait guère aux jeunes de se faire valoir. Aujourd'hui, constate Mme Bretty, « ça va plus vite ». L'accession au sociétariat n'est plus un espoir lointain. Mais la Comédie-Française réclame de ceux qui veulent y faire carrière certaines qualités.

« Surtout, ne me faites pas dire qu'il faut prendre le ton Maison. Il n'y a pas de ton Comédie-Française. C'est une vieille histoire qu'on rabâche. En réalité, il y a ici une salle vaste, un cadre particulier qui interdisent la grisaille. Le naturel d'une interprétation dans ce cadre n'est pas comparable à celui qu'on obtient sur une scène minuscule ou au cinéma : il y a une transposition nécessaire mais qui n'exclut ni l'humanité ni la simplicité. L'acteur, s'il veut être compris, doit s'adapter ! S'adapter... ou se réadapter, s'il est resté longtemps loin de nous. »

JEAN MEYER

« Tout va très bien »

NON, non, je ne vous dirai rien, s'écrie, avec une courtoise fermeté et le plus aimable sourire, M. Jean Meyer. D'abord, je craindrais de dire des banalités. Et surtout je ne veux rien dire qui, si peu que ce soit, puisse paraître une critique à l'égard de mes associés. »

Heureusement M. Jean Meyer sait être parfaitement discret tout en restant causeur agréable. Il nous contera volontiers avec quelle minutie il procède à son travail de metteur en scène et comment, passant de l'art dramatique à l'art lyrique, il dut au Festival d'Aix adapter ses méthodes à des chanteurs ignorant presque tous le français. Le théâtre lyrique le passionne d'ailleurs et il déplore de n'avoir pu répondre au vœu de la Scala de Milan qui souhaitait de lui voir monter « Pelléas » et « le Barbier ».

Est-ce la Scala qui nous conduit à parler de la Salle Ventadour à Paris et à regretter tous deux que la Comédie n'ait pu obtenir comme seconde salle l'ancien Théâtre-Italien ? Mais M. Jean Meyer est enchanté de la Salle Luxembourg, dont l'acoustique est parfaite. Il estime le système des deux salles excellent.

« Une crise de la Maison ? On dit cela périodiquement. Où est-elle ? J'ai connu un temps pas très lointain où la part entière, compte tenu même de la valeur du franc à ce moment, atteignait un chiffre dérisoire. Imaginez quelle pouvait être la situation de ceux qui n'avaient pas atteint le haut de l'échelle. Aujourd'hui, la Comédie est prospère. Voilà un fait indiscutable. Le public répond aux efforts que nous faisons et accourt avec empressement aux spectacles que nous lui présentons. »

JULIEN BERTHEAU

« Ici pas de vedettes »

JULIEN BERTHEAU tient, lui, à mettre l'accent sur l'aspect collectif du travail à la Comédie. C'est lui, disons-le, qui appela notre attention sur le symbole de la ruche. Il le commente avec une éloquence chaleureuse.

« Chez nous, dit-il, il n'y a pas de vedettes. C'est ce qui fait l'originalité de ce théâtre. Les acteurs, dans cette Maison, ne doivent pas, ne peuvent pas oublier qu'ils sont avant tout au service de Molière, de Shakespeare, de tous les autres grands maîtres de l'art dramatique.

» Nous sommes des agents de liaison entre ces génies créateurs et le public. Rôle utile, indispensable, mais qui néanmoins implique une certaine modestie.

» Notre tâche est de nous appliquer à servir le mieux possible les chefs-d'œuvre qui nous sont confiés comme metteurs en scène et comme interprètes. »

M. Julien Bertheau fait l'éloge des collaborateurs de la Maison, qui, à tous les postes, montrent un même dévouement. On ne dira jamais assez le zèle qu'ils apportent à leur travail et la haute idée qu'ils se font de la Comédie.

Nul ne se réjouit plus qu'eux des succès dont ils sont les artisans modestes, ignorés, mais indispensables.

Ce sentiment si vif d'une œuvre collective est une grande force.

« C'est cela qui est beau, dit M. Julien Bertheau, et ce qui est beau aussi, c'est la continuité.

» Aujourd'hui, au Comité, mes camarades comme moi-même, nous faisons ce qui nous paraît le mieux.

» Demain, il y en aura d'autres qui prendront notre place.

» Nous sommes certains qu'ils n'auront également en vue que l'intérêt et le prestige de la Maison. »

LE DOYEN DENIS D'INÈS
contre le snobisme

DANS des termes presque semblables M. Denis d'Inès va nous donner une opinion identique à celle de Mme Bretty. « Il ne faut pas toucher aux règlements qui ordonnent sagement la Maison. Quand on l'a fait, on lui a nui.

» Ne confondons pas, ajoute l'éminent comédien, les traditions et la tradition. Les traditions, manière de jouer tel ou tel grand rôle, transmise d'interprète à interprète, n'ont guère qu'un intérêt anecdotique. Un comédien n'a pas à reproduire rigoureusement le jeu d'un autre. Cela lui serait souvent impossible à cause de son physique. La tradition, c'est l'esprit même de la Maison. »

Sans méconnaître les incontestables succès remportés à la Salle Luxembourg, M. Denis d'Inès ne cache pas qu'il n'est pas partisan des deux salles. On voulait réserver Luxembourg au moderne. On a fait beaucoup de reprises, peu de créations. La troupe s'en tire, mais avec un énorme travail. Pourtant on ne peut l'accroître indéfiniment. Non que les comédiens de talent fassent défaut, mais beaucoup manquent de la formation classique nécessaire. Il faut des années, disait Talma, pour jouer les grands rôles classiques. « Et puis nous sommes une société et il faut vivre longtemps ensemble pour s'adapter à une société.

» L'interprétation ? Le répertoire ? Le théâtre vit de conventions : il suffit de les faire admettre. Il y a un snobisme du naturel comme il y a un snobisme de la pièce mal faite. Pourtant la possession du métier est aussi nécessaire à l'auteur qu'à l'acteur. Racine est aussi malin que Sardou. En tout cas, chaque époque, chaque auteur doit être respecté. On ne doit pas jouer Hugo ou Racine comme Anouilh. Quant à la Comédie, c'est un musée. Elle se doit d'accueillir toutes les œuvres qui ont une place marquée dans l'histoire dramatique, ce que j'appellerai les œuvres indicatrices, comme un musée accueille auprès des grands maîtres des petits maîtres et même des œuvres qui n'ont qu'une valeur documentaire. »

PIERRE DESCAVES
esquisse un programme

IL nous restait pour conclure cette enquête à rendre visite à M. Pierre Descaves qui, dans quelques semaines, prendra possession des fonctions d'administrateur général. Dans son clair appartement d'Auteuil, l'ancien président de la Société des Gens de lettres nous reçoit avec son habituelle cordialité. Encore qu'il s'astreigne à une réserve compréhensible, ses propos sont nets et montrent qu'il a, dès longtemps, réfléchi aux problèmes qu'il va traiter. Le fils de Lucien Descaves, neveu de Capus et filleul de Maurice Donnay, a, du reste, pour le théâtre un goût fervent.

« Pour Richelieu il importe surtout d'en maintenir l'éclat. Quant à Luxembourg je voudrais y attirer les étudiants et aussi toute une catégorie de public que ses ressources — parfois aussi le fait qu'il juge la Salle Richelieu trop éloignée — écartent du théâtre. Pourtant il y a là de nombreux amateurs. J'aimerais, à leur intention, pouvoir donner des soirées où le prix des places serait réduit de 20 à 22 %. »

Quant à la troupe, M. Pierre Descaves la juge suffisante pour assurer le service des deux salles, à condition de l'employer à fond. Cela signifie qu'il faut donner leur chance aux pensionnaires, surveiller le recrutement en suivant les élèves du Conservatoire. Et il souligne à ce propos l'importance du physique. Le nouvel administrateur entend superviser les mises en scène. Quant au répertoire français et étranger, il en envisage l'extension.

« Bien sûr, mon vœu est de monter des auteurs neufs. Mais les manuscrits possibles sont rares. Robert Kemp, lecteur infatigable, vous le dirait mieux que moi. Mais je serais fort heureux de voir travailler pour la Comédie des écrivains qui ont montré le sens du dialogue. Montherlant a donné à la Comédie « la Reine morte », qui est une grande œuvre. J'aimerais voir venir à elle Daniel-Rops et plusieurs autres.

» Je sais combien délicate est la tâche qui m'attend. J'y apporterai tout mon dévouement et tout mon enthousiasme. »

L'actuelle Salle Luxembourg, construite par Peyre et de Wailly, fut inaugurée au mois d'avril 1782. « Le Mariage de Figaro » y fut créé en 1784. **La gravure ci-dessous** montre le théâtre au XVIIIe siècle.

Aussi facilement qu'un enfant fait des pâtés de sable...

LE « TOURNALAYER »

MACHINE A BÂTIR EN SÉRIE MOULE EN UN TEMPS RECORD UNE MAISON DE DEUX ÉTAGES

LA VILLE DE SÉRIE bâtie au Tournalayer n'offre évidemment guère d'attrait esthétique. Il n'importe : le problème du logement est ainsi résolu dans les pays qui ont à recevoir un gros afflux de population.

Construire rapidement des logements d'un prix très bas, voilà une opération qui ne peut être réalisée qu'en « industrialisant le bâtiment », c'est-à-dire en faisant appel à des techniques basées sur des fabrications de série.

L'étrange appareil appelé le « Tournalayer » a été réalisé en 1946 par l'entreprise américaine R. G. Letourneau. Sa forme première était celle d'un moule immobile à quatre côtés où l'on versait du béton. Par la suite, le système fut perfectionné afin de transporter l'unité de logement jusqu'à son emplacement définitif. C'est une variété de préfabrication, intéressante uniquement pour les grands projets en raison du prix élevé de l'équipement.

UNE SOLUTION VALABLE POUR CERTAINES CITÉS NOUVELLES

Le moule intérieur (banche), en acier, est composé de deux coquilles évidées. Les armatures préfabriquées en acier, les encadrements des portes et des fenêtres, les amorces de cloisons, les emplacements pour les conduites d'électricité, d'eau, etc., sont disposés contre la banche intérieure. Le moule extérieur à quatre faces transporté par le Tournalayer est abaissé autour du corps ainsi préparé, laissant un espace de 12 cm. 5 pour la coulée de béton qui formera les murs et le toit. Si l'on utilise un béton à prise rapide on peut « démouler » la maison au bout de seize heures.

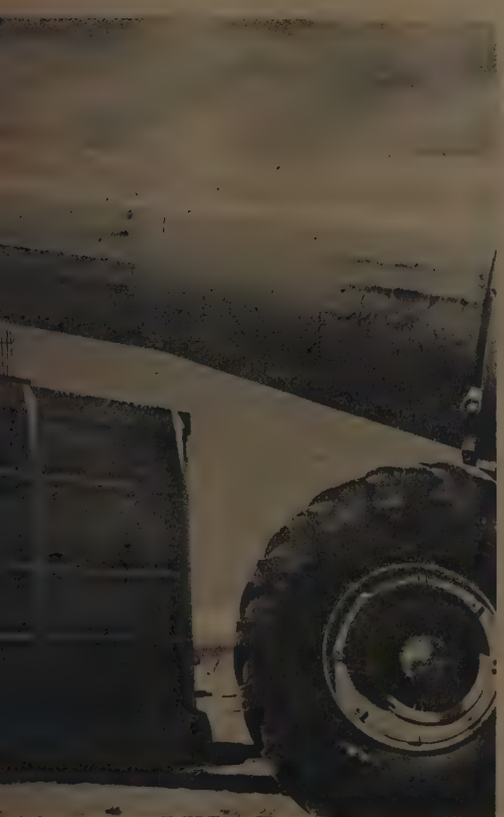
Tandis qu'elle est encore enrobée dans la forme extérieure, la maison est décollée du corps par un mécanisme de levage qui dégage les côtés d'environ 5 centimètres. La forme extérieure et la maison poursuivent ensuite leur ascension grâce au Tournalayer, jusqu'au moment où elles sont complètement séparées du moule intérieur. Elles sont alors transportées jusqu'à l'emplacement définitif, qui a été légèrement creusé pour recevoir la partie inférieure formant dalle. Le Tournalayer dépose enfin la maison, séparée du moule extérieur.

Une unité de logement « Tournalayer » requiert 45 tonnes de béton et une tonne d'acier renforcé.

Cette méthode de construction est fréquemment employée dans le Sud-Ouest de l'Amérique, en Amérique du Sud et au Moyen-Orient. Une simple modification des moules permet d'obtenir des structures très variées et même de construire des maisons à deux étages. Israël a recouru au Tournalayer ainsi que le Maroc.

LE TOURNALAYER OUVRE UNE VOIE VERS LA CONSTRUCTION INDUSTRIELLE DE LOGEMENTS

Cependant, on ne saurait considérer cette machine à faire des « pâtés maisons » comme le mot ultime du progrès en matière de construction. Apte à produire vite, elle fournit surtout une solution de dépannage dans les pays à sol plat et à climat sec. Toute dénivellation entraîne



des frais supplémentaires considérables.

Mais bien qu'il y ait fort peu de chances que le Tournalayer soit utilisé — et utilisable — en France, il nous a paru intéressant de le représenter en ordre de marche et de montrer ce qu'il est capable de faire dans un laps de temps aussi court. Car il n'est pas douteux que, même inadéquat dans nos régions, le Tournalayer ouvre une voie dans la recherche de la construction industrielle des logements — vers laquelle nous sommes inéluctablement amenés si nous voulons résoudre le problème crucial de l'habitat. Il faut d'abord, dans ce cas, le poser non pas dans les termes qu'il avait hier, mais dans ceux mêmes qui s'imposent à nous aujourd'hui.

Cette sorte d'énorme canon **(à gauche)** crache non pas le feu, mais le béton qui va emplir l'intervalle laissé libre entre les deux moules. Au bout de seize heures, si l'on utilise un béton à prise rapide, la maison est soulevée avec le moule extérieur **(ci-dessus)** ; le moule intérieur reste sur place. Enfin, « l'unité d'habitation » est déposée à l'emplacement choisi **(en bas)**.

APRÈS UN DEMI-SIÈCLE, OÙ VA LE SYNDICALISME ?

II
EN FRANCE

Le mal dont souffrent les organisations syndicales c'est la « politisation » sous toutes ses formes et sous tous ses aspects.

LA LOI DE 1884

La loi promulguée le 21 mars 1884, et dont le texte était en grande partie l'œuvre de Waldeck-Rousseau, permettait la libre constitution de syndicats ou associations professionnelles, pour l'étude et la défense de leurs intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles.

L'association des travailleurs pour la défense de leurs intérêts professionnels avait été le grand événement social de la seconde moitié du XIXe siècle. Mais le syndicalisme, dans son expression actuelle, est un produit direct de l'évolution industrielle. C'est le développement croissant du machinisme qui a fait naître les grands problèmes sociaux. C'est la concentration des industries qui a favorisé la croissance de cette puissance nouvelle dont les activités influent si fortement sur l'État et sur les milieux politiques.

Si le syndicalisme français n'a guère plus d'un demi-siècle d'histoire, son action a fortement contribué à la profonde transformation qui s'est produite durant cette période dans la condition ouvrière.

Il n'y a plus chez nous de prolétariat misérable. La peine des hommes s'est progressivement allégée en même temps que s'élevait leur niveau de vie. Pour la grande masse des travailleurs ces cinquante ans de progrès social se traduisent par une vie plus saine, un labeur moins dur, moins long, mieux rémunéré, par la disparition de l'angoisse que créent l'appréhension de la maladie et la hantise de la vieillesse.

Ce relèvement de la condition prolétarienne est à inscrire pour une large part à l'actif du syndicalisme et de ses activités, qui d'abord chaotiques et désordonnées ont fait place, au fur et à mesure de leur développement, à une conception plus rationnelle et plus efficace de l'organisation et de la technique revendicatrice. Mais il serait injuste d'ignorer tout ce que l'émancipation du travail doit également à la Troisième République, laquelle, outre le bilan impressionnant de ses lois sociales, avait déjà dès 1884 doté les syndicats professionnels de la liberté d'association.

Durant ce demi-siècle le syndicalisme a traversé des périodes troublées, difficiles, souvent violentes. Il a eu aussi ses moments d'ivresse et de triomphe. Ignoré, méprisé à ses débuts, ne touchant qu'une infime fraction des travailleurs, il était parvenu à conquérir l'audience des grandes masses ouvrières. Mais trop de convoitises, trop d'ambitions rôdaient autour de lui dès le berceau. Tel Sisyphe avec son rocher, le mouvement ouvrier est retombé sans cesse des sommets où il s'était hissé. Ses élans ont été brisés par ceux qui songeaient plus à s'en servir qu'à le servir et qui le détournaient de ses buts propres pour en faire un instrument de pression aux mains des partis.

L'originalité du syndicalisme français réside dans la lutte constante qu'il a menée contre l'emprise des partis politiques.

Autonomie ou politisation, tel est le dilemme qui n'a cessé de se poser aux groupements de défense professionnelle. La question des rapports entre l'expression corporative et l'expression politique est à l'origine même de la naissance du syndicalisme français.

Sous le Second Empire, alors que les premières associations ouvrières se constituaient dans la clandestinité, on trouvait déjà dans leurs rivalités l'écho des âpres luttes que se livraient Bakounine et Karl Marx au sein de l'Association internationale des travailleurs.

Les pionniers du syndicalisme, ceux qui jetèrent les premières fondations de la C. G. T., avaient leurs traditions propres, imprégnées du romantisme proudhonien avant de l'être par Georges Sorel. Et Fernand Pelloutier, le créateur des Bourses du travail, eut à lutter durement contre l'hostilité des syndicats socialistes.

En 1895 la C. G. T. s'était constituée, au Congrès de Limoges, par l'amalgame entre les Fédérations de syndicats, à tendance socialiste, et les Bourses du travail. L'accord s'était fait sur la base d'une autonomie totale à l'égard des partis politiques.

Réalisée ainsi sur le plan de l'indépendance, l'unité syndicale devait se briser une première fois en 1921 au nom du respect de l'autonomie. Reconstituée en 1936 sur la base de l'autonomie, elle a été rompue à nouveau en 1947 parce que cette autonomie n'était pas respectée.

Ainsi chaque fois qu'est apparue, au sein de la Centrale ouvrière, une volonté de subordination à un parti, il y a eu révolte instinctive dans le rang au nom de cette Charte d'Amiens qui depuis 1906 constituait le « Credo » du syndicalisme français.

Jusque-là, au sein de la C. G. T., une lutte d'influence s'était livrée entre les partisans du syndicalisme se suffisant à lui-même et les éléments marxistes qui s'efforçaient d'entraîner le mouvement ouvrier dans l'orbite du parti socialiste récemment unifié.

Contre cette menace de politisation, les dirigeants cégétistes à tendances libertaires, comme Griffuelhes, Yvetot, Pouget, et les modérés « corporatistes », comme Keufer et Coupat, allaient faire cause commune et le 8 octobre 1906, à Amiens, le Congrès de la C. G. T. adoptait la fameuse Charte qui proclamait la totale indépendance du syndicalisme à l'égard des partis et des gouvernements.

Sous l'impulsion de ses dirigeants la C. G. T. était entrée dans sa période romantique, bruyante et révolutionnaire. Ses effectifs étaient encore peu nombreux — elle ne compta jamais plus de 800.000 adhérents avant la grande guerre — mais ses cadres étaient agissants et fanatiques. Les « leaders » ouvriers faisaient parfois connaissance avec la prison, tant les manifestations, les grèves prenaient un tour provocateur. C'était l'époque de la propagande antimilitariste, de la « chaussette à clous », des exercices lumineux du citoyen Pataud, et des Premier Mai spectaculaires, tel celui de 1906 où Clemenceau mobilisait 50.000 hommes de troupe à Paris contre 120.000 grévistes. L'inquiétude s'était alors emparée de la bourgeoisie parisienne qui se croyait à la veille du « grand soir ».

Cette « grande peur des bien pensants » faisait du reste l'affaire des dirigeants cégétistes qui trouvaient là une publicité à bon compte...

Parallèlement à cette agitation une équipe de théoriciens et de stratèges, groupée autour de Victor Griffuelhes — dont Léon Jouhaux devait prendre la succession — développait sur le pays un vaste réseau de propagande axé à la fois sur les Fédérations ouvrières et sur les Unions de syndicats.

Mais la C. G. T. ne pouvait se confiner dans une gymnastique révolutionnaire dont l'expérience montrait combien elle était vaine. La guerre de 1914 allait précipiter une évolution vers un « réformisme » que l'on pressentait déjà depuis l'échec retentissant de la fameuse grève des cheminots de 1910.

Sous la menace allemande, les antimilitaristes et les « sans patrie » de la veille se muèrent en patriotes et certains trouvèrent au front une mort héroïque. Jouhaux et les chefs des grandes Fédérations ouvrières intégraient la C. G. T. dans l'effort de défense nationale, entretenant des rapports suivis avec les gouvernements, stimulant les productions de guerre. Mais ils obtenaient, en contre-partie, pour les travailleurs, des avantages substantiels, des salaires meilleurs et des contrats de travail avantageux.

La victoire de la France allait être aussi celle de la C. G. T. Le 1er mai 1919 prenait l'allure d'une grande fête du travail et tandis que le socialisme connaissait une éclipse avec les élections de la Chambre « bleu horizon », les effectifs de la Centrale ouvrière se gonflaient, à la démobilisation, de façon impressionnante : 1 million 800.000 cotisants.

En 1920 au Congrès de Lyon, baptisé «États généraux du travail», Léon Jouhaux reprenait devant les représentants de deux millions de travailleurs la vieille formule « proudhonienne » : **l'Atelier remplacera le gouvernement.**

La C. G. T., en tout cas, s'intégrait de plus en plus dans la vie nationale. Elle avait obtenu de Clemenceau et d'un Parlement modéré la loi des huit heures, faisant ainsi aboutir la vieille revendication qui fut à l'origine de l'agitation ouvrière. Elle était représentée dans les délégations officielles, à la Conférence de la paix, à la Conférence du désarmement, à la Conférence de Washington où était constitué, sur son initiative, le Bureau international du travail. L'Internationale syndicale enfin, restée fragmentaire jusqu'en 1914, se constituait sur des bases nouvelles, cette fois avec la participation des *Trade-Unions* et de l'*American Federation of Labour*.

Devenue personne majeure et prenant mesure de ses responsabilités, la C. G. T. s'intègre dans la nation.

LA CHARTE D'AMIENS

OCTOBRE 1906

« La C. G. T. groupe, en dehors de toute école politique, les travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du salariat et du patronat.

» ... Le Congrès affirme l'entière liberté, pour le syndiqué, de participer, en dehors du mouvement corporatif, à telles formes de lutte correspondant à sa conception philosophique ou politique, se bornant à lui demander, en réciprocité, de ne pas introduire dans le syndicat des opinions qu'il professe en dehors.

» Les organisations confédérées n'ont pas, en tant que groupements syndicaux, à se préoccuper des partis et des sectes qui, en dehors et à côté, peuvent poursuivre en toute liberté la transformation sociale... »

A l'heure où le syndicalisme prenait ainsi place parmi les forces vives de la nation, l'immense bouleversement jeté dans les esprits par la révolution russe et par l'installation des Bolcheviks au pouvoir faisait peser une menace redoutable sur l'indépendance du mouvement ouvrier français.

Grâce au « noyautage » recommandé par Lenine, les communistes mettaient peu à peu la main sur les grandes fédérations ouvrières, ils évinçaient des postes directeurs les « vieux syndicalistes » gardiens de l'autonomie et engageaient les cheminots, les mineurs dans des grèves généralement désastreuses.

En 1922 l'unité ouvrière était une première fois brisée à l'issue du Congrès mouvementé de Lille. Les communistes, abandonnant la « vieille maison », constituaient une C. G. T. dite « unitaire » qui allait devenir un instrument d'agitation violente au service de la politique de Moscou.

Il fallut la crise politique qui suivit les événements du 6 février 1934 pour provoquer un rapprochement entre les « frères ennemis » du syndicalisme grâce à la menace que l'on faisait apparaître aux yeux des masses d'une réaction brutale inspirée du fascisme.

L'unité d'action qui, en 1935, allait préparer les succès socialistes et communistes aux élections de l'année suivante préludait également à la reconstitution de l'unité syndicale. Celle-ci était réalisée en 1936 à Toulouse par la fusion des deux Centrales rivales.

La victoire électorale de 1936 provoquait une poussée sans précédent de revendications et de grèves spontanées et la C. G. T. ressoudée connaissait alors une nouvelle période d'euphorie.

La « grande peur » de 1906 avait réapparu, favorisant la conclusion des accords Matignon. D'un seul bond l'essentiel du programme syndicaliste se trouvait réalisé par le gouvernement Léon Blum avec les hauts salaires, les congés payés, les contrats collectifs, les comités d'entreprise, etc. Léon Jouhaux siégeait au Conseil de régence de la Banque de France. La C. G. T. ne suffisait pas à délivrer des cartes aux 6 millions de travailleurs de toutes conditions qui affluaient aux portes des syndicats.

Toute médaille a son revers. A Toulouse les « vieux cégétistes » avaient conclu en réalité un marché de dupes. Ils apportaient dans la corbeille de l'unité la plus grosse dot, la C. G. T. U. ayant vu fondre ses effectifs depuis la scission. Mais le « noyautage » reprenait de plus belle, les communistes grignotaient les cadres de la C. G. T. reconstituée, entraînant les syndicats vers les agitations stériles, les grèves désordonnées qui provoquaient la fuite des adhérents.

Il fallut cependant le pacte germano-soviétique de 1939 pour que les leaders communistes fussent évincés de la C. G. T. Une fois de plus, la « politisation » avait brisé l'unité du syndicalisme.

Celle-ci devait se reconstituer dans la clandestinité, durant l'occupation. Scellée en 1945 par les accords du Perreux, elle apparut bientôt, du reste, comme une nouvelle et immense duperie en dépit des 8 millions d'adhérents que pouvait revendiquer alors la C. G. T. unifiée.

La parité des tendances formait sa base, mais, au bureau confédéral, Benoît Frachon et ses co-secrétaires communistes sapaient méthodiquement l'autorité de Jouhaux et de

Mais l'unité syndicale est emportée dans la grande tourmente du bolchevisme.

LES GRANDES DATES DU MOUVEMENT OUVRIER EN FRANCE

1884. Loi Waldeck-Rousseau sur le droit d'association professionnelle.
1895. La C. G. T. est constituée au Congrès de Limoges.
1906. La Charte de l'indépendance syndicale est adoptée à Amiens.
1914. Intégration de la C. G. T. dans l'effort national.
1919. Les « États généraux du travail » à Lyon.
1921. Scission de la C. G. T. et création de la C. G. T. U.
1936. Accords Matignon. L'unité syndicale se reconstitue à Toulouse.
1939. Pacte germano-soviétique. Les communistes sont exclus de la C. G. T.
1945. Les accords du Perreux rescellent l'unité.
1947. La politisation communiste provoque l'éclatement définitif de la C. G. T.

ses collègues « réformistes ». Le mouvement ouvrier, colonisé, était engagé dans des batailles politiques, on lui faisait prendre position dans les referendums, dans le vote de la Constitution...

La C. G. T. devenait gouvernementale et modérée quand les ministres communistes étaient appelés au pouvoir, pour se replonger dans l'agitation de rue et multiplier les grèves lorsque Thorez et ses collègues étaient rendus à la vie militante.

Las de servir de « cobayes » nombre de travailleurs se sont désintéressés de l'organisation syndicale.

Pareil détournement d'un mouvement syndical mis au service d'un parti et d'une idéologie étrangère devait faire se cabrer, une nouvelle fois, les adversaires de la « politisation ».

En 1947, les syndicats groupés autour de l'hebdomadaire **Force Ouvrière** quittaient la C. G. T. pour fonder au nom de la Charte d'Amiens une nouvelle Centrale : la C. G. T. F. O...

On imagine que tant d'avatars successifs, faits de ruptures et de raccommodages précaires, d'ascensions impressionnantes et de glissades vertigineuses, n'étaient pas sans nuire à l'attraction qu'exerçait sur les masses une C. G. T. forte de son unité et de sa discipline.

Que subsiste-t-il des 6 millions et demi de « cégétistes » de 1946, des 8 millions de 1945, à travers l'éclatement actuel du mouvement ouvrier ? Moins de 3 millions peut-être, sur 12 millions de salariés !

La C. G. T. communiste qui, après le dernier schisme, accusait encore 4 millions de cotisants n'en groupait plus que 2 millions et demi en 1949. Ses effectifs réels n'atteignent pas 1 million et demi d'adhérents.

Mais sur ces millions de syndiqués qui ont abandonné la C. G. T. à son rôle d'instrument docile de la politique soviétique en France, 800.000 seulement ont rejoint la C. G. T. F. O. tandis que quelques centaines de milliers s'éparpillaient dans les groupements indépendants comme la Confédération indépendante du travail, la Confédération nationale du travail anarcho-trotskyste et dans les syndicats autonomes.

Un petit nombre d'ex-cégétistes ont gagné les syndicats de la Confédération française des travailleurs chrétiens qui, constituée en 1919, annonce aujourd'hui plus de 800.000 cotisants. Les autres, c'est-à-dire la majeure partie, ont cessé toute activité syndicale.

La fière indépendance du syndicalisme vis-à-vis des partis et de l'État est sortie bien mal en point de tous ces assauts.

Des trois Centrales officiellement habilitées à représenter les travailleurs, la C. G. T. dite « moscoutaire » s'est alignée sur le parti communiste dont elle n'est plus que l'instrument.

Force Ouvrière, de son côté, n'est que le pâle reflet de la vieille C. G. T. de jadis. Son leader, Léon Jouhaux, qui s'est maintenu à la tête du mouvement syndical depuis quarante ans sans solution de continuité, est devenu l'un des personnages les plus importants de la Quatrième République. L'influence dont jouit cette Centrale dans les sphères officielles tient plus à l'expérience de ses dirigeants, à leurs contacts étroits avec les socialistes, et aux relations qui les lient au mouvement ouvrier international et au syndicalisme américain, qu'à l'importance de ses effectifs, composés en grande partie de fonctionnaires et d'agents des services publics.

La C. F. T. C, en dépit des efforts qu'elle déploie pour attirer à elle les éléments laïques, peut difficilement se dégager de ses origines. Fondée sur la base de l'encyclique *Rerum Novarum*, son activité, même limitée au plan professionnel, n'en a pas moins tendance à rejoindre parfois celle que déploie sur le plan politique le Mouvement républicain populaire.

Seuls peut-être les syndicats qui se sont réfugiés dans l'autonomie pourraient, sans trop de prétention, se poser en mainteneurs de la Charte d'Amiens.

Ces diverses allégeances, la pression avouée ou discrète que les mouvements professionnels, y compris les organisations agricoles, exercent sur les partis — et vice versa — font finalement peser sur l'État et sur les Assemblées une tyrannie de plus en plus écrasante, dénaturant ainsi ce qui constituait l'esprit et l'originalité du syndicalisme français.

Ce n'est pas en se livrant à la course aux surenchères que les syndicats rivaux donneront au progrès social son plein épanouissement.

Un autre danger de cette politisation réside dans l'émulation démagogique à laquelle se livrent en permanence les groupements rivaux, chacun d'eux s'appliquant à surenchérir sur les revendications du voisin, sans autre souci des possibilités de l'heure ni des conséquences d'une telle compétition.

Les conquêtes sociales acquises, les garanties contre les risques de la vie, l'accès aux loisirs et à ces joies élémentaires dont les travailleurs avaient été trop longtemps privés ont largement exhaussé la condition prolétarienne.

Mais cette œuvre progressive de justice sociale ne s'est pas accomplie sans imposer à la nation, aux contribuables et à l'économie française des charges lourdes, parfois même écrasantes. A tel point que les prix de revient actuels de nos productions nationales, comparés aux prix mondiaux, interdisent leur écoulement normal sur les marchés extérieurs.

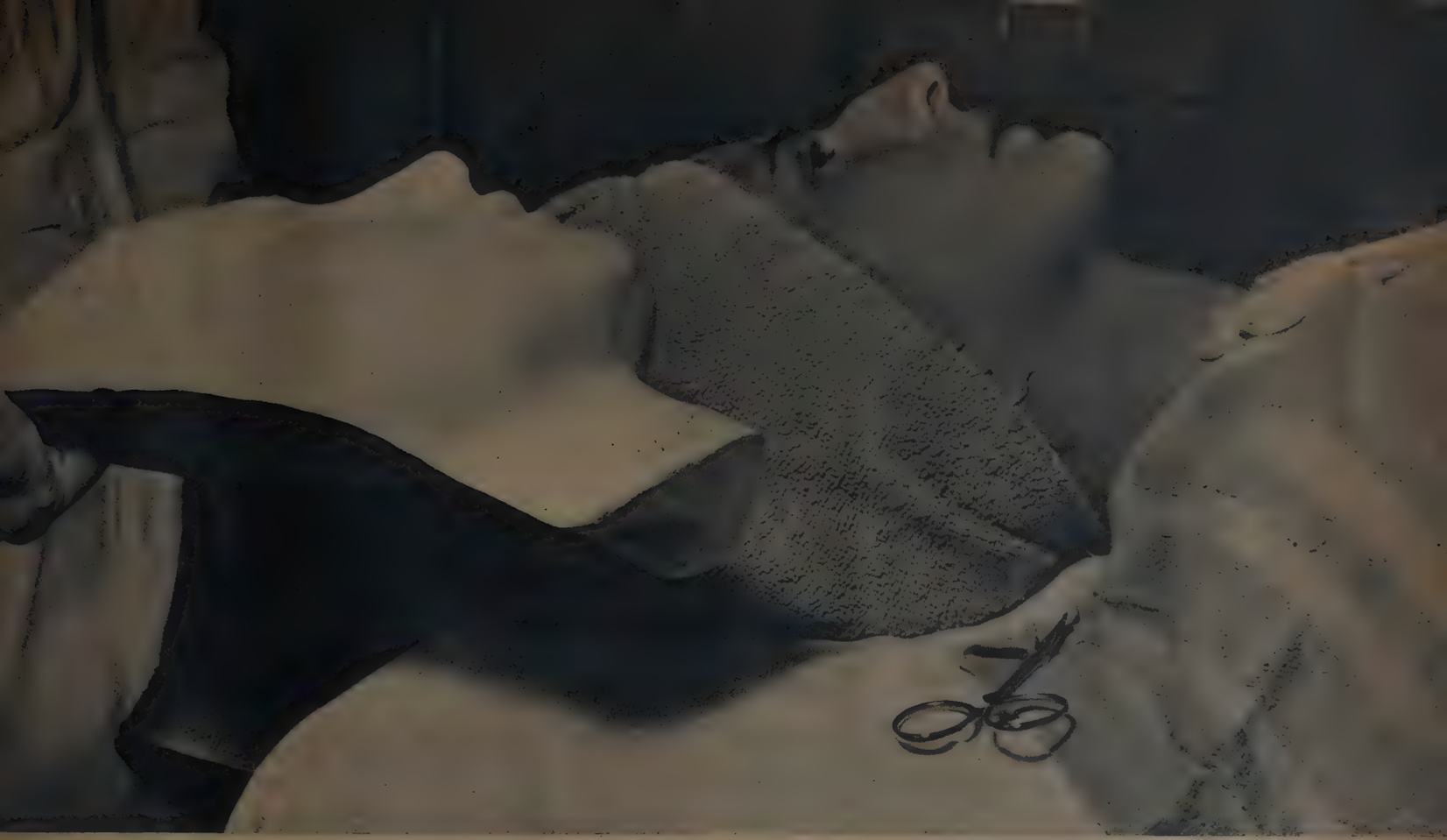
Cela ne signifie pas qu'il faille s'arrêter sur le chemin du progrès social. Celui-ci doit être en effet une création continue. Mais aller plus loin dans cette voie sans transformer, sans améliorer les méthodes actuelles de production et de rendement serait une périlleuse gageure.

Seul un accroissement de la productivité peut désormais donner à l'économie française l'impulsion nouvelle qui permettra d'ennoblir encore la condition ouvrière, de faire pénétrer jusque dans les foyers ouvriers les progrès dus aux techniques modernes et d'orner la vie quotidienne des plus humbles de l'aisance, du confort dont jouissent déjà les travailleurs américains.

Un tel résultat exige la compréhension et la collaboration confiante d'un mouvement syndical indépendant dégagé de toute « politisation » et de toute tutelle extérieure, discutant d'égal à égal avec le patronat et avec l'État, cela dans le cadre et dans le respect des institutions démocratiques que la Nation s'est librement données.

Dans un prochain article : OÙ VA LE PATRONAT ?

PIERRE BEAUMONT.



MADAME VA CHANGER DE NEZ : sur la table d'opération, on compare l'appendice qui va disparaître et le futur, sculpté dans un masque.

D'UN NEZ A L'AUTRE GRACE A l'opération Cléopâtre

POUR LA PREMIÈRE FOIS, UN REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE COMPLET RETRACE LES PHASES D'UNE INTERVENTION DE CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

AVANT ET APRÈS. Le nez tout neuf (ci-dessous) photographié trois semaines après l'opération n'est pas encore tout à fait au point.

C'est entendu, Gisèle avait un grand nez.

Non pas un de ces nez « en patate » qui découragent même l'ironie, mais un nez busqué, à l'arête bien saillante. C'était tout de même un nez avec quoi on peut vivre, avec quoi une jeune femme eût accepté de survivre sans désespoir il y a seulement vingt ans et quelques.

— Oui, de face..., murmure Gisèle.

De face, en effet, « il » était plutôt fin, harmonieusement placé au centre d'un visage plus qu'agréable. Mais de profil ? De profil, « il » était... évident, majestueux peut-être, mais c'était un nez qui n'acceptait pas de se laisser oublier, un nez qui ne s'exprimait pas par sous-entendus.

Quand elle passait devant une glace, Gisèle s'arrêtait, comme toutes les jolies femmes, et elle se souriait en tapotant d'une main distraite ses cheveux bruns. Mais elle n'osait pas se regarder dans une glace à trois faces. Seuls certains hommes trouveront peut-être de peu d'importance les relations diplomatiques d'une femme avec son miroir : c'est pourtant un sujet qui n'est frivole que dans l'esprit des hommes.

Tout cela n'empêchait absolument pas Gisèle d'avoir sa part légitime d'admirations masculines. Elle a vingt-quatre ans (c'est un âge qui se peut avouer encore...) et deux charmants petits enfants. Avant son mariage et malgré son nez (vous voyez !) on avait demandé quatorze fois sa main. Elle n'avait donc pas de ce qu'il est devenu bien porté de baptiser « complexe ».

Pourquoi, alors, s'est-elle fait rectifier le nez ? Car elle l'a fait. Oui, pourquoi ? A cause de la glace ? D'abord, oui, pour une bonne part.

Mais surtout à cause de la toilette : voilà le grand mot lâché :

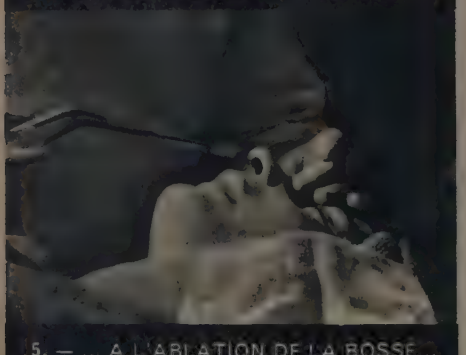
— Avec un nez comme ça, je ne pouvais

1. — L'ANALGÉSIE SE FAIT AU PROTOXYDE D'AZOTE...

2. — ... ELLE EST SUIVIE PAR DES PIQURES D'ANESTHÉSIE LOCALE.

3. — LE DÉCOLLEMENT DE LA SOUS-CLOISON.

4. — AVEC UNE PETITE SCIE COUDÉE, LE CHIRURGIEN VA PROCÉDER...



5. — ... A L'ABLATION DE LA BOSSE... C'EST CHOSE FAITE.

Ces masques, qui semblent composer l'antichambre de quelque musée Grévin, attestent que nombre de nos contemporaines n'étaient pas satisfaites du visage dont les avait gratifiées la nature.

même pas me coiffer en hauteur ! C'est pourtant ce qui m'irait le mieux, non ?

Bien entendu, quand on ne peut pas se coiffer en hauteur, on ne peut pas non plus porter certaines robes, certains bijoux peut-être. En réalité, Gisèle était jolie avec son nez d'origine, mais elle n'avait pas son vrai visage.

Quand on se voit dans un miroir, on y découvre un personnage qui, en général, sourit, fait des grâces et se met en frais. Surtout quand on est une femme et qu'on a vingt-quatre ans. Mais Gisèle, entre deux passages devant le miroir, ne pensait guère à la forme de son nez. Détourner la tête pour ne se voir que de face lui était devenu une seconde nature. Elle avait pris l'habitude de l'oublier...

Ce lui était donc une surprise aussi désagréable que fréquemment renouvelée que de se retrouver en somme affublée d'un nez qui n'était pas le sien, le « vrai » sien : elle a donc décidé un jour de se faire ôter le faux, qui lui interdisait de se coiffer en hauteur.

On lui prit son masque avec de la cire, et on coula du plâtre dans le moule pour obtenir une maquette qu'il fût possible de raboter sans crainte d'erreur. Les temps héroïques de la chirurgie esthétique ont connu, dit-on, de retentissantes catastrophes. Des femmes qui, comme Gisèle, voulaient changer de nez se retrouvaient un matin, avec celui de leur choix, enlaidies pour la vie. C'est qu'un nez n'est pas seulement un nez : c'est une partie intégrante du visage et même — si l'on pousse un peu plus loin — du corps humain tout entier. Et cette lèvre, là, oui, sous les narines ? De quoi aura-t-elle l'air avec quelques millimètres d'espace libre de plus au-dessus ?

Quand Gisèle eut vu son masque et choisi, exactement, l'arc idéal pour l'arête nouvelle, on la coucha sur le billard, sous une anesthésie locale qui la laissa parfaitement consciente qu'on lui passait par les narines une scie minuscule et grinçante, puis qu'on lui cognait sur l'os à coups de marteau, puis qu'on allait chercher les morceaux superflus, tout au fond, avec une grande pince. Enfin on la mit au lit pour la nuit, le visage barré d'un énorme tampon bardé de sparadrap. Il ne restait plus qu'à attendre quelques semaines.

Si Gisèle était actrice ou de quelque façon

membre de cette corporation de forçats fraternellement anthropophages qu'on appelle le Tout-Paris, elle aurait eu le choix entre deux solutions, en attendant la fin de sa mue : partir pour la Côte, ou se cloîtrer chez elle en prétextant la grippe traditionnelle. Mais comme elle a deux enfants qui continuent de pousser, néanmoins (si l'on ose dire...) elle a bravement poursuivi sa routine quotidienne en priant pour que la surprise soit bonne, une fois ouvert le paquet. Car c'était en somme un cadeau qu'elle se faisait à elle-même. Le nez neuf était là, caché, avec défense de toucher, même avec les yeux dans le miroir, avant la date fixée.

Supplice de Tantale, qui prit fin un beau jour sur... le nez en patate, tout rouge, annoncé par le praticien. Bien sûr, Gisèle savait qu'il faudrait des jours et des jours, et des séances de rayons pour aboutir au résultat rêvé. Tout de même...

Peu à peu, cependant, tout rentra dans l'ordre.

Ravie, mais inquiète, Gisèle attendait le verdict de ses proches. Monsieur trouvait « cela » tout à fait charmant : il en parlait comme d'un nouveau chapeau, insensible apparemment au caractère irréversible de la métamorphose :

— Très, très joli, disait-il, aimable.

Les enfants n'avaient rien remarqué et plusieurs voisins, quelques commerçants n'y prirent pas garde non plus. Le pharmacien du coin regrette l'ancien état de choses.

Mais Gisèle n'en a cure.

Elle a enfin retrouvé son visage normal, naturel. Celui qu'elle a toujours eu quand elle pense à elle-même. L'effort constant qu'elle a fait jusqu'ici pour vivre derrière un nez qui n'était pas à elle, cet effort-là n'existe plus. Gisèle se sent légère, légère... Et quand on lui a dit — c'est déjà arrivé — qu'elle avait beaucoup plus de classe « avant », elle a répondu qu'on allait voir ce qu'on allait voir, dès qu'elle se serait « réhabituée » !

Techniquement parlant, c'est une parfaite réussite : la chirurgie esthétique, de nos jours, fait du nez son pain quotidien, et c'est une opération bénigne et pratiquement sans risque que d'aller chercher sous les projecteurs crus de la clinique de quoi ressembler à son rêve.

La seule question qui se pose, c'est l'usage que Gisèle fera de son nouvel état. Si j'étais à la place de son mari, je me dirais que ce petit coup de rabot si léger est capable de me révéler une épouse assez différente de celle que je fréquente depuis plusieurs années.

C'est une vieille histoire, mais qui donne toujours à penser à ceux qui ne prennent pas assez au sérieux le mystère féminin. C'est aussi une histoire de nez, mais la dame ne s'appelait pas Gisèle !...

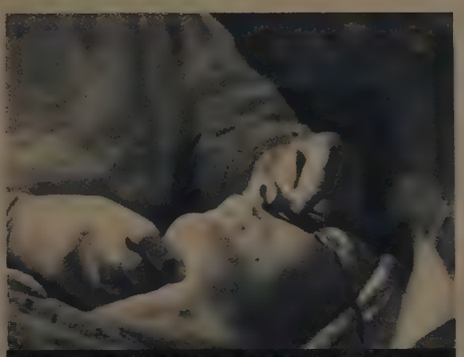
CLAUDE YELNICK.

Chopin et Mozart, par l'intermédiaire d'un tourne-disque, aident la patiente à supporter l'intervention.

6. — L'AMINCISSEMENT DU NEZ S'OPÈRE AVEC UNE GOUGE.

9. — EXTRAITS DE LA POINTE DU NEZ, PUIS RETAILLÉS.

12. — ON VÉRIFIE UNE DERNIÈRE FOIS LA FORME DU DOS.



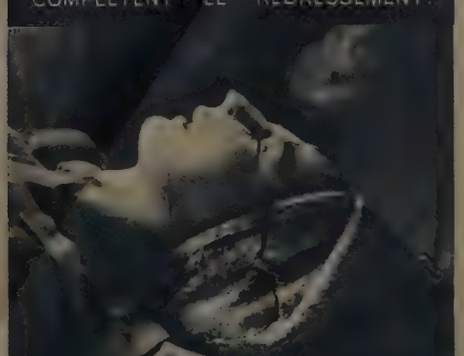
7. — DES DEUX DOIGTS, LE CHIRURGIEN VÉRIFIE L'AMINCISSEMENT.

10. — LA SOUS-CLOISON DU NEZ EST RETAILLÉE A SON TOUR.

13. — ... PUIS CELLE DE LA POINTE DU NEZ, FORME QUI SERA

8. — LES CARTILAGES SONT DISSÉQUÉS...

11. — DES PINCES SPÉCIALES COMPLÈTENT LE REDRESSEMENT.



14. — ... MAINTENUE PAR CE PANSEMENT IMMOBILISATEUR

Dans une Mycènes de comédie, A. Roussin a animé les personnages de l' « Hélène » de John Erskine.

Les principaux acteurs : Louis Ducreux, Sophie Desmarets, Pierre Dux, Anna Gayle. **A droite** : André Roussin.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR « MAISON DE POUPÉE » ET « HÉLÈNE OU LA JOIE DE VIVRE »

La réouverture de la Comédie-Caumartin, après vingt-cinq ans de silence, constitue un véritable événement théâtral. Non pour la pièce même, cette *Maison de Poupée* du vieil Ibsen, que les amateurs ont eu maintes occasions d'applaudir, et avec des interprètes aussi magistrales que Suzanne Desprès et Ludmilla Pitoëff. On n'a plus à discuter une œuvre aussi classique au meilleur sens du mot, et malgré certains de ses côtés poussiéreux, dus à l'évolution des mœurs. Mais rien n'a été épargné pour faire de cette reprise un triomphe.

Tout d'abord la mise en scène de Jean Mercure ne prête à aucune critique. Chaque personnage tient son rôle avec une simplicité, un naturel parfaits. D'un bout à l'autre de la pièce, le mouvement se trouve être exactement ce qu'il serait dans la vie. Et il faut aussi féliciter Douking pour son décor.

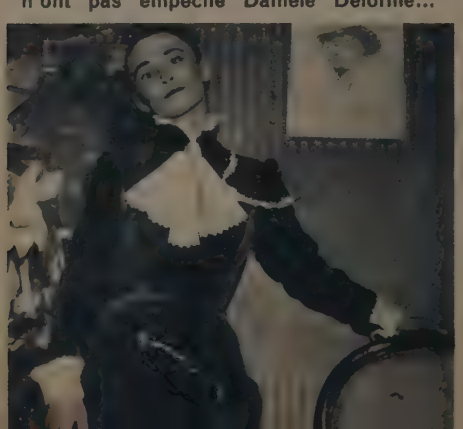
De quoi cependant serviraient tous ces soins sans l'excellence de l'interprétation ? Je ne m'enthousiasme pas à la légère, et n'en ressens que plus de joie en criant pour une fois à la merveille. La distribution est, bien entendu, dominée par l'admirable jeu de Danièle Delorme. Cette jeune actrice a d'emblée effacé, dans le rôle de Nora, le souvenir de toutes les grandes artistes qui la précédèrent. Elle est la femme-enfant, la femme-oiseau, et en même temps la femme ardente, passionnée, intransigeante dans son amour, telle que la rêva le grand dramaturge norvégien. Elle papillonne au premier acte, gracieuse, légère, et ne paraît futile que par une sorte de pudeur qui la contraint de cacher ses sentiments. Survient le misérable Krogstadt et, peu à peu, comme malgré soi, elle s'éveille à la vie profonde. Elle a sauvé son mari Torvald parce qu'elle l'a cru digne de l'idée qu'elle se fait d'un homme. Qu'il se montre lâche, et elle deviendra dans l'instant incapable de l'aimer. Toutes les nuances de cette progression sentimentale ont été marquées par Danièle Delorme avec un art infini, et je ne sais laquelle je préfère, de cette libellule faussement évaporée du premier acte ou de cette femme au visage buté, impénétrable, résolue à fuir l' « étranger » brusquement découvert qui, au dénouement, abandonne le domicile conjugal pour n'y plus revenir.

Pierre Asso, dans le rôle de l'odieux Torvald Helmer, ne se montre pas indigne de son étonnante partenaire, et la tâche était difficile. Lucien Nat a composé un docteur Rank qui s'élève à la grandeur tragique. Jeanne Cerval et Serge Nadaud sont d'une humanité saisissante.

André Roussin et Madeleine Gray ont tiré une comédie en trois actes du roman de John Erskine, *Hélène ou la Joie de vivre*. C'est l'histoire de Ménélas, après la guerre de Troie. Il fait retour à Sparte avec sa femme Hélène. Sujet ressassé, non seulement depuis Homère, mais depuis Meilhac et Halévy, Verhaeren, Giraudoux et quelques autres. Le roman, que je regrette de n'avoir pas lu, est, paraît-il, ravissant d'ironie, de légèreté, d'humour. Toutes ces qualités ne se font sentir à la scène que par moments. Les auteurs avaient le droit absolu de ne voir dans l'effroyable tragédie des Atrides que matière à plaisanterie. Ils avaient aussi le droit de malmener la légende et de faire d'Hermione, fille d'Hélène, une petite bourgeoise révoltée contre le libertinage de sa maman. Aussi bien y a-t-il de bons passages dans cette pièce froidement facétieuse, et par exemple le récit des meurtres successifs d'Agamemnon, de Clytemnestre, d'Egisthe et, par-dessus le marché, de Pyrrhus par Oreste, tant il est vrai que l'accumulation des catastrophes engendre mécaniquement le rire. D'où vient donc cette impression de gêne, d'agacement, voire d'ennui qui s'est peu à peu emparée de moi ? Peut-être de l'interprète principale, Mme Sophie Desmarets, qui ne paraît jamais vraiment à son affaire et dont le physique, d'ailleurs charmant, ne correspond pas du tout, à mon sens, à l'idée qu'on peut se faire de la voluptueuse Hélène. Car Pierre Dux est un désopilant Ménélas, la jeune Anna Gayle une Hermione très drolatique, et L. Ducreux n'a jamais montré de plus grands dons de comédien.

« Un Soir inhabituel » fut le thème du gala organis au Musée de la France d'outre-mer par Daniel Gelin Danièle Delorme et Alain M. Duchemin. Le béné fice en est allé aux Éclaireurs de France, aveugles sourds, muets et paralysés. Gregory Peck..

Le trac et l'acoustique déficiente de la salle n'ont pas empêché Danièle Delorme...



... d'être dans « Maison de Poupée », à la Comédie-Caumartin, une admirable Nora.

TOUT PARIS POUR « HÉLÈNE » EUT LES YEUX DE... MÉNÉLAS

André Roussin c'est, vous le savez, cet auteur boulevardier qui a connu des succès foudroyants. Je ne sais pas pourquoi, il me fait penser à Roland Toutain. Peut-être parce que tous deux sont des acrobates. En tout cas, André Roussin, à la différence de Roland Toutain, exécute sans accident les plus difficiles exercices... littéraires, il est vrai.

« C'est avec un vif plaisir que je donne cette fois une avant-première à la presse, m'a dit André Roussin, car Hélène n'est qu'une enfant adoptive. On est toujours plus à l'aise pour parler des enfants des autres. C'est une amie de longue date, Madeleine Gray, qui un jour m'apporta le roman de John Erskine. « Lisez-le, » me dit-elle, ça peut donner un excel- » lent sujet de pièce. » Nous avons souvent échangé des idées sur cette *Hélène de Troie*. Nous avons pris des notes et un jour, presque sans nous en apercevoir, nous avions écrit *Hélène ou la Joie de vivre*.

— Ne croyez-vous pas que votre public a oublié la mythologie ?

— Si cela est, j'ai dans ma pièce un portier (rôle tenu par Louis Ducreux) qui a justement pour mission de venir au secours des mémoires défaillantes. Il exposera le plus clairement possible l'arbre généalogique de la famille des Atrides, où, avant l'avènement de la bombe atomique, on se tuait avec une déconcertante facilité.

» Vous verrez à la fin de ma pièce un jeune homme qui a un rôle muet : Télémaque. Il se nomme Jean Gabriel. J'espère qu'avec ces deux prénoms il se fera un nom, car il a de qui tenir : c'est le fils d'André Brulé. »

M. H.

LE ONZIÈME PRIX LOUIS-DELLUC

En 1936 nous avons fondé le prix Louis-Delluc avec Maurice Bessy. Nous nous réunissions dans un petit restaurant découvert par Paul Gordeaux et nous discutions âprement.

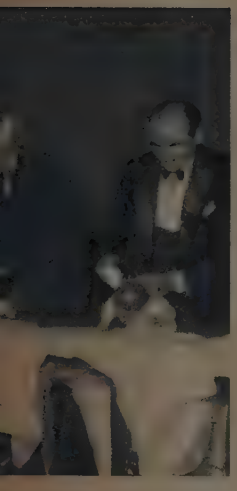
En 1952 nous avons dîné chez Laurent et nous avons attribué le prix Louis-Delluc à Alexandre Astruc pour son film « le Rideau cramoisi ». Le résultat a été acquis au premier tour, on n'a pas discuté un seul instant... et à me considérer avec les dix-neuf autres journalistes et écrivains de cinéma qui constituent ce jury, j'ai compris avec une certaine amertume que nous prenions de l'âge. Nous avons toujours la foi mais nous manquons de drôlerie. Autrefois nous aimions la bagarre et maintenant nous nous hâtons d'accomplir notre pensum pour pouvoir dîner en toute quiétude. Je vous le disais, c'est triste infiniment...

Ces pénibles remarques ne signifient aucunement qu'Alexandre Astruc ne méritait point la récompense qui vient de lui être accordée. Le prix Louis-Delluc se doit d'encourager les jeunes et il est normal que nous facilitions la carrière d'un film comme « le Rideau cramoisi »... puisqu'il s'agit précisément d'une œuvre artistique sur laquelle il était nécessaire d'attirer l'attention du public.

Mais quand même, faites-moi confiance, les bagarres d'antan, je les regrette !

MARCEL IDZKOWSKI

Alexandre Astruc est heureux d'avoir gagné. Il en est cramoisi.



..a acheté de nombreux rogrammes à ce gala, ù les spectateurs se vrèrent à des jeux variés t parfois inattendus.

DANIÈLE DELORME, GRANDE COMÉDIENNE

Je ne suis pas critique attitré ; j'ai cependant voulu aller voir Danièle Delorme dans ce nouveau théâtre Caumartin dont on parlait beaucoup depuis quelque temps. J'ai eu toutes les peines du monde à m'y faire admettre. Eh bien, monsieur Coquatrix — pardon, monsieur le Directeur — j'ai réussi quand même à entrer et j'ai pu me procurer une place (en payant). Les directeurs de jeunes théâtres ont d'ordinaire moins de répugnance à accueillir les gens qui se servent de leur plume. Cette coquetterie de M. Coquatrix est-elle due à ce qu'on entendait fort peu à partir du quinzième rang ce qui se disait sur la scène ? Mais cela se corrige très bien, cher monsieur, et je ne doute pas qu'à la prochaine pièce que vous monterez — dans très longtemps sans doute — vous n'ayez porté remède à cet inconvénient.

Cela dit, dès le premier entr'acte, je me suis précipité chez Danièle Delorme, car elle m'a paru excellente, ravissante, parfaite. Elle m'a reçu dans un tourbillon d'inquiétude.

— Alors, vous me trouvez possible ?

— Je vous trouve merveilleuse. Vous êtes intelligente, naturelle, jolie. Vous aimez le théâtre et parce que vous aimez votre métier, vous le faites bien.

— Pourtant, la critique n'est pas fameuse.

— Ma chère, tant que les directeurs de théâtre convieront la critique avant que la pièce soit rodée elle portera des jugements définitifs sur quelque chose qui ne l'est pas. Croyez-moi : tâchez d'obtenir de votre directeur de ne présenter son spectacle à la critique qu'une semaine au moins après la première.

» Mais, cela dit, pourquoi jouez-vous dans cette pièce d'Ibsen qui, entre nous, sent quand même bien la naphtaline ?

— Eh bien, m'a répondu Danièle Delorme, un jour, il y a de cela quelques années, j'ai rencontré Suzanne Després (qui créa *Maison de Poupée* au théâtre de l'Œuvre). « Vous jouerez l'œuvre d'Ibsen », m'a-t-elle dit à ce moment-là. Et cette prédiction est devenue pour moi une obsession. Il fallait absolument qu'un jour je sois Nora, et je suis Nora. Et si je suis morte de peur, je suis également très heureuse. On m'avait dit : « Pourquoi n'entreriez-vous pas à la Comédie-Française ? » J'ai dit : « Tout ce qu'on voudra, mais avant tout je veux jouer *Maison de Poupée*. » C'était probablement une sorte de superstition.

— Eh bien, maintenant, vous n'êtes plus terrifiée, je pense ?

— Si, je vous l'ai dit, je suis morte de peur.

— Enfin, vous avez entendu ces applaudissements à la fin de l'acte ?

— Oui, mais j'ai quand même le trac.

— Oh ! une comédienne qui n'a pas le trac n'est pas une comédienne.

— Mais vous êtes si durs, vous, les critiques !

— Pardon, mais je ne suis pas un critique. Je suis seulement venu voir jouer Danièle Delorme et je m'en vais très content et très heureux parce que j'ai vu une grande comédienne.

Pierre Boisgé.

NOUS ÉTIONS 130 AU DINER DU CLUB DES 100

A L'OCCASION de son Assemblée générale, le Club des Cent donnait à dîner l'autre soir chez Maxim's. Dans ce cadre, où tous les grands noms du Gotha ont défilé, les Cent — qui étaient 130 en réalité — étaient conviés autour d'un menu que MM. Paul Marteau et Pierre Mouquet avaient préparé avec amour.

A la table d'honneur, M. Leprince, qui préside le Club des Cent, faisait apprécier à ses charmantes voisines, Mme Bittel, femme du distingué chef du Tourisme en Suisse, et Mme Baylot, femme du préfet de police, lui-même membre actif du Club, un faisan farci de bécasses et de foie gras au porto, auquel elles paraissaient rendre hommage avec la même conviction dont faisaient montre le comte de Liedekerke-Beaufort, président de l'Automobile Club, le vicomte de Rohan, M. Cointreau, M. Heurteux, président du syndicat des industries aéronautiques.

Plus loin, M. Bittel, M. Baylot et le président Chaix dégustaient en fins gastronomes le mouton-rothschild 1921 en jéroboam qui tenait compagnie au faisan. Une autre surprise agréable fut la Terrine Sans-Gêne servie avec un romanée conti 1937 devenu rarissime. Mme et M. Jean Marie, président de la Compagnie Générale Transatlantique, Mme et M. Roche d'Estrées, Mme et M. Altieri, le docteur Aubry, le docteur Devraigne, s'en délectèrent en connaisseurs.

Le dîner touchait à sa fin lorsque le président Leprince officia. Après avoir évoqué les joies rares que la gastronomie procure à ses fidèles, il remit à Albert — le célèbre Albert du Maxim's — le quatre-vingtième des diplômes que le Club des Cent a décernés en quarante ans.

Ce diplôme a été institué pour récompenser les mérites des grands chefs de la cuisine française. Mais le Club fit une exception en faveur d'Albert, qui, toute sa vie, s'attacha à guider une clientèle mondiale dans le choix d'un menu.

Mme Bittel, le docteur Leprince, président du Club des Cent, Mme Baylot et M. Bittel.

A une table, M. Cointreau entouré de charmantes voisines.

Mme et M. Midy (à gauche) suivent une conversation animée.

Mme Altieri, le colonel Roche d'Estrées, M. Cahen-Salvador et M. Altieri.

Le docteur Leprince remet à Albert le diplôme qui lui a été décerné par le Club.

Le nº 1 du Club, M. Pierre Armingeat, transmet la coupe à M. René Millaud.

Le comte de Liedekerke-Beaufort, président de l'A. C. F., et M. Baylot, préfet de police.

M. Jean Marie vante la cuisine des paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique.

Le président Chaix fait une confidence à sa voisine.

Le colonel de Fouquières apprécia particulièrement le faisan farci de bécasses.

HOMMAGE A LÉONARD DE VINCI

L'Italie, la France, l'Angleterre, d'autres pays encore, ont tour à tour fêté, cette année, par des manifestations diverses, le cinq-centième anniversaire de la naissance d'un des génies les plus illustres de notre civilisation.

C'est à la Royal Academy, à Londres, qu'eut lieu, au début de l'année 1952, la première manifestation Léonard de Vinci. Peu de peintures, mais un ensemble incomparable de dessins ; on sait, en ce domaine, la richesse des collections royales de Windsor. Celles-ci conservent également de précieux albums de croquis et de notes où se révèle tout le génie créateur de ce prodigieux maître pour lequel la peinture et les arts plastiques — qu'il pratiquait tous — n'étaient qu'accessoires, parallèlement à son activité fantastique de chercheur sur les plans scientifique ou militaire, philosophique, poétique ou autres. Ainsi les Anglais ont-ils exposé également, dans certains salles, toute une série de maquettes de machines de toutes sortes, pompes hydrauliques, machines à voler, préludes à nos avions actuels, instruments de guerre, etc.

Le 15 avril, jour anniversaire de la naissance de Vinci, Florence inaugurait, à la Bibliothèque Laurencienne des Médicis, une exposition consacrée aux dessins et aux manuscrits de l'artiste. Cadre admirable s'il en fut, où certaines pièces maîtresses dessinées par Léonard étaient exposées dans la salle ornée de stalles conçues par Michel-Ange ! Le rapprochement de l'œuvre de ces deux génies était émouvant et d'une beauté à la fois raffinée et grandiose.

Dessins religieux au graphisme pur, cher aux Florentins : profils de Vierges ou d'Enfants ; dessins plus réalistes et expressifs de bergers ou de rois mages, de têtes ou de personnages divers; études de paysages dans lesquelles l'artiste, partant de l'examen approfondi de la nature, transforme progressivement celle-ci — sa science se fondant en poésie — pour recréer un cosmos sorti de ses rêves; feuilles de croquis où les fleurs (ancolies, roses, violettes...), analysées avec la minutie du botaniste, semblent en même temps émaner de sa vision intérieure. Croquis d'armes, d'animaux, de chevaux, caricatures de visages humains, études poussées surtout pour déceler les proportions exactes de ces visages, la formation du rire, ce fameux sourire vincien ou faunesque de la sainte Anne, de la Joconde ou du Bacchus... Draperies aux plis amples et majestueux qui évoquent la beauté des sculptures grecques d'Olympie ou du Parthénon. Enfin, pour compléter, toute une série de documents — manuscrits des Papes, Rois, Princes les plus célèbres du temps, qui passaient commande à Léonard, cherchaient à l'attirer à leur cour, le louaient pour son talent exceptionnel.

Mais quittons l'enchantement de Florence pour regagner Paris, où les conservateurs des Peintures et des Dessins du Louvre avaient organisé, dans la Grande Galerie de notre Musée, une très importante manifestation en hommage à l'artiste.

C'est au mois d'octobre 1494 que remonte le premier contact de Léonard avec la cour du roi de France Charles VIII, à Pavie, alors que l'artiste faisait partie de la suite de Ludovic Sforza. Un témoignage précieux sur l'activité de Léonard en France nous est révélé par la relation d'une visite qui lui fut faite le 10 octobre 1517 par le cardinal Louis d'Aragon, avec son secrétaire Antonio de Beatis, au château de Cloux, où résidait le peintre en compagnie de ses élèves Melzi et Salai.

On y voit la très haute estime en laquelle il était tenu.

Voici, présentés sur des velours d'un vert éteint raffiné, les peintures et les dessins appartenant au Louvre et à la plupart des collections publiques ou privées françaises. *La Joconde*, chef-d'œuvre universel, symbole de la perfection, réalisation de l'être par excellence, évocation de l'absolu, domine l'exposition de son mystérieux sourire.

Léonard dépasse ici la matière et ne dissocie pas l'action de la pensée : « La pittura e cosa mentale ! »

Un panneau était consacré aux peintures : *la Vierge aux rochers*, entourée du *Bacchus*, du *Saint Jean-Baptiste*, de *la Belle Ferronnière* et de la *Sainte Anne*, cette pure création de l'esprit d'une beauté incomparable... Car le Louvre est le plus riche musée du monde en œuvres de Léonard de Vinci. La petite *Annonciation* centrait le panneau destiné aux dessins. Parmi ceux-ci, le *Portrait d'Isabelle d'Este* peut être considéré comme égal en beauté, sinon supérieur (parce que création directe) à *la Joconde*. C'est une œuvre dense, émouvante, d'un graphisme pur et subtil, où tout est dominé par l'élément psychologique, où le regard, la bouche, les mains sont lourds de signification... En dehors de toute l'incomparable série de dessins exposés, signalons, en vitrines, les précieux carnets de croquis prêtés par la Bibliothèque de l'Institut de France.

Enfin, une réalisation scientifique de photographies, de radiographies, prises au Laboratoire d'études du Louvre, complétait cette importante manifestation.

Amboise, Tours et les bords de la Loire célèbrèrent à leur tour Léonard de Vinci. Actuellement enfin, l'Université de Paris présente au Palais de la Découverte *Léonard de Vinci, homme de science*. Passionné de science, Léonard exprime dans ses dessins et dans ses « Carnets », aujourd'hui publiés, l'essentiel de ses observations, de ses projets, de ses découvertes. Conscient de l'unité de la Science, Léonard sut lier intimement des travaux d'apparence très divers.

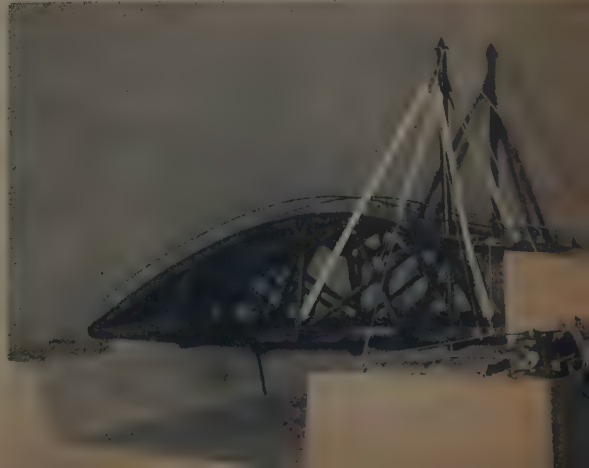
C'est le thème même de l'exposition du Palais de la Découverte, où Mathématiques, Mécanique, Physique, Astronomie, Physiologie, Anatomie, Zoologie ou Botanique, Géologie, Architecture et Urbanisme sont évoqués par des études, des notes, des maquettes de toutes sortes qui nous montrent aussi le technicien qu'il était, sans doute en avance de plusieurs siècles sur ses contemporains.

Maurice Sérullaz.

ARTISTE, il a donné des dessins d'une pureté inégalée, telle cette « Tête de Vierge » du Louvre.

SAVANT, il avait inventé une « mitrailleuse » qui rappelle la machine infernale de Fieschi.

On lui doit également un hélicoptère avant la lettre et un pont-levis très étudié dont les poutres enchevêtrées semblent préfigurer le siècle d'Eiffel.



LÉONARD DEMEURE POUR NOUS CE GÉNIE UNIQUE DONT PAUL VALÉRY DISAIT : « RIEN DE RÉEL NE LUI PARAIT INDIGNE D'OCCUPER SA PUISSANTE IMAGINATION. »

Reportage photographique *France-Illustration* (Roger Boulec).

DEMAIN PARIS-CASABLANCA 2h30

LE PREMIER « COMET » DU RÉSEAU AÉRIEN FRANÇAIS

QUEL beau cadeau de Noël pour notre aviation marchande ! Le premier des « Comet » vient d'atterrir sur le seuil de l'Union Aéromaritime des Transports pour se mettre au service de nos territoires d'outre-mer.

Ce Noël 1952 s'inscrit en lettres d'or dans les annales du transport aérien, car il annonce, à plusieurs titres, une révolution heureuse.

On a toujours payé cher la vitesse. Jadis, quand on gagnait 50 kilomètres sur la moyenne horaire, on chantait victoire. Et voici que désormais la vitesse de croisière des avions classiques est doublée et celle de nos « liners » modernes, accrue du tiers.

Mais le « Comet » nous apporte autre chose. M. Gombard, qui préside, en compagnie de M. Loubry, aux destinées de l'U. A. T., nous le disait hier encore : « J'ai voyagé sur le « Comet ». Il est, je crois, le premier avion qui laisse au passager la sensation d'un voyage de détente. »

Sans doute les D C 4 et les « Constellation » offrent-ils un parfait confort et nous y avons dormi profondément au cours de nuits sans crainte entre le ciel et l'eau. A l'arrivée cependant il restait du voyage un peu de fatigue et des tympans engourdis avec le plaisir non dissimulé de remettre pied à terre.

Le voyage dans un « Comet » se présente comme une cure de repos. Douceur des altitudes sereines et silence de machines sans vibrations. Ce sera comme un après-midi de chaise longue dans un jardin au bord d'un lac bleu peuplé de vapeurs ou sur une mer de nuages.

Un après-midi seulement, une journée au plus, car il suffira de deux heures et demie pour joindre Paris à Casablanca, de six heures trente pour atteindre Dakar, de dix heures pour Brazzaville et de moins de vingt heures pour Saïgon.

Partant de Saïgon à 8 heures du matin, ce vaisseau d'une ère nouvelle ne trouvera la nuit nulle part. Ses occupants y déjeuneront plusieurs fois, mais n'y dîneront point. Ils vivront une très longue et très belle journée.

Ce premier « Comet » du type Mark I, capable de 800 kilomètres à l'heure, permettra en effet une vitesse commerciale de 750 kilomètres. Sa trajectoire sera une arche immense qui s'élèvera jusqu'à 12.000 ou 13.000 mètres, pour redescendre au lieu de destination. Au début de mars l'U. A. T. verra trois de ces avions magnifiques dans sa flotte, où en 1954 arriveront les Mark II dotés de réacteurs « Avon », plus puissants encore que les « Ghost », et l'U. A. T. rêve déjà de la prestigieuse trajectoire directe de Paris à Johannesburg.

Pour recevoir ces paquebots aériens, il a fallu naturellement allonger les pistes de l'Union française. Aussi bien l'initiative audacieuse de l'U. A. T. constitue-t-elle pour le gouvernement un avertissement. Va-t-il se décider à compléter une infrastructure déjà trop maigre pour les transports aériens qui engagent l'avenir beaucoup plus que les transports terrestres auxquels il accorde vingt fois plus de milliards ?

Si nous nous déclarons forfaits dans cette organisation des routes de l'air, il nous faudra bientôt céder à d'autres puissances nos droits aériens. Fatale abdication aux incalculables conséquences !

L'U. A. T. n'a d'ailleurs pas attendu pour agir : avant même que viennent les crédits, les pistes de Dakar, Abidjan, Brazzaville, Douala s'allongèrent jusqu'à 2.200 mètres. Ce qui manque surtout, pour l'immédiat, ce sont les installations radio-électriques et les moyens de transmission pour la météorologie.

Sait-on que les sondages effectués à 3 heures du matin dans les postes lointains mettent sept heures pour parvenir à Paris ? Quand ils y arriveront, le « Comet » sera déjà parti. Alors ?

Alors cela compliquera la tâche de l'U. A. T., qui sait prendre les obstacles à la gorge. Les cartes du temps seront établies à bord avec le concours toujours si dévoué de la Météorologie nationale fort heureusement dirigée par M. André Viaut.

Puis l'U. A. T. mettra en place certains dispositifs nouveaux de navigation, à ses frais... mais cela n'enlève rien à la gravité de notre carence en matière d'infrastructure — carence que le « Comet » met d'un seul coup en relief.

Et c'est là encore pourquoi les « Comet » de l'U. A. T. marquent une étape.

Ils posent, eux aussi, la question de confiance.

Edmond BLANC.

MOROSAGLIA, SON VILLAGE NATAL, ÉLÈVE UNE STATUE A PASCAL PAOLI

BIENTOT, à Morosaglia, s'élèvera une statue de Pascal Paoli. Des milliers de Corses apportent leur appui au comité qui a pris l'initiative de faire ériger ce monument et que préside M. Dominique Ambrosi, rédacteur en chef de *la Corse mondiale*.

Paoli avait trente ans quand il fut appelé à prendre en main les destinées de son pays natal. Son père, exilé à Naples, lui avait fait donner une forte instruction. Il eut notamment pour maître le philosophe Genovesi. Pascal devint officier du Royal Farnèse et se distingua au cours d'une expédition en Calabre.

Il était fort imbu des idées des philosophes, Voltaire, Rousseau, Diderot et il est intéressant de remarquer que son œuvre de législateur est la première mise en action des principes formulés par ces écrivains. Cette œuvre législative est assez peu connue. Elle est pourtant fort intéressante et fort audacieuse pour l'époque. Légiférant pour ses seuls compatriotes, Paoli, anticipant sur la Déclaration des Droits de l'Homme, proclame que les Corses naissent libres et égaux. Electeurs à vingt-cinq ans, ils ont à désigner une Assemblée législative aux pouvoirs étendus et un Conseil suprême de neuf membres, un par province. Renouvelable chaque année, ce Conseil exerçait un contrôle et disposait d'un droit de veto suspensif sur les décisions de l'Assemblée.

D'autre part, des syndics, au nombre de cinq, choisis par l'Assemblée législative dans son sein sont chargés du contrôle des assemblées de province.

Dans le domaine judiciaire, Pascal Paoli conçut une organisation qui préfigure le système napoléonien, la hiérarchie des juges et leur compétence étant identiques. Ainsi la Corse eut des juges de paix, des tribunaux de première instance, des cours d'appel. Au criminel, la cour d'assises comportait, ce qui ne s'était encore jamais vu, un jury composé de cinq pères de famille. En outre, un tribunal d'exception devait réprimer les révoltes. Il parvint à étouffer la vendetta.

L'activité de Paoli s'exerça aussi sur le plan économique. Il fit rechercher avec grand soin les travaux à entreprendre et fixer leur ordre d'urgence. Il ordonna des plantations massives d'oliviers et de châtaigniers, développa les cultures, en introduisit de nouvelles, notamment celle de la pomme de terre. Des routes, des ponts furent construits, des marais asséchés. Paoli fit bâtir la ville et le port d'Ile-Rousse et créa à Corte une université qui devint vite florissante. Il s'efforça d'établir l'équilibre financier et même il équipa six vaisseaux de guerre qui donnèrent aux Génois de la tablature.

L'importance de l'œuvre accomplie par Paoli n'échappa point à ses contemporains. Les philosophes qu'il admirait ne lui ménagèrent pas — Voltaire le premier — les encouragements.

La Corse, où le souvenir de Pascal Paoli est demeuré vivace, a décidé de matérialiser ce souvenir en élevant le monument de Morosaglia. Déjà la Compagnie Fraissinet avait donné le nom du chef corse à l'un de ses bateaux. La maquette de la statue, œuvre du sculpteur Raymond Servian, a été présentée récemment à M. Gavini, secrétaire d'Etat à la Marine. Dans son allocution, le ministre a dit, faisant allusion aux luttes soutenues par Paoli contre la France et à sa mort en Angleterre : « Si l'on a pu considérer Pascal Paoli comme l'adversaire de la puissance française, n'oublions pas que c'est contre la domination de Gênes que nos aïeux l'avaient élu à l'origine pour leur chef. » Et M. Gavini de rappeler que l'œuvre de Paoli se caractérise par l'élévation de la jeunesse et l'amour de la Patrie, deux dominantes qui doivent demeurer celles des générations présentes.

L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX SUR
LA DANSEUSE ET LE MAESTRO

Je pense que mon ami Robert Kemp ne prendra pas ombrage si je parle aujourd'hui de musique, ou plutôt de l'un des moyens de faire de la musique. Ce n'est pas le moins important, quoique ce soit le seul qui opère par une action silencieuse. Comme dit le livre que je voudrais vous faire connaître, le musicien en question est le seul « à faire de la musique par des moyens exclusivement visuels ». Vous l'avez deviné, il s'agit du chef d'orchestre. *Le Parfait Chef d'orchestre* (Presses universitaires de France) est le titre de cet ouvrage. M. Fred Goldbeck est un de nos meilleurs critiques musicaux.

Si je signale ce livre à mes lecteurs, c'est que ce n'est pas un ouvrage technique, mais qu'il a sa place, à mon avis, dans toute bibliothèque de culture générale. Les amateurs des concerts dominicaux, les habitués des théâtres lyriques y trouveront beaucoup à apprendre sur l'art mystérieux et le métier difficile du monsieur en jaquette ou en habit qu'ils voient gesticuler au-dessus d'une mêlée sonore. M. Fred Goldbeck est un écrivain plein d'esprit. Il sait traiter de la musique avec une plume aussi légère que doit l'être la baguette du maestro le meilleur. Et sa science profonde de la musique s'agrémente d'une ironie si plaisante qu'on lit son livre d'un trait, comme si tout ce qu'il contient de sérieux faisait la matière d'un divertissement.

Vous ne serez plus, quand vous le connaîtrez, et quand vous irez ensuite au concert, de ces « originaux du genre puritain et fanatique qui ferment les yeux dès la première note, et pendant l'*adagio* les ensevelissent dans leurs paumes ». Vous saurez mieux regarder le chef d'orchestre, et peut-être le comprendre.

M. Fred Goldbeck nous révèle des mystères qui ont de quoi effrayer le profane. Il se peut que vous croyiez par exemple que c'est chose facile, pour un chef autoritaire et décidé, d'attaquer la première mesure de la *Ve Symphonie* et de frapper les coups du destin. Vous vous rappelez : *sol-sol-sol-mi,* point d'orgue sur le *mi* bémol. Eh bien, regardez l'aperçu que M. Goldbeck vous donne de la « grande partition », celle dont le chef d'orchestre tourne les pages... Et vous comprendrez pourquoi la même symphonie peut être tout autre selon qu'elle est dirigée par Toscanini ou par... Ne citons pas de noms, il y en aurait trop.

Vous apprendrez beaucoup de choses aussi sur les divers instruments de l'orchestre, et par exemple sur la métaphysique du trombone dans la musique de Wagner. Mais M. Goldbeck est assez antiwagnérien, et son ironie me paraît redoutable au monument de la *Tétralogie.* Debussy, en revanche, servi par cette intelligence critique, s'élève d'un coup d'aile vers les sommets. Si bien que ce livre, en définitive, est de ceux par lesquels on n'évite guère d'être passionné. Sa lecture achevée, on voudrait poursuivre l'entretien avec l'auteur, et peut-être la discussion. En tout cas, on peut dire que grâce à lui la culture musicale des honnêtes gens a de quoi s'enrichir largement.

Le livre de Mme Usha Chatterji sur *la Danse hindoue* (Ed. Véga) n'est pas non plus, croyez-le bien, un ouvrage réservé aux spécialistes. Tous ceux qui s'intéressent à l'Inde et l'hindouisme — ils sont nombreux — y trouveront de quoi orienter leur curiosité et approfondir leurs connaissances.

Ce n'est pas que l'auteur de ce livre (qui est danseuse elle-même, en même temps qu'écrivain de qualité) ne nous dise sur la danse hindoue des choses précises et même techniques. Mais en analysant les pas, les gestes, les attitudes de cette danse, elle nous fait pénétrer dans un domaine qui est philosophique et religieux. Pas un de ces gestes qui ne soit un symbole, et qui n'ait un sens spirituel. « Dans l'Inde, écrit Mme Usha Chatterji, la vie, dans tous les domaines, est étroitement unie à une religion qui consiste non en dogmes, mais en une vaste philosophie, source de tous les arts. » Et la danse n'est pas le moindre des arts qui soient animés par une telle inspiration. Les photographies et les dessins de cet ouvrage aident le lecteur occidental à pénétrer dans ce monde de figures symboliques, que tout le corps de la danseuse compose pour signifier l'amour et la mort, la nature et les dieux, la vie sur la terre et dans le ciel. « Le corps humain, dit notre auteur, est le véhicule à l'aide duquel le fini réalise l'Infini, le temple dans lequel réside le Suprême. »

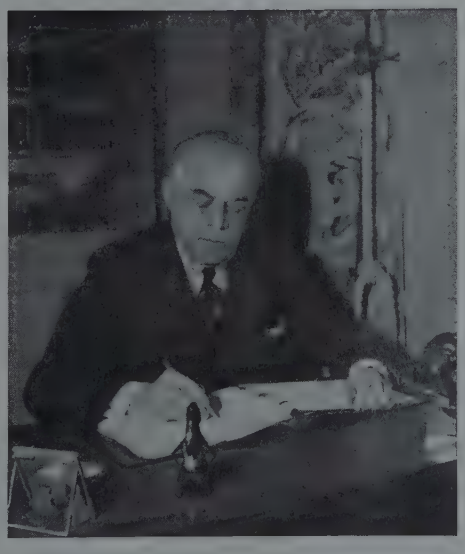
On voit quel sens prend la danse dans un tel ordre : non pas les entrechats d'une ballerine, mais un langage plastique qui exprime le sacré.

LES PROPOS LITTÉRAIRES DE GÉRARD CAILLET
UNE HEURE AVEC PASTEUR VALLERY-RADOT

Au contraire de l'écrivain, disait Pasteur Vallery-Radot le jour de sa réception à l'Académie française, l'homme de science ne crée que dans la jeunesse. » Après quoi il suffit de regarder vivre Pasteur Vallery-Radot pour le voir s'apporter à lui-même son propre démenti... Entre le savant et l'écrivain, où se trouve, en effet, chez lui, la démarcation ? La ligne se trace, continue, de ses premiers travaux sur l'hémicranie, l'anaphylaxie ou la pathologie rénale, à ses ouvrages de vulgarisation sur les anatoxines ou la rage, à son édition minutieuse et complète des œuvres de Pasteur et à cet ensemble de textes qu'il publie aujourd'hui sous le titre *Héros de l'esprit français* (1). Quand on veut parvenir au bureau où œuvre l'homme de plume, c'est le cabinet du professeur qu'il faut traverser. Il est vrai que par un symbole éclatant, son salon d'attente se tapisse de dessins dus à Pasteur lui-même !

Le livre aussi, dont je viens lui parler, est un vivant reflet de cette double activité menée de front : il s'ouvre sur les portraits de ces gloires scientifiques que furent Pasteur, Roux, Calmette ou Charles Nicolle, de cette gloire scientifique qu'est toujours, heureusement, Jules Bordet ; il effeuille le souvenir de Claude Debussy et de Paul Valéry, amis chers de l'auteur ; il identifie au passage la véritable maison de Rimbaud à Harrar ; il examine les problèmes qui se posent à l'organisation médicale moderne ; il proteste enfin de toutes ses forces contre l'envahissement de notre esprit par la technique et proclame sa foi en cette valeur que l'on nomme civilisation.

— Est-ce le sens de votre livre ?...



— Celui-ci s'oriente tout entier vers les derniers chapitres. Nous sommes envahis par la technique ! J'ai voulu montrer, au moment où la civilisation est volontiers décriée par les ignorants, qu'il existait au monde des valeurs suffisantes pour que nous nous y cramponnions et pour que nous ne disparaissions pas définitivement.

Je regarde celui qui organisa le service de santé de la Résistance :

La fermeté paysanne alliée a une grande bonté dans le visage... Derrière nous, un écho répète le refrain tant de fois entendu : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles... » Paul Valéry serait content de son ami.

Justement, celui-ci se détend. Il évoque le poète disparu ; il évoque la bataille de *Pelléas* où il s'était laissé entraîner pour chahuter l'auteur et d'où il sortit avec une admiration bouleversée ; il me raconte les bouquets qu'il faisait ensuite déposer chez le musicien jusqu'au jour béni où celui-ci ouvrit définitivement sa maison au jeune homme enthousiaste.

Puis il remonte dans ses souvenirs... Sa grand-mère, qui fut une sainte, Pasteur... Du doigt il désigne l'œuvre complet qu'il réunit.

— On a écrit beaucoup de choses inexactes sur son compte ! Le fameux mot avant sa mort : « Je me suis trompé, le terrain est tout », est complètement faux. Pasteur avait une conception très claire du terrain : son étude sur la maladie des vers à soie suffit à le montrer !

Le professeur Pasteur Vallery-Radot entame la démonstration : on me permettra de dire que je l'ai trouvée convaincante.

— Je voudrais écrire, conclut-il, un « Pasteur intime ».

Déjà la mise au net qu'il a faite de la *Correspondance* montrait le grand savant au seuil d'une véritable philosophie du monde avec la découverte de la dyssymétrie cristalline.

Puis la conversation s'oriente vers la littérature. Je cueille au vol trois noms pour lesquels mon interlocuteur s'étonne qu'on soit injuste : Saint-John Perse, Loti, Gérard d'Houville... Je vais discuter. Une sonnette retentit... Le rendez-vous de 6 heures.

C'est le professeur Pasteur Vallery-Radot qui me reconduira à la porte.

(1) Amiot-Dumont.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Semaine du 29 décembre 1952 au 5 janvier 1953

UNE nouvelle année commence apportant son cortège de mouvements divers, qui pendant trois cent soixante-cinq jours parcourent la vie de chacun. C'est inattendu, ce 1er janvier se lève avec de belles promesses ; le ciel est magnifiquement éclairé par trois trigones (Soleil-Jupiter ; Vénus-Saturne ; Pluton-Mercure). Que d'éclat ! Que de sage raison ! Que d'idées nouvelles sur le plan financier ! De véritables innovations dans ce secteur seront appliquées à notre collectivité. Peut-être amenées par un événement brutal.

Capricorne, Verseau et Sagittaire, puis Taureau, Lion et Balance seront les grands favorisés.

Mars le belliqueux entre aux Poissons, où sa fougue est atténuée. Promesses de joie, de calme, de prospérité.

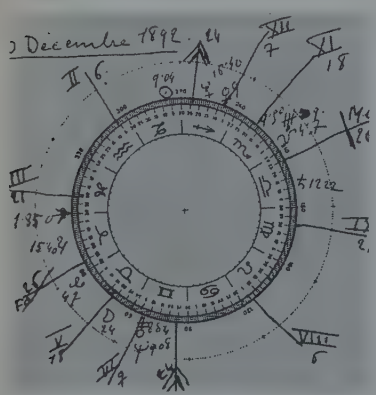
RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril	Angoisse ou maladie.
Le **20** Avril et le **21** Mai	Grandes satisfactions ; joie.
Le **21** Mai et le **22** Juin	Fermez votre portefeuille ; dépenses imprévues cause santé pour le début du 1er Décan.
Le **22** Juin et le **23** Juillet	Risque d'accident.
Le **23** Juillet et le **23** Août	Une question sentimentale peut bouleverser l'existence en mal pour les natifs du 2e Décan.
Le **23** Août et le **23** Sept.	Mauvaise humeur, ce qui est rare pour les natifs de ce signe.
Le **23** Sept. et le **24** Oct.	Encore de grands événements possibles.
Le **24** Oct. et le **23** Novem.	Éviter les colères.
Le **23** Novem. et le **22** Décem.	La situation prend la vedette.
Le **22** Décem. et le **22** Janv.	Ce sont les grands vainqueurs de la semaine et même de l'année ; pourtant risque d'événements désagréables pour les natifs du 2e Décan.
Le **22** Janv. et le **20** Février	L'amour apporte de grandes joies. Très belles satisfactions dans tous domaines artistiques.
Le **20** Février et le **21** Mars	Pour une fois, vous aurez de l'énergie.

THÈME ASTRAL DE Mme X... née le 30 décembre 1892 à...

VOICI un thème qui peut faire comprendre la sensibilité des planètes lorsque, bien placées dans un thème, elles sont contrariées par les doubles courants des bons et mauvais contacts. Le tout peut remplir une vie de coupe-circuit qui interrompent perpétuellement la ligne de vie heureuse et font d'un très beau thème une vie banale.

Dans ce thème, une incompréhension de la nature dans l'enfance a fait le mal. Notre génération touchant l'âge du Verseau, je suis convaincue que les remarques astrologiques seront appliquées aux études de la connaissance de l'enfance, et que chacun ainsi sera plus à sa place dans la vie.



DONC encore un Soleil au Capricorne avec cette naissance du 30 décembre 1892. Un Soleil en Maison I puissant, mais malgré tout là aussi blessé par Neptune. Egoïsme sans méchanceté ; gains, satisfactions modestes ; le bien-être vient par la profession. Le Milieu du Ciel est à la Balance, et l'Ascendant est au Sagittaire. Cette femme est extrêmement raisonnable et, par amour-propre, arrive à faire des choses surprenantes. Elle a beaucoup de bon sens, de la franchise, avec la froideur apparente du Capricornien, et voilé par sa réserve.

Comme tous ceux qui sont nés les derniers mois de 1891 jusqu'à la fin de 1897, ce natif a Uranus au Scorpion, donc extrêmement fort. Les mouvements d'Uranus sont à surveiller dans les thèmes parcourus par cette planète en ces six années. Dans ce thème Neptune est puissant (conjonction avec Pluton), il facilite le bonheur dans le foyer, la joie par les enfants ; donne beaucoup d'ingéniosité et une sensibilité excessive. Une complexité tourmente perpétuellement cette personne. Nature prudente ; apprécie la quiétude et le repos.

La vie sera barrée à un moment par l'opposition Jupiter-Saturne, par des pertes de situation. Dans les années 1930, 1931, 1932 il y a certainement eu des jours cruels. La santé influence le moral, et le moral influence la santé. Ce thème est un exemple-type du Soleil bien placé dans un thème, mais non bénéfique.

Il y a plusieurs mariages dans cette existence (Vénus au Sagittaire). Nature jalouse dans ses affections ; la loi de l'ordre, les bonnes mœurs dirigent sa vie dans ses principes. Fait facilement de la restriction mentale. Un trigone Jupiter-Mercure élargit très heureusement ce côté de caractère qui peut être pénible pour les autres. Vie intérieure basée sur l'imagination. Une grande bonté pour les siens lui fait heureusement tout accepter et est le fruit de cette lutte intérieure. Saturne est très puissant dans ce thème. Coûte que coûte cette personne a fait son chemin dans la vie. Des pertes par des procès ou associations ont rendu son esprit critique, sarcastique, mais rien ne peut rompre son équilibre pratique. Trop impulsive ; poursuivant ses propres idées d'abord ; s'irrite facilement. Saturne-Balance : rein malade. Maladie rendue chronique par la conjonction de planètes lourdes en Maison 6.

M. Georges Lecomte, secrétaire perpétuel de l'Académie française, converse avec M. Pierre Hollier-Larousse.

La Sœur Marie-Edouard, qui vient de célébrer son jubilé au couvent d'Epinay.

LA LIBRAIRIE LAROUSSE A FÊTÉ SON CENTENAIRE

EN l'honneur de son centenaire, la Librairie Larousse a donné dans ses locaux du boulevard Raspail une réception à laquelle assistaient de nombreuses personnalités du monde officiel et des lettres ainsi que les représentants de M. Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et de M. Jaujard, directeur général des Arts et Lettres. Les invités étaient accueillis par l'actuelle direction de la librairie, qui représente la quatrième génération depuis les fondateurs.

Avant cette réception, une visite des bureaux et de l'imprimerie a permis de se rendre compte de l'extension prise depuis 1852 par la Librairie Larousse. Les bureaux actuels couvrent une superficie de sept mille cinq cents mètres carrés et comprennent, outre la Direction générale et les importants services de la rédaction, les services commerciaux équipés de la manière la plus moderne. Trois cents personnes environ travaillent dans ces immeubles qui s'étendent du boulevard Raspail à la rue du Montparnasse. A Montrouge, l'imprimerie emploie environ deux cents personnes.

De ses magasins de la rue du Montparnasse, où six millions de volumes sont entreposés, la Librairie Larousse peut expédier jusqu'à cinquante tonnes de livres par jour en France et dans le monde entier. Le fameux Petit Larousse Illustré en est déjà à son dix millionième exemplaire.

LES NOCES D'OR D'UNE PETITE SŒUR

LES noces d'or d'une Petite Sœur de l'Assomption viennent d'être célébrées d'abord au couvent d'Epinay-sur-Seine, où l'héroïne de la cérémonie a pris sa retraite, ensuite dans un couvent de ce quartier de Montrouge où elle a passé un demi-siècle à secourir les pauvres et à soigner les malades indigents.

Notre religieuse a voulu aujourd'hui revenir au milieu de ses sœurs plus jeunes qui continuent ce sublime apostolat en soignant les souffrances physiques et morales.

Les Petites Sœurs débutent comme novices à la maison mère de la rue Violet à Paris et c'est de là qu'elles partent à travers le monde accomplir leur mission dans les taudis de New-York, de Buenos-Aires, de Sao-Paulo, comme dans ceux de Londres, de Lisbonne et de Barcelone, ou encore dans les baraques de la zone.

Mettre de l'ordre dans une pièce où s'entasse toute une famille, y laver les enfants, soigner parfois la mère malade, préparer les repas, combien d'humbles tâches par lesquelles les Petites Sœurs arrivent à redonner le sens de la dignité humaine à des êtres usés par le malheur ! Rôle ingrat, que ne viendra récompenser aucune récompense terrestre. Rôle obscur surtout, car qui saura jamais l'œuvre d'amour et de charité apportée par ces religieuses dans leurs 140 maisons — répandues dans 19 nations — véritables messagères françaises de la fraternité humaine ? — L. C.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA POLITIQUE DES ÉTATS-UNIS :

William Hillmann, *M. le Président : carnets, lettres, archives et propos de Harry S. Truman,* traduits de l'américain par R. Jouan (Amiot-Dumont, 302 pages). La vie et la pensée du trente-deuxième président des Etats-Unis retracées à l'aide d'une documentation réunie par un de ses familiers, qui en donne une image vivante et spontanée. Ce livre nous introduit à la fois dans les coulisses de la scène internationale et dans l'intimité de la Maison Blanche.

De tous les présidents, c'est probablement M. Truman qui a écrit le plus de lettres ; celles qu'on trouve ici — et dont certaines n'ont jamais été envoyées — sont émaillées de souvenirs personnels, de réflexions morales et de jugements sur l'histoire et la politique. Elles révèlent un esprit lucide, une conscience claire, un sens positif et, par-dessus tout, le respect des valeurs humaines. Laveur de vitres, nettoyeur de bouteilles, frotteur de parquets, chronométreur d'une équipe de cheminots, employé de banque, capitaine d'artillerie, marchand de meubles ou chef de l'Etat, Harry Truman n'a jamais achevé sa journée sans élever cette prière vers Dieu : « Accorde-moi le pouvoir d'être charitable, indulgent et tolérant pour mes semblables. Aide-moi à comprendre leurs raisons et leurs faiblesses comme tu comprends les miennes ! »

Il a puisé dans la Bible, qu'il lit, relit et cite de mémoire, les principes qui l'inspirent. « Je suis encore d'avis, dit-il, qu'il n'existe pas d'autres règles de vie, quoi que prétendent les professeurs de psychologie. » S'il n'avait pas été homme politique, il eût voulu être professeur d'histoire ou, de préférence, pianiste. Il ne comprend pas Chostakhovitch, mais il admire Chopin et Debussy.

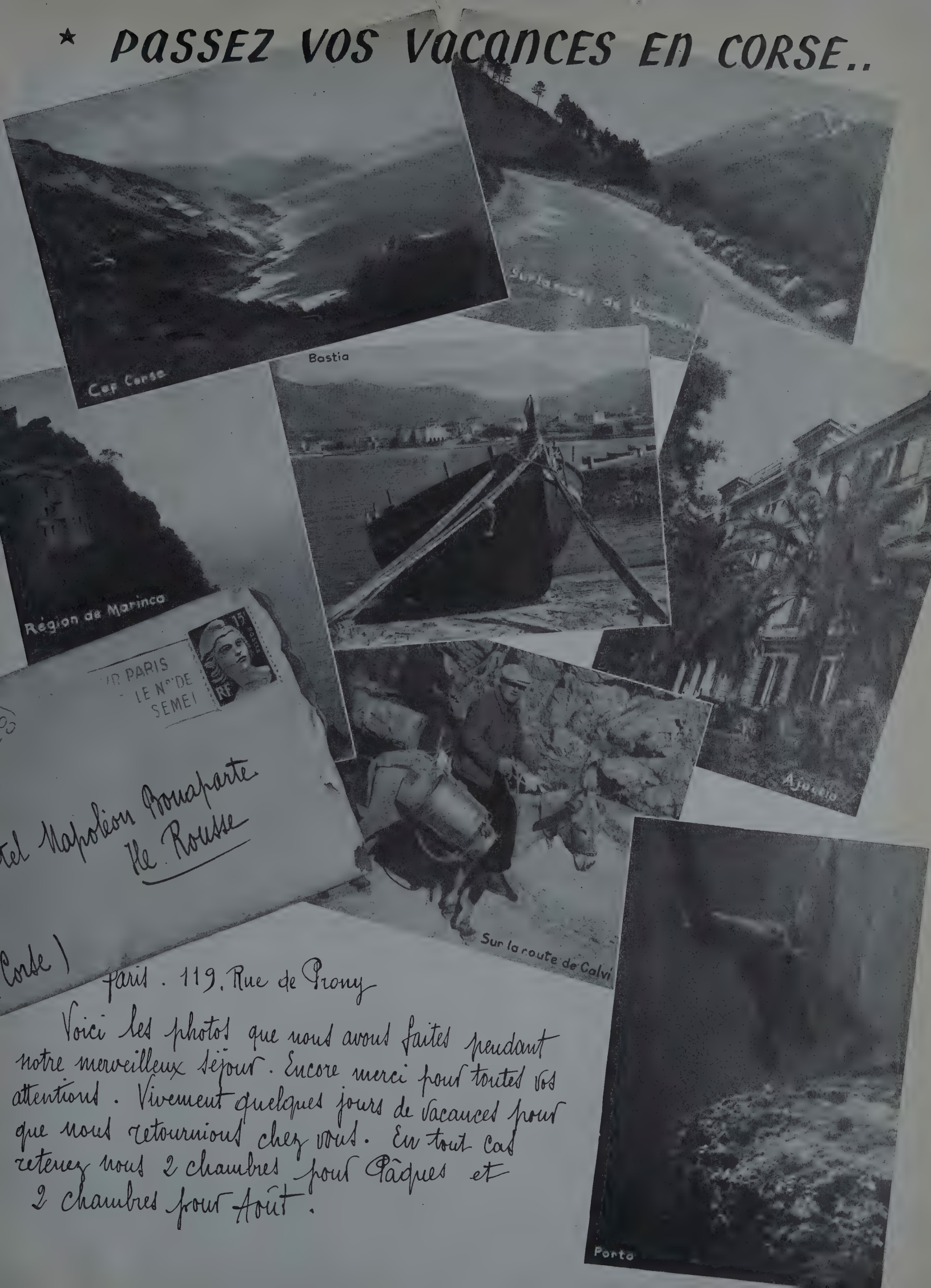
« Mon ambition, dit-il encore, est de faire de notre République le champion des gouvernements libres dans le monde entier. J'espère que nous pourrons suivre cette politique jusqu'à son heureuse conclusion. » A ses yeux, le défaut des Américains c'est d'être trop satisfaits d'eux-mêmes.

Et cette réflexion désabusée : « Je voudrais consacrer le reste de ma vie à essayer de ramener les écrivains et les journalistes au culte de la vérité. »

Une grande figure, qui ne perd rien à être montrée sous un jour de familière simplicité.

ALBERT MOUSSET.

★ PASSEZ VOS VACANCES EN CORSE..

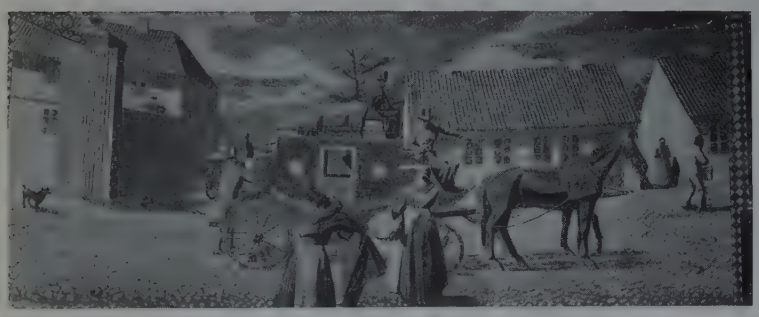


Hôtel Napoléon Bonaparte
Ile Rousse

(Corse)

Paris . 119. Rue de Prony

Voici les photos que nous avons faites pendant notre merveilleux séjour. Encore merci pour toutes vos attentions. Vivement quelques jours de vacances pour que nous retournions chez vous. En tout cas retenez nous 2 chambres pour Pâques et 2 chambres pour Août.



Une fresque du musée d'Odensee rappelle l'instant où le jeune Hans Christian Andersen fit ses adieux à sa mère avant de monter dans la voiture de poste qui allait le conduire vers Copenhague... vers la gloire.

AVEC ANDERSEN, L'ANNÉE RADIOPHONIQUE S'OUVRIRA EN PLEINE FÉERIE

PIERRE et Anne-Mathilde Paraf consacrent volontiers leur talent à la traduction et à l'adaptation en langue française des œuvres d'Andersen. Nous leur devons ainsi notamment : Pierrot la Veine et Rien qu'un violoneux. Le metteur en scène Paul Mesnier va tourner le scénario de ce dernier ouvrage que l'on pourra prochainement admirer sur les écrans. Dans tous les pays, Andersen jouit d'une vogue qui grandit constamment. Un film en couleurs paraît en Amérique, une édition officielle de ses contes est publiée en France. A son tour, la Radiodiffusion Française prépare une émission magistrale, appelée à célébrer l'an nouveau. Le 1er janvier, la Chaîne Nationale présentera Clair de Lune. Elle s'est tout naturellement adressée à Pierre et Anne-Mathilde Paraf, particulièrement qualifiés pour évoquer le maître danois dont ils supposeront le retour cette nuit-là dans sa ville natale d'Odensee. En quelques phrases colorées, ils camperont leurs personnages : les enfants qui guettent avec impatience le moment de saluer la naissance du premier jour de 1953, la grande fille qui conseille aux petits de se couvrir avec des fourrures du Groenland et de sortir pour aller à la rencontre de l'avenir...

Dans la rue, un bourgeois annonce l'arrivée, après une longue absence, d'Andersen, le premier citoyen de la ville, et tous, aussitôt, d'égrener leurs souvenirs d'antan. Un conte de circonstance va être inséré dans l'émission sous le titre : « Douze Voyageurs dans la chaise de poste ». A tour de rôle, ceux-ci quitteront la diligence, tandis que sonneront les douze coups de minuit, et les auditeurs, aussitôt, reconnaîtront les douze mois de l'année. Chacun d'eux décrira les cadeaux qu'il apporte et dévoilera le sens des messages destinés à l'humanité. De délicieux chants du printemps danois souligneront l'apparition de la cinquième voyageuse qui représentera « Mai » et son cortège fleuri. Le dixième personnage révélera une importante nouvelle que nous ne voulons pas déflorer... Une partition de Knudage Riisager, musicien danois contemporain, accompagnera les principaux passages des contes du romancier dont la mémoire va être merveilleusement honorée par Pierre et Anne-Mathilde Paraf. Ils auront pour interprètes : Fernand Ledoux, Pierre Larquey, Jane Fusier-Gir, Andrée Servillanges, José Noguero et Jean-Paul Coquelin, le petit-fils de Jean Coquelin.

Un peu de rêve à l'aube de l'année nouvelle, quel heureux présage, n'est-ce pas ?

W.-L. LANDOWSKI.

COURRIER MUSICAL

EN BAVARDANT AVEC... JACQUES CHAILLEY

JACQUES CHAILLEY vient de succéder à Paul-Marie MASSON dans l'Enseignement de l'Histoire de la Musique à la Sorbonne. Il a bien voulu à cette occasion nous exposer dans un bref entretien ses vues sur l'avenir de la musicologie.

— Vous entrez, cher Jacques Chailley, dans la maison vénérable où la musique compta jadis parmi les quatre divisions des Arts libéraux dont l'ensemble formait l'étage supérieur de la science. Quel déclin, depuis sept siècles ! Et si, dans nos conservatoires, l'enseignement des musiciens virtuoses n'a cessé de prospérer, l'histoire musicale, au contraire, est restée étrangère au renouveau des disciplines philologiques dont s'honorent, au XIXe siècle, nos Universités...

— En effet ; mais nous pouvons, aujourd'hui, parler au passé. Grâce aux maîtres illustres auxquels j'ai l'honneur de succéder, la musicologie, en tant que science historique comprise dans l'aspect général de la civilisation, a pu reconquérir, depuis cinquante années, la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter dans le haut enseignement.

— Il n'empêche que si nous dressions une statistique, on aurait peine à nous croire : une seule chaire de musicologie en France, pour quarante en Allemagne...

— C'est à peu près comme si nous n'avions qu'un seul maître en histoire littéraire pour traiter à la fois de Pétrarque, Shakespeare, Racine, Tolstoï, Tagore et Claudel...

— Autrement dit, vous vous trouvez en présence d'un programme démesuré. Allez-vous enseigner l'histoire de la musique byzantine, des polyphonies médiévales, de l'opéra italien, des rythmes malgaches et de la musique syncopée ?

— Beau désordre auquel une telle concentration risquerait, en effet, d'aboutir... Mais, rassurez-vous, il faut bien qu'un enseignement porte sur un point précis et je commence dès maintenant par la monodie au XIIIe siècle — l'un des points du programme fixé par mon prédécesseur — et l'un des points essentiels de jonction entre la musique et la littérature.

— Puisque vous parlez de vos prédécesseurs, je suis sûre que vous aimerez souligner l'importance de leur tâche...

— Certes ; leurs efforts constants, leur rayonnement personnel ont permis à la musicologie d'être admise dans les grandes disciplines de l'esprit humain ; et j'ai eu, en particulier, la joie de trouver à mon arrivée les cadres d'un institut de musicologie riche en possibilités d'action et de développement. Cette œuvre, nous la devons à Paul-Marie Masson et à ses prédécesseurs : Romain Rolland et mon maître André Pirro ; le premier mystique de la musique, le second épris de rigueur scientifique. De la fusion de ces deux tendances a résulté la synthèse harmonieuse dont Paul-Marie Masson a donné un exemple auquel je souhaite rester fidèle.

— Quant à vos élèves, il vous faudra sans doute attendre quelque temps pour les orienter selon leur personnalité, leurs dons, leurs ambitions...

— Ils semblent, dès à présent, se répartir en deux catégories : des universitaires aimant la musique, et des musiciens désireux d'approfondir leurs connaissances historiques. Il s'agit, pour chacun d'eux, de découvrir la voie qui correspondra le mieux à leurs capacités et à leurs aspirations. Le certificat d'Histoire de la Musique, incorporé à la licence, constitue un premier échelon ; après quoi ils pourront se diriger vers des travaux personnels : doctorat d'Université pour ceux qui ne possèdent pas les grades requis ; doctorat d'Etat pour les licenciés.

— Et je songe déjà aux multiples sujets de thèse que vous aurez à leur suggérer.

— Les sujets ne manquent pas, en effet ; mais ces jeunes gens seraient infiniment plus attirés vers la recherche personnelle s'ils avaient la certitude de débouchés plus nombreux.

EN soulignant la nécessité d'ouvrir aux jeunes musicologues des débouchés nouveaux, Jacques Chailley nous montrait combien serait souhaitable la décentralisation de l'enseignement de la musicologie. La création de nouvelles chaires dans des Universités de province offrirait en effet ces débouchés désirés et la musicologie française y trouverait sans nul doute un considérable enrichissement.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

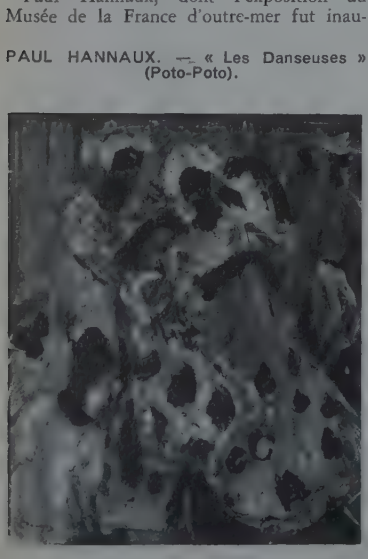
Au cœur de l'Afrique, un chasseur d'images

L'ŒUVRE de Paul Hannaux est tout entière inspirée de l'Afrique. Cet artiste a su exprimer le caractère et l'individualité des régions et des hommes. Les mœurs, les coutumes, tout cela, certes, tient au pittoresque ; mais la part de l'iconographie est aussi importante.

Paul Hannaux, dont l'exposition au Musée de la France d'outre-mer fut inaugurée sous la présidence de M. Aujoulat, secrétaire d'Etat à la France d'outre-mer, a réalisé avec force et vérité une œuvre dont l'importance ne saurait être méconnue.

MAURICE SÉRULLAZ.

PAUL HANNAUX. — « Les Danseuses » (Poto-Poto).



CENT CHEFS-D'ŒUVRE DU MUSÉE DU LOUVRE

SOUS ce titre les Nouvelles Editions françaises (1, rue Saint-Georges) ont réuni cent hors-texte en couleurs reproduisant les tableaux les plus célèbres du premier de nos musées. Très sagement les éditeurs de ce bel ouvrage n'ont pas cédé à la tendance qui, par suite de la vogue dont jouit l'image auprès des lecteurs, arrive à éliminer presque complètement le texte des livres d'art. Pour celui-ci le texte a été demandé à M. René Huyghe, professeur au Collège de France, ancien conservateur en chef des peintures du Louvre. Les pages qu'il a écrites pour commenter les planches de ce volume s'attachent à faire comprendre ce que les artistes de l'Occident ont, au cours des siècles, au gré des écoles, poursuivi dans leur création. C'est à la fois un historique de la peinture occidentale et une analyse de la contribution apportée par les grands artistes à une forme de civilisation. Ajoutons que chaque reproduction est accompagnée d'une notice rédigée par Lydie Huyghe et qui souligne le sens historique et esthétique du tableau reproduit.

BACH EN SORBONNE

L'ÉMINENT musicologue Jean Witold a commencé en décembre et poursuivra les 7, 14 et 21 janvier à la Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, une série de causeries sur les sources de Jean-Sébastien Bach. L'initiative de ces causeries revient aux dirigeants de la Maison des Sciences, qui ont réussi à intéresser à leur effort non seulement les étudiants en sciences, mais leurs camarades des autres disciplines et aussi de nombreux amateurs de musique. Aussi l'amphithéâtre Richelieu s'est-il régulièrement rempli d'un public qui a pris un vif plaisir aux exposés de M. Jean Witold. Tous ont goûté le tour familier de ses propos, son humour, son érudition qu'on sent partout présente et qui n'est jamais insistante. Il est parvenu, selon son vœu, à instituer entre ses auditeurs et lui-même un utile dialogue libre et vivant. De plus, il a illustré ses paroles par un choix de pièces que des disques, des solistes et un petit orchestre dirigé par lui-même ont fait entendre.

Dans ses premières causeries, M. Jean Witold a tracé un panorama de la Thuringe, berceau de Bach, fait revivre les ascendants de Jean-Sébastien et montré l'importance du choral luthérien dans l'œuvre du grand Cantor. Puis il a procédé à des rapprochements avec des œuvres françaises du XVIe et du XVIIe siècle et avec les œuvres pour orgue de Reinken et de Böhn. Les causeries de janvier traiteront de l'Ecole du Nord, des œuvres instrumentales de Buxtehude d'Albinoni et de la « manière » italienne. Car l'œuvre de Jean-Sébastien Bach est un lieu géométrique où se rejoignent des courants divers que son génie fond, transforme et magnifie.

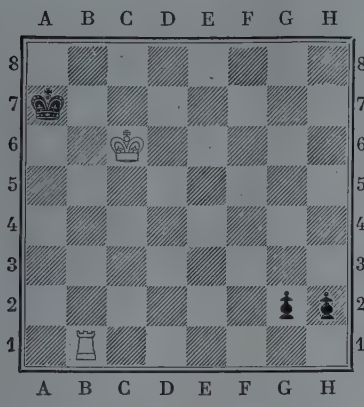
R. D.

AUBADE

L'Harmonie du XIIe, sous la présidence de M. Georges Thiébaud, donnera une aubade à M. Paul Haag, préfet de la Seine, à l'Hôtel de Ville de Paris, le 1er janvier, à 10 heures.

LES ÉCHECS (N° 105)

Solution de l'étude N° 107 par Moravec (« 28 Rijen », 1924).



Les blancs jouent et font partie nulle.

1. Tb1-a1+, Ra7-b8 ; 2. Ta1-b1+, Rb8-ç8 ; 3. Tb1-a1, Rç8-d8 ; 4. Rç6-d6, Rd8-é8 ; 5. Rd6-é6, Ré8-f8 ; 6. Ré6-f6, Rf8-g8 ; 7. Ta1-a8+ ! (et non 7. Rf6-g6?, g2-g1 : D+ gagne) 7. ... Rg8-h7 ; 8. Ta8-a7+, Rh7-h6 ; 9. Ta7-a8 !, Rh6-h5 ; 10. Rf6-f5, Rh5-h4 ; 11. Rf5-f4, Rh4-h5! (et non 11. ... Rh4-h3? ; 12. Ta8-h8 mat) ; 12. Rf4-f5, etc. Partie nulle.

Parties jouées à Helsinki.
(Jeux olympiques 1952.)

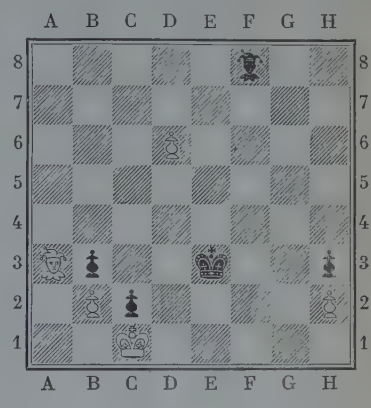
Blancs : Stolz (Suède).
Noirs : Bronstein (U. R. S. S.).

1. é2-é4, ç7-ç5 ; 2. Cg1-f3, Cb8-ç6 ; 3. ç2-ç3, é7-é6 ; 4. d2-d4, d7-d5 ; 5. é4-é5, Dd8-b6 ; 6. d4×ç5, Ff8×ç5 ; 7. Dd1-ç2, Db6-ç7 ; 8. Dç2-é2, Cg8-é7 ; 9. Fç1-é3, Fç5×é3 ; 10. Dé2×é3, Cé7-f5 ; 11. Dé3-é2, 00 ; 12. Cb1-a3, f7-f6 ; 13. Ca3-b5, Dç7-a5 ; 14. é5×f6, Tf8×f6 ; 15. Dé2-d2, a7-a6 ; 16. Cb5-d4, Cf5×d4 ; 17. ç3×d4, D×D+ ; 18. R×D, Fç8-d7 ; 19. Ff1-d3, Fd7-é8 (menace 20. ... Fé8-h5) ; 20. Rd2-é3, Fé8-h5 ; 21. Cf3-é5, Cç6×é5 ; 22. d4×é5, d5-d4+ ! 23. Ré3×d4, Tf6×f2 ; 24. Fd3-é4, Ta8-d8+ ; 25. Rd4-ç5, Tf2×b2 ; 26. Th1-b1, Td8-ç8+ ; 27. Rç5-d6, Tb2-d2+. Les blancs abandonnent, car si 28. Rd6×é6 (28. Rd6-é7, Tç8-é8 mat), Fh5-g4+ ; 29. Fé4-f5 (29. Ré6-é7, Td2-d7 mat), Tç8-é8 mat.

Blancs : Pedersen (Danemark).
Noirs : Keller (Autriche).

1. é2-é4, d7-d6 ; 2. d2-d4, Cg8-f6 ; 3. Cb1-ç3, g7-g6 ; 4. f2-f3, Ff8-g7 ; 5. Fç1-é3, Cb8-d7 ; 6. Dd1-d2, h7-h6 ; 7. 000, é7-é5 ; 8. Cg1-é2, Dd8-é7 ; 9. Rç1-b1, a7-a6 ; 10. g2-g4, b7-b6 ; 11. h2-h4, Fç8-b7 ; 12. d4-d5, 000 ; 13. Cé2-ç1, Rç8-b8 ; 14. a2-a4, Td8-f8 ; 15. Cç1-a2, Rb8-ç8 ; 16. Ca2-b4, Cd7-b8 ; 17. g4-g5, Cf6-g8 ; 18. Ff1-h3+, Rç8-d8 ; 19. Cb4-ç6+, Fb7×ç6 ; 20. d5×ç6, Dé7-é8 (si 20. ... Cb8×ç6 ; 21. Cç3-d5, Dé7-é8 ; 22. Cd5×ç7, Rd8-ç7 ; 23. Dd2×d6+, Rç7-b7 ; 24. Fh3-d7) ; 21. Dd2×d6+ ! Les noirs abandonnent. Si 21. ... ç7×d6 ; 22. Fé3×b6+, Rd8-é7 ; 23. Cç3-d5 mat.

Étude N° 108, par Fred Lazard
2e prix, L'Opinion, 1935.



Les blancs jouent et font partie nulle.

Une étude très originale du regretté compositeur français de fins de partie. Fred Lazard fut un des rares « athlètes complets » des échecs. Il a excellé à la fois dans la partie jouée, dans la composition des fins de partie artistiques et celle du problème : les trois faces du jeu d'échecs.

Le roi blanc est pris dans un réseau de mat dans le diagramme. Par quelle astuce s'en sortira-t-il ?

André Chéron.

★ ★ ★ ★ PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES ★ ★ ★ ★

NOUVELLES MATIÈRES PLASTIQUES

SOUS le nom de Gafite une firme américaine présente une matière plastique en plaques transparentes, résistant à une température de l'ordre de 150 degrés, et destinée à la fabrication de dômes de cockpit pour les appareils à réaction atteignant des vitesses supersoniques. On sait qu'à ces vitesses, le frottement engendre une chaleur considérable, et que les matières utilisées jusqu'à présent — le plexiglass notamment — ne supportaient pas des températures supérieures à 80 degrés.

*
**

LA mousse au phénol est désormais utilisée couramment dans l'emballage. Economique, légère et facile à manipuler, elle est élastique, isolante et ininflammable. Elle remplace avantageusement la frise de papier ou de bois. Elle est obtenue par un mélange de bakélite au phénol et d'acide auquel est ajouté de l'air par malaxage. En quarante-cinq secondes, le mélange augmente deux cents fois de volume. Les blocs obtenus sont facilement découpés en plaques.

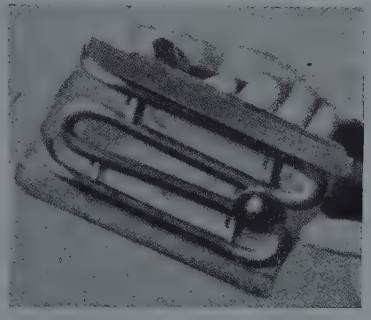
REMPLISSAGE AUTOMATIQUE

VOICI un nouveau mode de remplissage des porte-plume réservoirs, supprimant radicalement le risque de tache ou d'éclaboussures. Un tube escamotable descend dans l'encrier pour pomper l'encre, avant de revenir en place, sous la plume, sur une simple pression du doigt.

BAIGNOIRE GONFLABLE

A L'INTENTION de bébé en voyage, voici la baignoire gonflable, qui peut également remplacer le berceau ou servir de siège de protection en automobile. Dégonflée, l'enveloppe de matière plastique se range facilement dans un tiroir ou une valise.

POUR DÉCAPER LA PEINTURE



CE fer d'un nouveau genre utilise la chaleur radiante pour le décapage des vieilles peintures. D'un maniement facile, l'appareil amollit la peinture, sans la brûler, grâce à une résistance électrique de 1.000 watts.

CHASSE-NEIGE AMOVIBLE POUR VOITURE DE TOURISME

IMAGINE par deux ingénieurs américains, ce petit accessoire doit permettre aux automobilistes de se tracer un chemin dans la neige. Un soc de 5 kilos attaché aux pare-chocs avant ou arrière écarte la neige devant chaque roue. L'ensemble se monte et s'enlève en quelques minutes. — C. T.

LE RAJEUNISSEMENT

Procédés de revigoration
Chirurgie esthétique

Dr L. BORREY

Librairie Scientifique, 6, rue Charité, Lyon.
Fco : 250 francs

L'époque n'est plus où, passée la cinquantaine, on pouvait jouir paisiblement des fruits d'une vie laborieuse. Il est et sera de plus en plus nécessaire de lutter jusqu'au bout.

L'auteur expose, en ce petit ouvrage, les traitements scientifiques modernes destinés à conserver et récupérer les activités *réelles* caractéristiques de la jeunesse ainsi que les traitements redonnant son *appa·ence* aux corps et aux visages vieillis. Hygiène, médicaments, sérums, greffes, inclusions d'hormones, **chirurgie esthétique,** etc.

HISTORIA
VOUS FERA CONNAITRE :

- La vérité sur l'exécution de Raspoutine
- Pauline, la sœur de Napoléon
- Comment on échappe à la guillotine
- L'histoire du Cirque
- La vie de Beethoven
- Le mariage d'amour de Napoléon III
- Comment on découvre une ville antique
- L'atterrissage de Guilliaumet sur une montagne
- La bigamie d'un général de l'Empire
- D'où viennent les crèches etc... etc...

HISTORIA
mensuel 75 frs

UN NUMÉRO GRATUIT
sera adressé au reçu d'une simple carte de visite (sans mention manuscrite) affranchie à 5 francs :
17 rue Remy-Dumoncel, PARIS-XIV

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an ...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an ...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

L'AMBASSADEUR DES U. S. A. COMMANDEUR DU MÉDOC

S. E. James C. Dunn, ambassadeur des Etats-Unis en France (qu'on reconnaît au centre sur notre photographie ci-dessus), vient d'être proclamé commandeur d'honneur de l'ordre du « Bontemps-de-Médoc » en présence de M. Achille Fould (à dr.), grand-amiral de la Commanderie, qui accueillait en son château de Beychevelle les nombreuses personnalités venues participer à la cérémonie.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

Libournais domaine agricole et viticole S. A. 45 ha dt 11 prair., 22 vign. appellat. contr. plein rend. parf. ét. Mais. de mait. tt conf. mais. habit. pr person. Dépend. expl. b. aménagé. Écrire HAVAS CHARTRES N° 12.370.

PETITE ANNONCE

RELIURE main, soignée, prix mod. Mlle MARVAUD, 128, av. É.-Zola. Tél. : LEC. 91-30.

LA SEMAINE HIPPIQUE

L'International de Mexico

MEXICO, ville de soleil au climat d'hiver idéal, a reçu avec enthousiasme les équipes de concours revenues des Etats-Unis et du Canada.

Le pays changeait de président : S. E. le Licenciado Miguel Aleman quitte le pouvoir, ce qui ne l'empêche pas d'honorer de sa présence l'ouverture du Jumping devant un public de choix et le corps diplomatique au complet.

Que de fêtes étaient prévues au programme : grand dîner à l'hôtel del Prado offert par le chef de l'Etat, cocktail du général Beteta, bal au Jockey-Club, réception chez les Charros avec danses folkloriques... et souper au piment !...

Visite d'Acapulco, la reine du Pacifique, avec ses palaces, avec son palm-beach et ses eaux profondes.

Cette ambiance de rodéo mondain n'empêcha pas nos cavaliers de gagner des prix, en particulier la Coupe Miguel Aleman, ni d'enlever finalement devant les Irlandais la Coupe de la Confédération des Sports, malgré le souffle court des chevaux surpris par l'altitude.

La réunion était présidée par don Amar Canavati assisté de don Luis Vinals.

Dans l'assistance on remarquait le président élu don Ruiz Cortinez ; le général don Manuel Avila Gamacho, grand officier de la Légion d'honneur ; le général Limon, ministre de la Guerre ; le général Quevedo.

Prise de contact heureuse facilitée par la connaissance de l'espagnol de notre chef d'équipe, le lieutenant-colonel Cavaillé, et par l'habitude du monde de ses camarades, MM. Jonquères d'Oriola, Lefrant et du Breuil. Au cours des conversations, les limites du sport hippique pur furent largement dépassées. Nous ne pouvions avoir de meilleurs messagers que ces jeunes cavaliers victorieux.

TRE-HARDY.

LE CONGRÈS MONDIAL DE LA PRESSE S'EST TENU A SANTIAGO

LE général Carlos Ibanez del Campo, président du Chili, a souhaité la bienvenue aux délégués venus assister au premier congrès mondial de la presse qui avait été organisé par le cercle des journalistes de Santiago.

La liberté de la presse, le libre accès aux moyens d'information, les devoirs et les droits des journalistes ont constitué les principaux thèmes soumis à l'attention des délégués.

DISTINCTION

L'ECOLE spéciale des Travaux publics, du Bâtiment et de l'Industrie vient de se voir décerner, par le ministre de la Défense Nationale, une citation à l'ordre de l'armée. Cette distinction comporte l'attribution de la Croix de guerre 1939-1945 avec palme.

SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE
DE CLASSE

TOURISME ET VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Venez sur la Côte d'Azur faire votre cure salutaire de vie souriante!
Rens. : Comité Régional du Tourisme, 20, Bd Carabacel, Nice, et aux Syndicats d'Initiative des stations.

NICE (A.-M.)
HOTEL
MONDIAL
180 chambres, 108 bains, 50 m. mer. Près Musée Masséna
ENTIÈREMENT REMIS A NEUF
Ouvert toute l'année
PRIX LES PLUS ÉTUDIÉS
Vous conseille son
RESTAURANT DE GRANDE CLASSE
sans créer aucune obligation d'y prendre vos repas.

WINDSOR SANS PENSION
11, r. Dalpozzo
près mer. 60 ch. gd conf. av. tél. Px mod.

CANNES (A.-M.)
GALLIA-PALACE Parc Situation tranquille
Son restaurant
Appartements privés avec cuisine.

BEAULIEU-SUR-MER (A.-M.)
HOTEL MÉTROPOLE sit. unique bord de mer
Rest. 1er ordre. Bar - Plage privée.
Tél. 200-08 et 200-09

MONTE-CARLO
HOTEL ALEXANDRA
Nouvelle direction : AGID
PRIX MODÉRÉS
5 minutes des jardins et Casino

EZE-SUR-MER (A.-M.)
Cap Estel Hôtel 5 km. Monte-Carlo
Cadre unique
Plage privée - Piscine - Parc 18.000 m².

SPORTS D'HIVER

MEGÈVE (Hte Savoie)
LA RÉSIDENCE ★★★★
125 chambres - Tél. : 200-306-307
PATINOIRE PRIVÉE
BAR - ORCHESTRE
Réduction de 20 % EN JANVIER

VAL D'ISÈRE (Savoie)
Hôtel de
l'AIGLE BLANC
tout le confort dans l'ambiance sympathique d'un chalet de montagne. Cuisine et direct.
REYGROBELLET
de St-Germain-de-Joux.

COMBLOUX (Hte Savoie)
Hôt. Idéal Mt-Blanc Tout conf. (C.F.T.) Pens. dep. 1.200 fr.
Téléphér. - Téléski. Vue sur Mont Blanc.

TOURAINE

TOURS (I.-et-L.)
HOTEL DE BORDEAUX
Grand confort. Restaurant recommandé.
Garage. Place de la Gare. T. : 40-32

VALLÉE du RHONE

LYON (Rhône)
Hôtel Globe et Cécil ★★A
17-19-21, rue Gasparin
Centre Bellecour, Conft. Tranquille.
Avec son RESTAURANT 1er ordre.

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à M. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative.

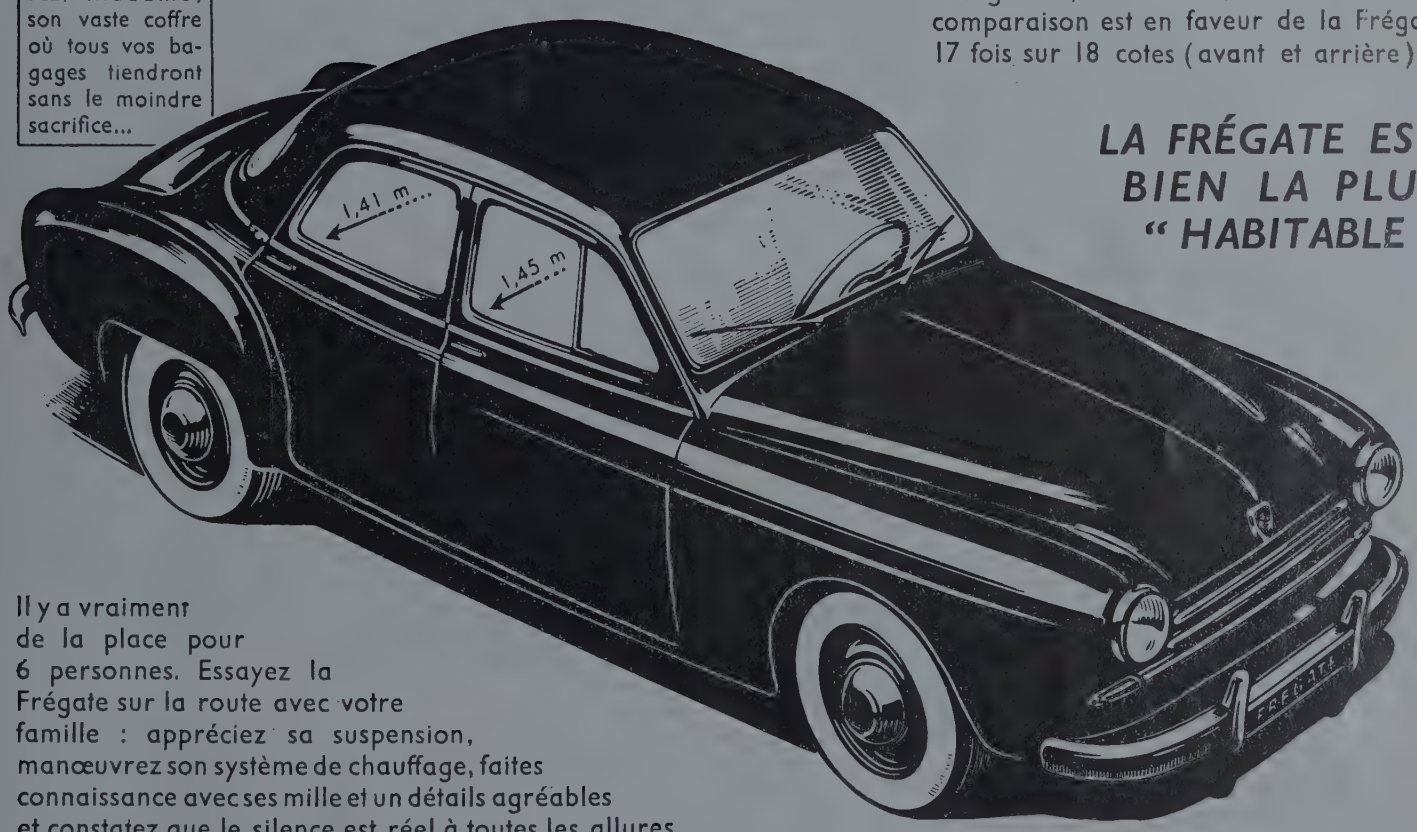
Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

Avec les manteaux d'hiver, il faut de la place !

PRENEZ UN MÈTRE et amusez-vous à mesurer la largeur intérieure **de la FRÉGATE** à l'avant et à l'arrière (à hauteur des coudes des passagers). Comparez ensuite avec d'autres voitures de même catégorie. Nous l'avons fait sur 5 voitures françaises, 2 anglaises, 1 italienne, 1 allemande. La comparaison est en faveur de la Frégate 17 fois sur 18 cotes (avant et arrière)

Vous apprécierez, Madame, son vaste coffre où tous vos bagages tiendront sans le moindre sacrifice...

LA FRÉGATE EST BIEN LA PLUS "HABITABLE"



Il y a vraiment de la place pour 6 personnes. Essayez la Frégate sur la route avec votre famille : appréciez sa suspension, manœuvrez son système de chauffage, faites connaissance avec ses mille et un détails agréables et constatez que le silence est réel à toutes les allures.

130 km/h • 10 litres aux 100 km

Au dernier Salon, la Frégate s'est vu décerner le Grand Prix de l'Automobile (voitures de série) par la Société d'encouragement à l'Art et à l'Industrie.

Goûtez au confort de la *Frégate*

F26bis

Vente à crédit grâce à l'intervention de la D.I.A.C.

RENAULT RÉGIE NATIONALE

U.A.T comète

AÉROMARITIME

PARIS - CASABLANCA

à bord de l'appareil techniquement le plus moderne le plus luxueusement confortable

LE VOYAGE SERA POUR VOUS UNE DETENTE ET UN REPOS par l'absence de vibration et bruits, par la pressurisation automatique de la cabine, par sa climatisation assurant la parfaite répartition du chauffage, par le soin apporté aux détails de ce qui fait votre confort.

au même tarif

VOUS VOYAGEREZ BIENTOT PAR U.A.T. AÉROMARITIME

UNION AÉROMARITIME DE TRANSPORT ★ 19, Bd MALESHERBES ★ PARIS 8e ★ ANJOU 78-04 ET TOUTES AGENCES DE VOYAGE

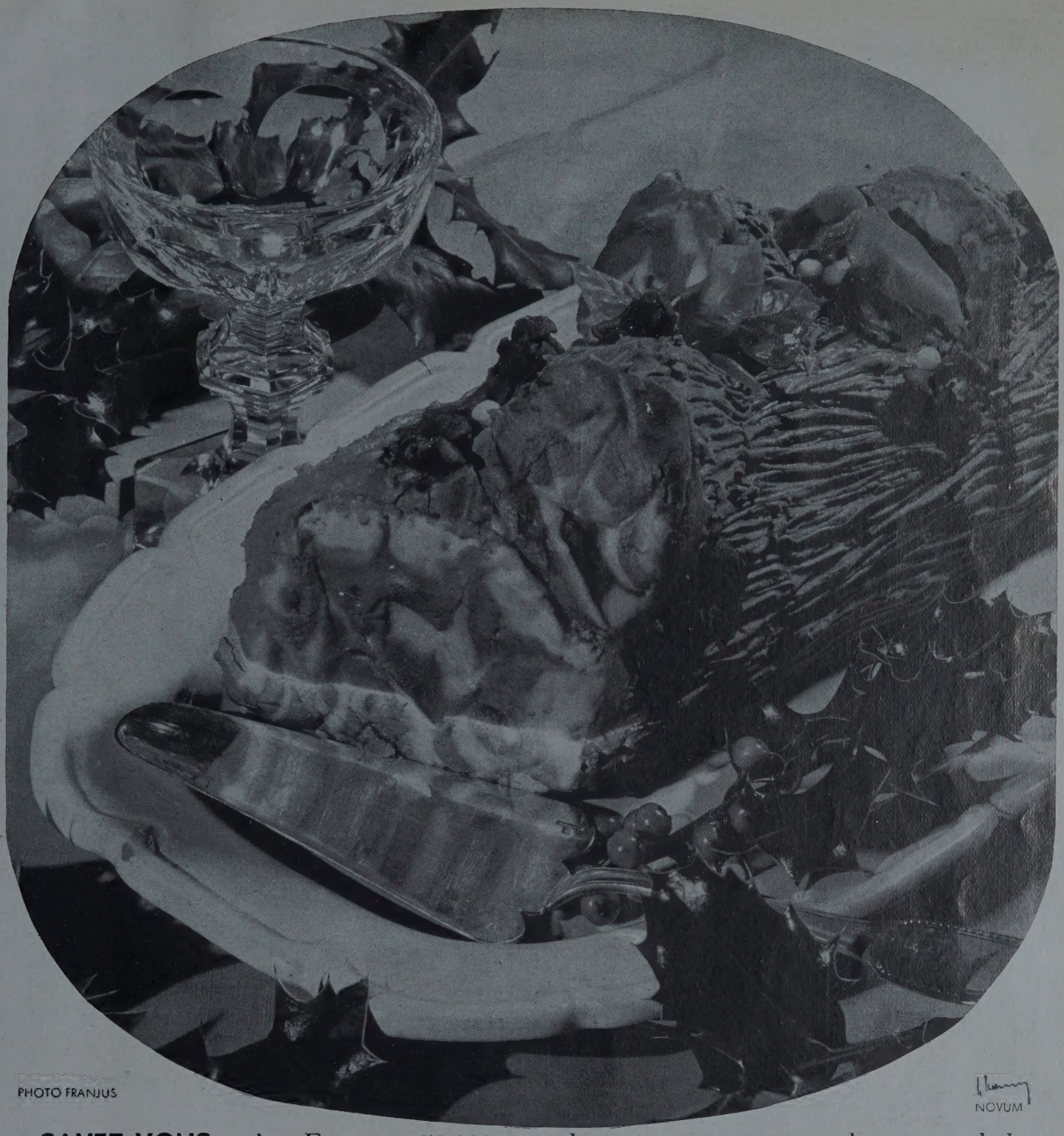


PHOTO FRANJUS

NOVUM

SAVEZ-VOUS qu'en France, 150.000 planteurs et leurs ouvriers agricoles, avec l'aide de 42.000 tracteurs et de matériels divers, cultivent 340.000 hectares de terre betteravière pour alimenter 110 sucreries et 17 raffineries.

SAVEZ-VOUS que 51 industries utilisatrices, leurs services de distribution et de vente groupent avec le personnel des industries de base 2.500.000 travailleurs.

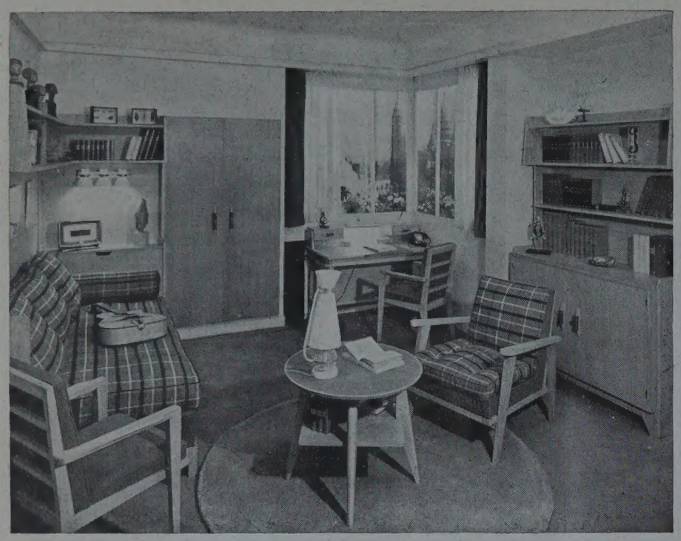
Grâce au sucre, voici sur votre table :

"LA BUCHE DE NOEL"

●

A L O R S , S O Y E Z G O U R M A N D S

BON pour le CŒUR le SUCRE est BON pour le CŒUR le SUCRE est BON



Choix important de meubles modernes, copie d'ancien, et les plus beaux ensembles de style, présentés dans nos magasins.

Catalogue gratuit n° 87 sur demande

LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT.

LEVITAN, 63, Bd Magenta, Paris (10e)

PUBLICIS 12.1081

Apprenez l'ANGLAIS tel qu'on le parle en ANGLETERRE

Aucun livre ne peut vous apprendre à parler une langue étrangère correctement. Vous devez entendre parler les gens du pays même. Autrefois un séjour coûteux à l'étranger était indispensable. Maintenant, grâce à LINGUAPHONE, vous pouvez, dans des conditions accessibles à tous, apprendre une langue étrangère tout en restant chez vous, aussi facilement qu'un bébé apprend sa langue maternelle, d'abord en écoutant, ensuite imitant, enfin parlant.

La Méthode LINGUAPHONE d'enseignement par disques, vous met directement en contact avec des professeurs qui vous parlent dans leur propre langue. Vous apprenez aussi vite que vous le désirez, vous répétez les leçons aussi souvent que vous en avez besoin, vos professeurs étant toujours là pour vous guider. Dès le début, vous vous trouvez transporté dans l'ambiance de la vie du pays même et 60 heures suffisent pour que vous puissiez participer à des conversations pratiques.

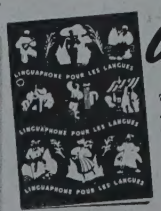
Il est facile et rapide d'apprendre une langue étrangère avec LINGUAPHONE et c'est un passe-temps des plus amusants.

COURS EN 29 LANGUES
ANGLAIS - ALLEMAND - ESPAGNOL
HOLLANDAIS - ITALIEN - HÉBREU
PORTUGAIS - RUSSE - ARABE - ETC.
préparés par
200 PROFESSEURS
utilisés par
15.000 ÉCOLES
adoptés par
1.500.000 ÉLÈVES

DÉMONSTRATION GRATUITE

Si vous êtes à Paris venez prendre une "leçon démonstration" sans engagement et sans frais. Tous les jours (Samedi et lundi compris) de 8 h.30 à 12 h.30 et de 14 h. à 19 h.

INSTITUT LINGUAPHONE
12, Rue LINCOLN (Champs-Élysées) PARIS-8e



GRATUIT!

Demandez cette nouvelle brochure illustrée, offerte gracieusement. Vous y trouverez tous détails sur l'étonnante méthode LINGUAPHONE et l'offre exceptionnelle d'un essai gratuit de 8 jours, dans la langue de votre choix. Écrivez dès aujourd'hui en postant ou recopiant le coupon ci-dessous.

DEMANDEZ L'ESSAI GRATUIT
INSTITUT LINGUAPHONE (Dépt. R. 43)
12, Rue LINCOLN (Ch.-Élysées), **PARIS-8e**

Veuillez m'envoyer gratuitement votre plaquette de 28 pages sur LINGUAPHONE et les détails pour faire un essai de 8 jours chez moi.

NOM.....

ADRESSE.....

.....

UN COIN DE FRANCE

HOTEL
CRILLON
BUENOS AIRES

SOUS LA CROIX DU SUD

HISTOIRE DU VILLAGE DE CORNEBU

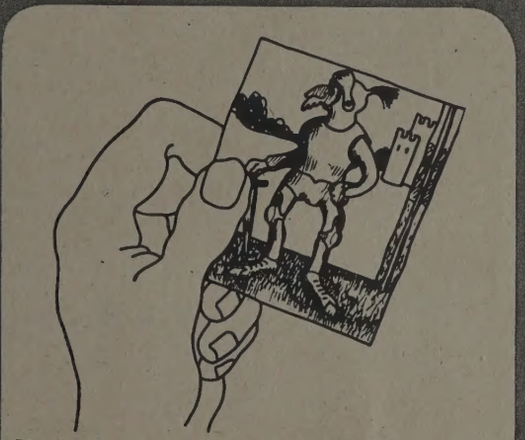
TEXTE ET DESSINS D'EMMANUEL LAMOTTE ★ L'ENQUÊTE ★

Sur la pointe des pieds, l'inspecteur Tout-oeil et Toute-oreille, feignit de prendre en filature les dames de charité – Ce n'était qu'une ruse car il ne croyait pas les dames de charité coupables.

Il soupçonnait par contre tous les habitants de Cornebu. Selon son habitude il ne voulait excepter personne et se méfiait de tous. Sa patience était légendaire comme l'habileté de ses interrogatoires.

Laissant les dames de charité poursuivre leur chemin vers l'église, il s'introduisit chez l'armurier Sachette, par l'arrière boutique et surprit celui-ci.

Là, plaidant le faux pour savoir le vrai, il prétendit avoir vu roder un armurier autour du "Jeu de massacre" à l'heure du crime. Mais l'armurier possédait la preuve de son innocence.



Il sortit en effet de son portefeuille une photographie prise par "l'oeil de Cornebu" le jour fatal où il apparaissait déguisé en chevalier. Si donc le policier avait réellement vu un armurier rôder autour du "Jeu de massacre" il ne pouvait s'agir de lui.

L'inspecteur Tout-oeil et Toute-oreille n'insista pas Bergeronnette, l'oiselière, aurait les volets de sa boutique. Il l'aborda poliment plaidant le faux pour savoir le vrai assurant avoir surpris une oiselière attaquant la rentière le soir du crime mais l'oiselière possédait la preuve de son innocence.

C'était une photographie datée du jour fatal et signée "l'oeil de Cornebu" qui la représentait déguisée en marquise un oeillet à la main. Si donc le policier avait réellement vu une oiselière attaquer la rentière le soir du crime, il ne pouvait s'agir d'elle.

Nullement découragé par ces premiers échecs, l'inspecteur Tout-oeil et Toute-oreille s'assit à la devanture du "Commerce" centre de Cornebu et plaidant le faux pour savoir le vrai prit le patron Octave à part disant qu'un patron avait été vu

... mais Octave exiba sa photographie en général de division, photographie signée de l'oeil de Cornebu et portant la date funeste. S'il ne pouvait s'agir de lui, peut être s'agissait-il de l'un de ses confrères.

Résumé : Cornebu, petit bourg entouré de vignes et de forêts où la vie paraît simple et tranquille où Monsieur Sanoit, caissier à la perception rêve d'une vie sans métier, et, sinon sans femme, du moins sans la sienne, où le policier Tout-oeil et Tout-oreille commence son enquête sur l'assassinat de Madame Pétale et le vol de bidule.....

LA SEMAINE PROCHAINE : UNE ÉTRANGE PRÉSENCE

JAN 12 1953

BYRRH

VIN APÉRITIF AU QUINQUINA